

Ghislain

Gilberti

Dynamique du Chaos

roman

Chers Lecteurs,

Le roman que vous vous apprêtez à lire est le fruit de longs mois de travail. Malheureusement, il n'a pas été retenu par les maisons d'éditions à qui je l'ai envoyé, bien que sa lecture ait été agréable à de nombreuses personnes sur des forums, en lecture par épisodes, etc...

Le but d'un auteur est d'être lu, et ce point est plus important même que de vivre de son travail, je suis donc aujourd'hui disposé à l'offrir à qui aura envie de le lire, gratuitement, pour le simple plaisir de le partager avec tous ceux qui le voudront.

Seules les conditions suivantes devront être respectées :

Vous pouvez le transmettre à toutes vos connaissances, mais sans en modifier le contenu et en laissant la copie de cette page d'introduction et d'explications en introduction du texte.

Vous devez essayer, après lecture, et dans la mesure du possible, de poster votre avis par un ajout de commentaire sur la page Web suivante :

<http://forum.lixium.fr/1-gyslain.htm?-2112183>

Ou par email à l'adresse suivante :

hurledesanges@yahoo.fr

Si possible les deux.

Merci d'aider à la diffusion de ce texte et de respecter ces quelques conditions. Faites suivre ce mail avec les deux pièces jointes : le roman et son résumé.

Pour le reste, envoyez-le au plus de monde possible.

Bonne lecture et merci.

Ghislain GILBERTI
2008

A Séverine
Mon ange halluciné
Tombé pour moi
Rien que pour moi

« La question du sort de l'espèce humaine me semble se poser ainsi : le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'autodestruction ? A ce point de vue, l'époque actuelle mérite peut-être une attention toute particulière. »

Sigmund FREUD

« Malaise dans la civilisation »

« Si je ne crois ni au mal ni au bien, si je me sens de telles dispositions à détruire, s'il n'est rien dans l'ordre des principes à quoi je puisse raisonnablement accéder, le principe même en est dans ma chair. »

Antonin ARTAUD

« Manifeste en langage clair »

I - Ténèbres

*« Tout homme plongé dans l'obscurité
écarquille les paupières, comme si de plus
de ténèbres absorbées pouvait naître la
lumière. »*

René BARJAVEL
« Colomb de la lune »

Jeudi, 13H25

Je suis pris dans la poisse d'un rêve tenace, étrangement clair et vivant, ce genre de rêve pesant qui englue la mécanique de l'esprit et duquel il est impossible de se soustraire.

Séverine et moi sommes nus dans une chambre sombre. Les ténèbres denses ont avalé les murs, de sorte qu'il est impossible d'évaluer la surface. Une assemblée d'une dizaine de personnes nous fixe comme d'un seul œil, l'alignement compact de leurs regards forme un rideau immobile et oppressant. Ils sont assis côte à côte derrière une longue table au pied du lit immense.

Le silence est lourd, étouffant.

Parmi ces gens, des visages familiers, voilés d'une distorsion troublante : il me semble reconnaître l'un de mes anciens professeurs de mathématiques, mon médecin traitant, un ami de mon père et la mère de Séverine. C'est cette dernière qui éventre le silence de sa voix qui sent le fric. Sa diction est parfaite, elle détache les syllabes une à une avec classe :

« Prenez place sur le lit et commencez sans tarder. »

Nous nous exécutons sans un mot.

Quand nous sommes face à face, à genoux sur le grand lit drapé de noir, Séverine me lance un regard inquiet et commence à m'embrasser. Les tremblements de son corps m'envahissent, gagnent le matelas, puis tout le volume de la pièce. Une voix masculine amplifiée intervient :

« Caressez-vous. Lentement. Comme ça... C'est bien. Monsieur, caressez le sexe de Mademoiselle. Lubrifiez vos doigts avec un peu de salive... beaucoup de salive ! Embrassez-vous avec la langue dehors. »

Le discours est cisailé de larsens suraigus, ces ponctuations stridentes me font grincer des dents.

« Plus de vigueur dans vos caresses. Encore. Encore. Bien, maintenant Monsieur, pratiquez un cunnilingus. Mademoiselle,

tournez-vous un peu plus vers nous et tendez votre jambe droite. Plus fort les gémissements, encore plus fort. Mademoiselle, dites « c'est bon » à haute et intelligible voix. »

Nous suivons les directives à la lettre, les gestes mécaniques sont parasités de tremblements. Nos peaux blanches tranchent avec les tissus sombres du lit, nos silhouettes sont disséquées par ce contraste violent. La voix mal assurée de mon prof de Math prend le relais. Comme son éloquence est presque aussi mauvaise que celle de Michel Houellebecq, les larsens avalent la moitié de son discours :

« Maintenant, installez-vous tête-bêche, dans la position dite « 69 » et entamez des rapports bucco-génitaux simultanés. »

Le rêve s'étire, se prolonge inconfortablement sans que je ne puisse déclencher un réveil volontaire. Le jury est statique. Ses membres prennent des notes, conversent à voix basse et grimacent de temps à autre. Une vieille femme, qui ressemble un peu à Bernadette Chirac, l'air bête en moins, un trait d'humanité dans le regard en plus, se penche vers son micro et nous projette sa voix nasillarde.

« Ca suffit comme ça ! Monsieur peut à présent entamer une pénétration vaginale classique, dans la position dite du Missionnaire. Monsieur dessus, Mademoiselle couchée sur le dos, dessous... et jeune homme, ressaisissez-vous ! Votre érection est plutôt timide. »

Dans des coups de reins mécaniques, je vais et viens à l'intérieur du corps quasi-inerte au rythme des cris synthétiques qui s'échappent de nos bouches. Le malaise a tissé sur nos visages des masques immobiles, les joues de Séverine accueillent des larmes légères.

Les regards déchiquent nos esprits, les ordres glaciaux tombent avec la régularité des tranchants d'une moissonneuse-batteuse.

« Mademoiselle, placez-vous à quatre pattes sur le lit, jette la voix bégayante du prof. Vous, Monsieur, besognez-la ainsi. Plus vite, plus fort. Maintenant, il faut que Mademoiselle ait un orgasme. Plus aigus, les cris. Faites traîner les sons, faites-les durer ! Encore. Plus fort. »

Soudain, des cris. Des cris puissants mais sans vie émanent d'entre nos lèvres. Quelque chose qui ressemble à une jouissance programmée, un orgasme artificiel, prend corps dans le lit, entre nous ; nos visages se tordent pourtant dans des mimiques malsaines, contradictoires.

Quelques applaudissements et un fouillis de commentaires, puis de nouvelles directives, encore et encore.

Jeudi, 18H10

*« Dieu vit que la lumière était bonne ;
et dieu sépara la lumière d'avec les
ténèbres. »*

GENESE, I, 4

Le réveil est difficile, une douleur lourde et régulière fend mon crâne, pulse à mes tempes d'un battement déchirant ; l'onde de choc se répercute dans tout mon corps.

C'est un séisme à mon échelle.

En regardant vers la fenêtre, une constatation affligeante vient renforcer le malaise : j'ai encore enterré la lumière du jour sous un sommeil comateux.

Légère nausée quand j'essaie de me retourner pour lire l'heure sur le radio-réveil. Je dois lutter un instant pour contenir une montée de bile dans mon œsophage et renvoyer tout ça dans mon estomac. Appuyé sur mes coudes, je redresse un peu mon buste en respirant par la bouche pour effacer les relents amers qui émanent de ma gorge en feu. Quand ça va mieux, je me penche à nouveau pour déchiffrer l'heure. Dix-huit heures passées, c'est vraiment de mieux en mieux.

C'est un peu trop facile de glisser vers un mode de vie nocturne, surtout en hiver quand les journées sont courtes. On commence à sortir le soir, de plus en plus tard, à traîner au lit un peu plus longtemps chaque matin, puis la nuit remplace le jour, lentement, progressivement. Une fois entré dans l'engrenage, il est difficile de s'en extirper. Se lever le matin devient un effort quasi-insurmontable et quand on est sans emploi, comme c'est mon cas, ça prend vite l'allure d'un supplice inutile.

On déserte le jour et on abandonne tous ceux qui y vivent, les

autres, les gens normaux, ceux de la vraie vie. On évacue le domaine sacré de la lumière, les crépuscules s'inversent. L'existence toute entière change de polarité quand on met pied dans le royaume des ténèbres.

Mais on ne renonce pas à la clarté impunément.

Le manque de soleil finit toujours par générer des états dépressifs, des troubles mentaux divers et souvent graves. En Islande, certaines familles installent chez elles des luminaires qui imitent les rayons du soleil pour pallier l'absence de la photosphère durant la « saison dure », j'ai entendu ça dans un reportage sur Arte.

Il est vrai que mon état psychologique a connu des jours sensiblement meilleurs.

Après presque une demi-heure passée à me retourner entre les draps jaunis, je parviens à me lever. Mes membres engourdis sont parcourus de fourmillements désagréables. Le linoléum est gras et collant, marcher sur ce sol crasseux me donne un haut-le-cœur.

Quelques pas maladroits me conduisent à l'évier. Le tas de vaisselle sale accumulé dans le bac me retourne l'estomac. Ce studio est un taudis, cette colocation improvisée tourne vraiment au cauchemar.

Après quelques secondes de lutte pour contenir un nouveau haut-le-cœur, je remplis un verre de l'eau chlorée du centre ville et y jette trois comprimés effervescents dosés à cinq cent milligrammes de paracétamol et trente milligrammes de codéine. C'est l'étape obligatoire, la première formalité nécessaire à un réveil supportable, en bref, l'équivalent des viennoiseries, tartines et autres cochonneries que les gens normaux prennent au petit déjeuner. La clope suit immédiatement, incendiée rapidement à grandes bouffées dans un réflexe végétatif.

J'allume la salle de bain car l'ampoule du plafonnier de la pièce principale a rendu l'âme il y a plus de deux semaines ; Manu me répète tous les jours qu'il la changera demain. J'ai l'intime conviction que si je ne le fais pas moi-même, on finira bientôt par s'éclairer à la bougie. Il faudra donc que j'aille au mini-marché à deux rues d'ici, que j'achète une ampoule à vis de je ne sais combien de Watts, que je revienne au studio, que je trouve un escabeau je ne sais où...

On finira donc par s'éclairer à la bougie.

De toute façon, il est hors de question que ce soit moi qui le fasse, ne serais-ce que par principe. C'est à Manu de le faire. J'en fais assez dans ce studio pourri. J'ai encore passé le balai partout il y a moins de deux semaines.

En jetant un œil sur le canapé, je note que ce con a ramené une pétasse décolorée qu'il a trouvé cette nuit au Doun Sarkis, une boîte de nuit merdique du coin. Son prénom ne me revient pas. Jessica, Sabrina, Laetitia... un truc dans le style, il me semble. Ce genre de connasse porte toujours un prénom qui finit en A.

Durant notre beuverie, Manu a invité cette fille et une de ses copines à notre table. Comme nous avons pris une bouteille de Whisky, il a joué les princes et leur a offert un verre tout en baratinant la blonde. Je me suis forcé à parler un moment avec elle, par pure politesse. Quand elle m'a dit que l'un de ses plus grands rêves était d'aller en Angleterre afin de devenir mannequin chez Elite, plus précisément à Washington, j'ai manqué de peu d'expulser ma gorgée de Whisky Coca par les narines. Elle nous en a servi quelques-unes dans le genre, lancées un peu au hasard tout au long de la soirée :

« Putain n'empêche que ça fout les boules cette fièvre aphteuse, quand même... Surtout que j'en ai déjà eu, moi, des aphtes. »

« C'est clair qu'on devrait leur mettre une bombe atomique sur la gueule à ces connards de Libanais... Je sais pas pourquoi on le fait pas d'ailleurs, tout le monde le sait que c'est « l'état-Liban » qui a fait exploser les deux tours ! Ils l'ont dit à la télé. »

Le clou a été planté quand on a commencé à parler du conflit israélo-palestinien, je me pissais carrément dessus tellement je riais :

« Encore un coup de la bande à Gaza. C'est vraiment des connards ceux là ! »

J'avais honte pour elle.

Je savais que Manu comptait bien la sauter le soir même, mais j'avais osé espérer qu'il n'allait pousser le vice jusqu'à la ramener au studio. Il aurait tout de même pu m'épargner ça. Mais voilà, c'est ce genre de pintade décérébrée dont Manu raffole, il en déniché une régulièrement, la saute durant une ou deux semaines puis la remet en liberté ; c'est un garçon qui a l'esprit sportif, il pratique le *no kill*.

En ce qui me concerne, j'ai beaucoup de mal à supporter tout ce vide.

Vanessa !

Son prénom me revient.

Une chose est sûre, c'est que ce n'est pas elle qui va changer l'ampoule.

Une chance pour moi, la fille qui l'accompagnait n'était pas dans le même état de mort cérébrale. Bon, j'ai tout de suite vu que ce n'était pas une lumière non plus, mais elle a eu la décence de se taire, au moins quand les sujets la dépassaient. Je l'avais déjà croisé à plusieurs reprises auparavant, principalement dans les bars et boîtes des alentours.

Elle s'appelle Céline, une brune magnifique, peau ambrée, regard sombre, corps parfait. En bref, un physique qui la mettrait à l'abri de la faim et de la solitude pour au moins vingt ans encore. Elle a la réputation d'être une belle salope, tout le monde parle d'elle dans ces termes, surtout ceux qui n'ont pas réussi à la sauter. Sillonner et parasiter le monde de la nuit sont les activités qu'elle maîtrise le mieux, c'est d'ailleurs les seules choses qu'elle soit capable de faire. A défaut de polyvalence, elle est spécialisée dans son domaine et

hautement qualifiée, elle fait ça vraiment très bien Une prédatrice redoutable et extraordinairement efficace. Il va sans dire qu'elle connaît parfaitement le milieu.

Cette fille peut se faire entretenir toute une soirée par quelques bonnes poires sans avoir plus à faire que sourire, elle tourne habituellement au champagne le plus cher. Elle ne bosse pas, n'a jamais bossé et ne bossera probablement jamais ; le travail est pour elle un labeur inutile. Il y a toujours un ou deux abrutis prêts à financer le train de vie de ce genre de fille, aussi coûteux qu'il soit.

Le nombre de mecs qui se sont fait essorer par elle est tout simplement incroyable. Certains se sont retrouvés dans la merde, vraiment sur la paille, surendettés jusqu'au col. Le comble, c'est que la plupart de ces imbéciles n'ont jamais vu un poil de sa chatte.

Céline est une fleur empoisonnée. Une âme vénéneuse.

Dans la nature, on trouve des plantes carnivores qui arborent des parures irrésistiblement colorées et éclatantes pour attirer leurs victimes dans la *dead zone*. Céline fonctionne de la même façon. Ses nuits sont des parades magnétiques, des danses ensorcelantes qui cachent une mâchoire acérée ; ceux qui y succombent sont avalés, vidés, digérés.

Personnellement, je ne me suis pas senti concerné par le danger, je n'ai jamais eu le profil d'une proie. J'étais un prédateur face à un autre prédateur, le jeu était donc plus complexe. Lorsqu'ils se retrouvent entre eux, les fauves sortent les griffes avec prudence.

Dès l'instant où ses yeux ont croisé les miens, j'ai su que je lui plaisais. Elle me l'a fait savoir immédiatement, par ses gestes, son attitude, ses sourires, ses yeux brillants.

Son regard, et tout ce qu'il contenait, indiquait que c'était, à n'en pas douter, un très bon coup. Certaines femmes ont cette caractéristique étrange, elles rayonnent d'une sorte d'aura sexuelle, comme si la libido prenait tellement de place sur l'ensemble du psychisme qu'elle finit par en déborder. C'est le cas pour Céline, elle transpire son énergie sexuelle, elle a la pulsion contagieuse.

Mon taux d'alcoolémie ne permettait malheureusement pas d'assurer l'occasion comme elle l'aurait mérité. Malgré tout, dans mon esprit tordu, enflammé par mes excès, germais lentement l'ébauche d'un plan.

Après les deux premiers verres, Manu a commencé à entreprendre clairement Vanessa. Il se serrait contre son épaule, trinquait avec elle entre chaque gorgée, parlait sans cesse à son oreille. Quand ils ont commencé à s'embrasser, Céline m'a mis dans sa ligne de mire, visiblement décidée à me plaire par tous les moyens dont elle disposait. Elle a commencé au coup par coup, je savais qu'elle passerait rapidement au tir en rafale.

J'ai immédiatement mis mon programme en place, la « phase A » pouvait passer à exécution.

Ça a commencé par un jeu de regard silencieux, puis elle a joué avec son corps, prenant des positions assises excitantes, suggestives, laissant le tissu de sa jupe remonter sur ses cuisses, provoquant l'accentuation de l'échancrure de son corsage. A chaque gorgée, elle passait sa langue sur ses lèvres, ses yeux crépitaient et cherchaient à sauter dans les miens.

C'était sans finesse, dénué de grâce. Elle avait pris la décision de frapper très vite et très fort. J'allais devoir rester vigilant pour parvenir à mon objectif.

Mon but était le suivant :

Ne pas la baiser ce soir, reporter ça à demain pour ne pas avoir à faire ça avec trois grammes dans le sang. Avec l'alcool, mes prestations sexuelles sont quelque peu hasardeuses. C'est soit très bon, ce qui est chose rare et dans presque tous les cas involontaire, soit très médiocre, voire carrément mauvais. Quand j'ai trop picolé, il m'arrive quelquefois des petits problèmes de libido, parfois même des pannes franches d'érection.

Je ne voulais pas que ça arrive ce soir, question de fierté, et surtout je n'avais pas envie de gâcher bêtement un si bon coup.

Les attaques se multipliaient, leur violence s'accroissait, l'offensive gagnait graduellement en cadence et en force. Elle me frôlait du pied, noyait chaque regard de sous-entendus, faisait du moindre sourire une invitation. J'étais en plein dans le vif, au cœur même de l'action, et la phase A de mon programme tenait bien la route : il s'agissait d'ignorer les jeux du corps, rester de glace face à sa beauté. Je savais qu'ensuite, elle allait tenter de m'attirer dans ses filets par la parole, me chauffer verbalement. Ce serait alors plus complexe, mais j'avais déjà tout prévu. Pour cette partie plus délicate, il y aurait la phase B.

Quand nous avons commencé à parler tous les deux, ça a glissé vers une conversation assez neutre. Elle a eu bien du mal à se mettre en batterie. Je me suis dit qu'elle allait abandonner, que j'avais gagné. Je me trompais lourdement. Au bout d'un moment, elle a commencé à ponctuer ses phrases par quelques sous-entendus sans charme du genre : « Putain ! C'est grave comme il fait chaud... je suis trempée moi ! »

Le combat reprenait doucement. J'ai donc relevé ma garde, prêt à tenir mes positions. Il fallait rapidement passer à l'étape suivante.

Un jeu d'adresse s'est mis en place, ça ressemblait à une partie de ping-pong. A chaque fois qu'elle tentait de provoquer un glissement de terrain, je parais habilement. Elle parlait de ses vêtements qui la serraient trop, je déviais sur la haute couture. Elle me lançait une tirade sur mes beaux yeux bleus, je lui servais une causerie banale sur la fragilité des yeux clairs face au soleil. Je ne laissais aucune opportunité à Céline, bien décidé à tenir le siège, à la maintenir en dehors des palissades que j'avais dressé. Grâce à cette méthode, des mots communs continuaient à meubler les quelques

centimètres de vide qui séparaient nos corps.

Ça m'amusait de voir à quel point ça la rendait folle de se heurter à un mur, ça multipliait son désir. Elle était tellement maladroite et mal à l'aise dans une conversation classique que ça avait un côté comique irrésistible. Je sentais qu'elle n'attendait qu'une chose : un regard, un contact, une allusion assez claire de ma part pour pouvoir me toucher, m'embrasser, entrer enfin dans son domaine.

Elle manœuvrait pour quitter au plus vite le territoire de l'esprit et entrer enfin dans celui du corps.

Je me délectais à traîner sur des sujets littéraires, musicaux, culturels. Elle s'embourbait dans ses tentatives de faire dériver le pédalo minable de mes paroles, sa respiration s'accélérait, soulevait sa poitrine comprimée par un décolleté qu'elle essayait de desserrer tant bien que mal. Je me suis dit que si ça continuait, elle allait finir par se branler sur la banquette.

Mais à mesure que les cendriers se remplissaient et que la bouteille se vidait, cette discussion que j'avais fermement figée dans l'indolence s'est transformée en une véritable confession, un monologue psychanalytique.

Face à mon flegme postiche, son entendement s'est manifestement brisé net. Fortement déstabilisée, elle s'est trouvée un peu idiote, ça s'est vu sur son visage. C'est alors qu'elle s'est livrée à moi, violemment, sans réserve.

Elle a d'abord toussoté ses problèmes de cœur, puis ses histoires de cul. Elle a ensuite craché quelques états d'âmes un peu plus complexes. Après cette mise en jambe, elle a commencé à me vomir sa vie.

Ses malheurs de petites filles, ses peurs, sa relation difficile avec sa mère, ses crises d'angoisses, l'absence de son père... Elle m'a tout raconté. Moi ça ne m'a pas étonné, c'est quasi-systématique, je n'ai jamais trop su pourquoi mais ça a toujours été comme ça : les gens me parlent. C'est le même scénario à chaque fois que je sors dans un bar, à chaque virée en boîte ; je tombe sur quelqu'un qui se confie à moi. Ça va toujours très loin, et il n'est pas rare que l'une de ces personnes finisse par me pleurer dans les bras.

Après s'être bien vidangé, j'ai automatiquement droit à un truc du style :

« Je te jure que c'est la première fois que je dis tout ça à quelqu'un... je sais pas pourquoi... vraiment ! Je crois que tu m'as mise en confiance. »

Ce genre de phrase m'est servie systématiquement en guise de ponctuation, comme si mon confident nocturne, à l'issue de sa confession, comprenait à quel point il s'était vidé et ressentait le besoin urgent de s'en excuser, de se justifier.

Je devrais créer une secte, je serais un gourou efficace.

Pour Céline, ça a vraiment été le schéma classique. J'ai appris, entre autres choses, qu'elle avait subi des attouchements de la part de

son oncle Bernard alors qu'elle avait treize ans.

«A chaque fois que ma mère me faisait garder chez eux pour partir en week-end avec un mec, il venait dans la chambre en pleine nuit et me caressait par-dessus les draps. C'était toujours pareil, le même rituel. Il passait ensuite sa main dessous, puis sous mon pyjama, et il me caressait la chatte. J'entendais le bruit de sa montre quand il se branlait. Une fois qu'il avait joui, il s'arrêtait. »

J'écoutais son récit en essayant de garder un visage grave malgré la coke, l'alcool et l'herbe. Ça a été difficile mais je pense m'en être pas trop mal tiré.

Elle me disait que ça avait duré des mois, à une fréquence d'une fois par semaine. Comme elle s'étendait un peu sur le sujet et que je souhaitais parler de quelque chose de plus gai, j'ai tenté de clore avec une question astucieuse :

« Et ça s'est fini comment ? Quelqu'un l'a appris ? Il a arrêté tout seul ? »

Ma question a semblé soudain la bloquer net, visiblement elle s'est trouvée très embarrassée. Vu ce qu'elle m'avait déjà débarrassé sur elle, je n'ai pas vraiment compris pourquoi elle semblait d'un seul coup aussi gênée sur une simple question de convenance.

Sa réponse m'en a donné l'explication, j'ai dû lutter pour ne pas pouffer de rire :

« Ben... En fait, une nuit, alors que ça se passait comme d'habitude, il a été un peu plus long pour éjaculer et il m'a tripoté un peu plus longtemps que d'habitude. J'ai joui. C'était mon premier orgasme. Ça l'a refroidi, visiblement. Il n'a plus jamais recommencé et il ne sait plus trop comment me regarder depuis. Même maintenant, quand je me retrouve à la même table que lui durant un repas de famille, je sens qu'il est mal dans sa peau. »

C'est moi qui me suis trouvé le plus mal à l'aise face à la chute de son histoire. Moi qui, habituellement, suis très habile pour les petits commentaires qui viennent savamment ponctuer les discussions, je ne savais vraiment pas quoi dire.

Si l'histoire s'était terminée par l'arrestation de l'oncle et son emprisonnement, j'aurais pu dire un truc du genre « Au moins, il a été puni. Il a eu ce qu'il méritait, ce pourri. » Si Tonton Bernard avait fini par se lasser de la petite fofoune de Céline, j'aurais pu lancer un truc comme « Il faudra que ça sorte un jour... tu ne dois pas garder ces traumatismes pour toi ! » Mais là, avec ce terminus à la con, je me trouvais bien ennuyé.

Vraiment, je ne voyais pas du tout quoi lui dire.

Fort heureusement, elle avait dû estimer que son auto-exorcisme était terminé et elle a ponctué :

« C'est fou quand même... Je te connais à peine et je te dis des trucs que je n'ai jamais racontés à personne. C'est la première fois que ça m'arrive. Y'a même des détails que j'avais oublié qui me reviennent en mémoire. C'est la première fois que je me livre comme

ça. Je crois que t'es différent, comme mec. J'arrive pas à l'expliquer mais je trouve ça assez bizarre.»

J'ai dû rater une vocation de psychanalyste.

Après ça, la conversation s'est délestée de sa gravité. Il y a eu ensuite un flottement léger où nous ne savions plus trop quoi dire. C'est à ce moment là que Manu est allé aux chiottes avec Vanessa. Leur départ laissait clairement comprendre qu'ils allaient baiser. Face à cette évidence, j'ai bien cru que mon interlocutrice allait exploser. Comme la bouteille était vide, j'ai fait signe à la serveuse et j'ai offert un verre à Céline.

A partir de là, elle s'est rapidement mise à me brancher de la façon la plus explicite qui soit, ne me laissant plus aucune chance d'esquiver ses attaques. Je ne pouvais pas lutter contre l'artillerie lourde. Elle a été d'une franchise déstabilisante.

« Je sais pas ce qui m'arrive. Je crois que c'est l'alcool. Non... je crois que c'est toi. En fait c'est certainement les deux mais... Tu m'excites, Gys. Je suis pas habituée à ce qu'on me résiste. Personne ne me résiste. Et merde... t'as juste à me demander et tu fais ce que tu veux de moi. »

Là, mon plan tombait à l'eau. La phase B n'allait plus suffire, je l'ai compris immédiatement. Je n'avais pas prévu qu'elle puisse passer aussi brusquement à l'abordage, au mépris de toutes les convenances.

Je me suis dit : « Va falloir assurer mon coco... pas le choix. Bourré ou pas, va falloir y aller ou tu vas passer pour une tante, voire pire, pour un impuissant. » Elle attendait ma réponse, figée dans une détresse qui prenait des proportions inquiétantes. Je ne voyais plus d'autre solution que de l'embrasser mais je dois dire que, dans mon état, ça me faisait profondément chier. Ma réputation de super amant pouvait s'effondrer sur un coup pareil.

J'ai tenté, un peu hasardeusement, de rebondir une dernière fois :

« T'es bourrée, Céline... et je suis aussi bourré que toi. Je crois pas que ce serait une bonne idée, tu vois. Ça va être n'importe quoi si on baise ce soir, je t'assure. Je vais te sauter n'importe comment et t'y trouveras pas ton compte. Crois-moi, vaudrait mieux qu'on se revoie plus tard, ce soir c'est vraiment pas la peine. »

J'ai bien cru qu'elle allait étouffer.

Bingo !

Mon plan venait de survivre à ce nouvel engagement, donnant naissance à une « phase C » qui n'était pas prévue initialement mais s'annonçait tordue à souhait.

La contre-offensive pouvait débuter.

Jouer à ça m'excitait à mort. La sentir suppliante, tremblante, la deviner trempée, discerner dans son regard trouble qu'elle ne comprenait plus rien, la voir serrer les jambes et regarder frémir sa poitrine sous le chaos de sa respiration... Tout ça me faisait bander plus que si je l'avais eu à poil devant moi, à quatre pattes, cambrée

au maximum. Elle a tenté de me persuader, implorante, finissant par me cracher aux oreilles des saletés dignes d'un roman de Despentès ou d'un film de Breillat :

« Je m'en fous que tu me baises mal... Je veux que tu me baises, Gys ! Me laisses pas comme ça. Si je prends pas mon pied j'en ai rien à foutre. Tu sais, je suis pas ce qu'on peut appeler une partisane des droits de la femme ou de l'égalité des sexes. Bien au contraire. Je pense qu'une femme doit être soumise un minimum .Baise-moi mal mais baise-moi, s'il te plait. »

J'ai cherché à appuyer mon effet :

« Ben... je sais pas trop... oh et puis non, Céline ! Pas ce soir, c'est pas la peine. Tu voudrais pas que je te traite comme une pute, quand même ?

- Je m'en fous, je t'assure... Moi, ça m'excite d'être la pute de quelqu'un qui me plait. Ça me stimule de lire dans les yeux d'un mec que je sais manipuler une bite comme personne, ça me suffit pour prendre mon pied. Et puis j'adore qu'on me traite comme une chienne. Je pense que c'est con de se mettre des limites... Après tout, on est rien d'autre que de la chair. »

Avec grandeur et adresse, je venais de passer du statut de défenseur à celui d'assaillant. Le conflit prenait une tournure captivante, une rythmique palpitante.

J'étais excité au possible, vraiment à bloc. Mon propre jeu me mettait dans un état pas croyable. J'ai décidé de pousser le vice. Puisque j'étais devenu l'attaquant, j'allais sonner la charge et utiliser la politique de la terre brûlée :

« Je t'excite vraiment ?

- Oui, putain... Oui ! Tu me rends dingue là.

- Alors penche-toi en avant, contre la table, et passe ta main sous ta jupe. »

Après un court moment d'hésitation, elle a obtempéré sans un mot, ses yeux semblaient hurler un mélange de rage et de gratitude, ça lui donnait un air fascinant.

« Caresse-toi ! » Je lui ai ordonné dans l'oreille. Le souffle de ma voix lui a donné un long frisson. J'ai poursuivi sous ses râles naissants qu'elle tentait tant bien que mal d'étouffer.

« Si tu veux que je te baise, faudra jouer selon mes règles. C'est moi qui décide... T'as compris ? »

Comme elle ne répondait pas, j'ai répété avec une fermeté glaciale :

« T'as compris ? »

Elle a fait oui de la tête en cachant son visage plein de honte contre la table.

J'ai pris son autre main et l'ai posé sur ma queue. J'étais raide comme une trique et ce contact lui a fait lâcher un long gémissement. C'est à ce moment là que j'ai vu Manu et sa conquête sortir des chiottes, j'ai donc appuyé fermement le point final en collant mes

lèvres à son oreille :

« On ne baisera pas ce soir, on va se revoir demain. Tu vas t'arranger pour qu'on se retrouve quelque part. Maintenant arrête ça... Manu et Vanessa reviennent. »

Ses jambes se sont mises à trembler, elle s'est rejetée en arrière contre le dossier de la banquette en lâchant : « Salaud... Putain, t'es vraiment un salaud ! »

Mon sourire l'a agacé. Mes lèvres se sont posées sur le haut de sa joue et je lui ai glissé « à demain » en me levant brusquement.

Sans perdre une seconde, j'ai dit à Manu à quel point j'étais crevé, que je désirais rentrer me coucher immédiatement. Il a essayé de me retenir :

« Allez Gys... ça ferme dans moins d'une demi-heure. On reste un peu.

- Non... moi il faut que je rentre, je suis crevé. En fait non, je suis bourré. Mais reste, toi. On est pas loin alors t'inquiète pas et prend ton temps. Je vais rentrer à pied ça va me dessouler. »

Je me suis dirigé vers la sortie sans lui laisser le loisir d'insister ni d'afficher sa mine déconfite habituelle. Céline l'a pris à part, sans doute pour organiser le début de soirée.

Si je n'avais pas fumé et bu autant, je pense que j'aurais craqué et que j'aurais sans aucun doute ramené Céline ici. L'affaire serait déjà consommée, voire même digérée car je ne compte pas lui donner le temps de s'éterniser entre mes draps.

Baiser, en profiter un maximum, jouir et se casser. C'est actuellement la seule technique possible.

Les histoires dans lesquelles je me jette se doivent d'être brèves, le contact doit être animal, purement physique. Seul le corps peut être impliqué, ainsi que quelques strates très sombres de mon mental, mais il est hors de question d'en offrir plus. Une réduction à la chair seule et aux quelques adjuvants minables dont on peut disposer pour colorer la misère et la médiocrité.

J'aimerais qu'il en soit autrement. Je préférerais fonctionner comme les autres mecs, être en mesure de m'amouracher pour une de ces filles insipides qui traînent les boîtes de nuits. Leur taper dans la chatte et les entendre beugler des orgasmes réflexes. Aimer ça et me sentir viril, comblé. J'ai même déjà essayé, c'est dire si j'y ai mis de la bonne volonté. Mais c'est le même plongeon à chaque fois, le même constat navrant : le vide. Un vide immense, vertigineux, à un point tel que ça en est fascinant. Au début, j'appréhendais la chose comme un mystère, une énigme à résoudre. Je me disais « c'est pas possible ! Il doit bien y avoir quelque chose ! », et je cherchais à trouver quoi, par une fouille minutieuse, avec une patience obstinée ; un travail digne d'un égyptologue ou d'un horloger suisse.

Mais rien. Nada.

Chaque tentative me plaçait face au même type de schéma déprimant : des dizaines de portes vitrées, sans verrous, ouvrant sur

le néant. Pensée linéaire et conforme, absence de discernement, aucune passion, pas l'ombre d'un rêve qui ne soit pas arraché des pages d'un catalogue du Club Med.

Les seuls atouts se limitent à la plastique, à l'enveloppe, au conditionnement, aux artifices, aux ornements. Elles appellent le désir physique, c'est tout. A leur contact, l'instinct prend le dessus et je consomme compulsivement. Je n'en tire rien de plus qu'un vague soulagement organique, une diminution de la tension psychique, une petite satisfaction de l'ego et un léger dégoût. Alors pour compenser, je joue. Privilégier la quantité à défaut de qualité, la salacité pour combler le néant.

Et il faut bien avouer que pendant que je baise, je ne pense pas à elle. C'est l'un des moyens dont je dispose pour m'offrir un peu de sursis, pour faire taire un instant les douleurs permanentes du manque.

Séverine.

Sevrage en cours.

Je vis son absence comme un turk interminable.

On n'est jamais préparé au manque, tous les toxs vous le diront. Même si on a déjà connu des centaines de crises, des sevrages sévères, on redécouvre la douleur comme une sensation neuve à chaque fois. J'ai déjà rompu avec elle des dizaines de fois, pour des raisons diverses, des périodes plus ou moins longues, mais à chaque séparation, c'est toujours aussi dur. Ça fait partie des maux auquel on ne s'habitue pas.

C'est d'ailleurs bien là le fond du problème, la symptomatique du mal qui me ronge depuis de longues semaines. Puisque la cicatrisation est impossible, je me donne un mal fou à éviter la souffrance. Mes nuits sont des prospections permanentes ayant pour but de trouver de quoi étouffer ce qui me dévore le crâne, des antalgiques, des analgésiques, des placebos. Je sors, je me défonce, je picole, je me mets la tête à l'envers, je baise avec n'importe qui, n'importe comment, n'importe où. Je me salis, je me dégoûte, je me fais vomir, je me détruis lentement. Je me mens et j'y crois de moins en moins, mais aucune autre alternative ne s'offre à moi. Des semaines que ça dure, que les soirées s'alignent en pente douce, que je descends vers le fond, les yeux ouverts, lucide, conscient que le demi-tour devient une manœuvre de plus en plus en plus difficilement envisageable.

Ce soir sera pourtant semblable à tous les autres, il me laissera glisser vers une nuit agitée, et vraisemblablement entre les cuisses de Céline. Elle sera le subterfuge de quelques jours, un leurre bien mince pour mon esprit, mais ce sera sans aucun doute un substitut efficace, au moins pour quelques temps. Une bonne dose de méthadone pour pallier l'absence de mon héroïne.

Durant les quelques minutes nécessaires à la dissolution des

comprimés de codéine, je tourne en rond dans la pièce. Le fait que Manu et sa connasse dorment encore me gêne car je ne peux pas mettre de musique.

Cet imbécile aurait tout de même pu la sauter dans sa bagnole, ça aurait évité pas mal de contraintes. C'est le genre de situation qui me met les nerfs, je paie la moitié du loyer, bien souvent un peu plus, et je ne suis même pas chez moi. J'ai terriblement envie d'écouter un peu de musique, maintenant, à cet instant précis.

Blood Duster, Nostromo ou The Dillinger Escape Plan... une bonne dose d'ultraviolence sonore saurait sans aucun doute me remettre d'aplomb. Un peu de Grindcore, c'est la solution à bien des maux.

En voulant m'approcher du couple pour secouer Manu, je remarque que le téléviseur est allumé. L'écran est tapissé de la page d'accueil d'un DVD porno, certainement une location au distributeur automatique.

J'attrape la télécommande posée sur l'accoudoir du canapé et m'assois par terre, au pied de la table basse.

Jeudi, 18H31

Le film s'appelle « *Petite Baise entre amis* », c'est une production Alkrys. Leurs films sont en général bien plus bandants que ceux de Marc Dorcel, bien meilleurs aussi que les productions américaines.

Le menu me laisse le choix entre le lancement du film, l'accès aux chapitres, le Making of et les bonus. Comme je ne compte pas me lancer dans quatre vingt dix minutes de porno, je me laisse tenter par les bonus et choisis au hasard le sous chapitre intitulé « Adrianna ».

La scène commence par une levrette aux normes, les acteurs se contorsionnent dans des positions inconfortables sur un canapé pour laisser le champ libre aux caméras. Le plan ne traîne pas, le réalisateur semble soucieux d'attaquer rapidement les choses sérieuses. On passe donc très vite à un plan sodomie de plus de six minutes, Adrianna Laurenti se fait emboutir comme c'est à peine croyable. Le couple change trois fois de position, le type s'arrange pour qu'elle n'en perde jamais un centimètre. On ne peut que saluer la performance d'Adrianna, d'autant plus que son partenaire est monté comme un âne ; la fille semble avoir les yeux qui lui sortent des orbites. Le type adopte une technique méthodique : Piston régulier, rythme soutenu, à l'aise dans toutes les positions.

C'est de l'abattage.

Je voue un respect immense aux hardeurs, des gaillards capables de bander des heures devant une équipe de tournage appellent l'admiration. Le porno, c'est comme la médecine, ce n'est pas un travail, c'est une vocation.

Après ce long et vigoureux traitement, le mec demande où elle veut qu'il jouisse, la fille lui dit « dans ma bouche ». Gros plan ridicule sur l'actrice qui tire la langue devant l'énorme bite qu'elle astique mécaniquement.

J'éteins la télé.

Imaginer Manu en train de baiser devant ce film me rend un peu nauséeux. Une érection vient néanmoins tendre mon caleçon « Athéna sport » noir.

Je m'approche un peu du canapé, regarde de plus près le couple en me décalant pour laisser passer la lumière qui nous parvient péniblement de la salle de bain. Cette poufiasse à du foutre sec plein la gueule, Manu dort comme un ange, sourire épais sur les lèvres.

La vie d'un homme est simple, finalement : une bonne cuite, une blondasse décérébrée, une bonne partie de cul bien crade ponctuée par une éjaculation faciale... et ce bon mâle fait ses nuits comme un bébé.

Comme j'en ai assez vu, je descends le verre cul-sec et saute sous la douche. Je me branle gentiment sous le jet bien chaud qui apaise mon corps.

Jeudi, 18H59

Je suis en train de me sécher quand la porte de la salle de bain s'ouvre. C'est Manu, la tête à l'envers, brosse aplatie sur un coté de son crâne. Les cernes profonds de ses orbites lui dévorent les yeux et sa voix est encrassée des excès de la veille :

« Désolé, mais j'ouvre pour avoir un peu de lumière... Ça va, toi ? Parce que moi j'ai l'impression d'avoir bouffé du cirage !

- Ouais... je réponds. Ça Peut aller. Mais tu crois pas que ce serait plus simple si tu changeais cette putain d'ampoule ? Je pourrais même me doucher tranquillement.

- Non mais t'inquiète... Je m'en occupe demain. »

Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Des fois, je me dis qu'il me prend vraiment pour un con.

Il baisse son caleçon et pisse sans prendre la peine de relever la lunette. Il se plaint d'avoir « le bout en feu » à cause de cette nuit.

« Putain, Gys... Comment je l'ai défoncé cette pute ! »

Il part dans un rire gras qui se transforme assez rapidement en une quinte de toux violente. Il met trois bonnes minutes à évacuer ce qui lui encombre les bronches. Je finis de me sécher vite fait et attache la serviette autour de ma taille. Manu me dit qu'il va prendre sa douche, que je n'ai qu'à réveiller gentiment Vanessa. Je me passe rapidement du déodorant sous les bras avant de me diriger illico vers la Chaîne Hi-Fi.

La blonde dort encore profondément, blottie sous le duvet Casimir de Manu. Je n'ai que l'embarras du choix pour la sonnerie du réveil, mais je décide d'être gentil et de ne pas mettre de Grindcore. J'insère « *The Downward Spiral* » de Nine Inch Nails dans le lecteur CD et lance la lecture aléatoire des pistes. Seulement un peu de Rock Indus. Parfois, mon aménité arrive à m'étonner moi-même.

Comme le volume est assez haut, elle sursaute et se dresse comme un « I » dans le canapé. Son regard vide se met à la recherche

de repères. Visiblement, elle ne sait pas où elle est. Je ne peux réprimer un sourire amusé. Je me dis que ça aurait pu être encore un peu plus marrant dans le noir total.

La voix de Trent Reznor n'arrange rien à son malaise, ses yeux se plissent et se fixent un instant sur l'enceinte qui est posée à même le sol, juste à côté du Canapé.

I am the voice inside your head.

I am the lover in your bed.

I am the sex that you provide.

I am the hate you try to hide.

Au bout d'un long moment, elle se tourne vers moi et tente de décrypter mon image dans la pénombre. Elle finit par me reconnaître et me gratifie de ce qui semble être un sourire.

« Ca va ? Je demande. T'as bien dormi ? »

Elle acquiesce en baillant et en s'étirant. La couverture glisse de son corps et laisse apparaître une poitrine magnifique. Je bloque dessus presque malgré moi. Elle se lève, sans aucune pudeur, et se dirige vers le réfrigérateur.

Je m'assois sur le canapé et ouvre la petite boîte en bois de Manu. Je roule un joint en détaillant son corps d'un œil distrait. C'est vrai qu'elle est bien foutue, une silhouette de mannequin. C'est la caricature du corps parfait, l'idéal publicitaire et cinématographique, sa plastique ne souffre d'aucune imperfection, pas l'ombre d'une irrégularité ne vient briser l'harmonie de ses courbes.

Elle prend le lait et une boîte de céréales qui traîne sur la table, se lave un bol dans l'évier. Elle profite du robinet pour se rincer le visage, je me dis que c'est une bonne chose. Lorsqu'elle se baisse, je ne peux m'empêcher de noter que sa chatte est rasée de près, ainsi que l'intérieur de ses fesses. Un vrai petit lavabo. Je commence à bander sec quand elle vient s'asseoir à nouveau sur le canapé, juste à côté de moi. Je me dis que je l'enculerais bien, du coup je bande un peu plus et ça commence à se voir sous la serviette. Je croise donc les jambes et me focalise sur la musique pour chasser cette vilaine pulsion de ma tête. Le problème, c'est que c'est le morceau de l'album de NIN intitulé « Closer » qui passe, et les paroles ne m'aident en rien.

You let me violate you

You let me desecrate you

You let me penetrate you

You let me complicate you

Elle se fait un bol de Frosties noyé de lait et se relève pour aller chercher une petite cuillère. Elle me demande où se trouve le sucre en poudre, je lui indique le meuble bas sous l'évier. Elle se baisse à nouveau en cambrant ses reins. Cette fois, je dois tourner la tête pour ne pas me lever et la défoncer à même ce sol crasseux. Ce con de Reznor illustre toujours aussi bien mes pensées :

I want to fuck you like an animal

I want to feel you from the inside
I want to fuck you like an animal
My whole existence is flawed
You get me closer to God

« Tu pourrais faire du café, s'il te plait, dit-elle en revenant s'asseoir. Je sais pas comment on fait marcher la cafetière.

- Ben... comme les autres, je réponds après avoir avalé ma salive. C'est une cafetière classique, tu sais.

- Non mais je sais pas faire le café à la cafetière... Je sais faire que le café en poudre. Et encore, faut que j'aie une bouilloire comme chez moi, celle que j'ai l'habitude, sinon c'est même pas la peine. »

Je suis estomaqué par ce qu'elle vient de révéler, et je dois dire que je bande un peu moins. Ne pas être foutue de faire couler un café, c'est tout de même un signe évident d'insuffisance mentale. J'allume mon joint et me lève donc pour accomplir cette tâche, elle me regarde comme si j'étais un héros.

A chaque étape, je cherche à comprendre ce qu'il pourrait y avoir de problématique. Le café est coulé et je ne vois toujours pas. La question que je me pose est la suivante : En cas de catastrophe, ou de guerre, enfin quelque chose dans le genre, comment cette fille ferait-elle pour survivre si elle n'est même pas capable de se faire du café ?

En revenant dans la pièce, en caleçon Calvin Klein moulant, Manu me donne la réponse. Il va se coller à elle et l'embrasse avec fougue. Un vrai baiser de cinéma, exagérément long et maniéré, j'ai presque l'impression de les voir en noir et blanc et en format cinémascope. Quand il décide enfin à retirer sa langue de la bouche de Vanessa, il lui caresse les cheveux en lui demandant :

« T'as faim, ma belle ? Je vais te faire quelque chose à manger, si tu veux.

- T'es gentil mon Bébé... Oui je veux bien, après ma douche. »

La voilà la solution !

Elle pourrait toujours trouver un ou plusieurs connards à qui faire des pipes en échange de toutes les obligations pratiques et les contingences liées à la survie.

Finalement, la nature est bien faite.

Vanessa va à la salle de bain et Manu se met au fourneau. Il sort des pâtes et quelques condiments avant de faire bouillir de l'eau dans une casserole sale qu'il ne rince même pas. En un coup d'œil, je comprends ce qu'il va préparer : ses fameux spaghettis aux champignons de Paris et à la tomate. Une spécialité à lui, vraiment à vomir. Je lui dis qu'il ne compte que pour deux, que moi je n'ai pas faim à cause de la gueule de bois.

« Dommage, il répond. J'allais te faire mes pâtes à la tomate et aux champignons... Tu loupes quelque chose !

- Ah merde ! je dis par pure politesse. C'est trop con ! Moi qui les aime tant...

- T'inquiète... j'en fais un peu plus et tu pourras les passer au

micro-onde plus tard, quand t'auras faim. »

« Bien fait pour ma gueule », je me dis. La prochaine fois, j'aurai qu'à être franc. Il commence à commenter à haute voix les différentes étapes de la préparation de cette merde infâme, comme s'il s'agissait d'un secret alchimique. Je fais semblant de l'écouter en passant à autre chose.

Etape complexe mais obligatoire, je commence à me chercher des fringues dans le gros tas qui s'est amoncelé au pied de mon matelas. Tout est plus ou moins sale parce que ça fait un bon moment que je n'ai pas fait l'effort d'aller au Lavomatic, j'ai bien du mal à me trouver quelque chose de présentable.

Au bout de dix bonnes minutes, je déniche un jean et une chemise noire à manches longues susceptibles d'être réanimés d'un bon coup de « Febreze », ce produit miracle capable de donner une illusion de fraîcheur à des sapes dégueulasses.

Pendant que je cherche le vaporisateur dans le meuble sous l'évier, je réalise subitement qu'il va être vingt heures et que je suis presque en rade de clopes. Le dernier buraliste va fermer dans quelques minutes et je n'ai pas envie des les payer plus cher ce soir dans un bar, je me décide donc à accélérer un peu le mouvement.

Quand je demande à Manu s'il veut que je lui en prenne, il vérifie ce qui lui reste dans les poches de ses fringues. Je sais qu'il n'en a plus. On fume à peu près autant, lui et moi. En soirée, on se vide chacun nos deux paquets, facile. Il faut dire que l'alcool décuple l'envie de fumer et on picole pas mal ces temps-ci. Nos nuits sont longues, consommées jusqu'à l'aube.

En constatant qu'il ne lui reste que trois clopes, il m'en offre une et me demande de lui prendre deux paquets de Marlboro.

« Au fait, il me demande en retournant à sa cuisine. On fait quoi ce soir ? »

Jeudi, 20H52

Manu se gare sur le petit parking et nous descendons de la voiture. L'endroit est très mal éclairé, les murs sont partiellement couverts de tags. L'un d'entre eux attire tout particulièrement mon œil : *Infekted City*, réalisé à la bombe noire et rouge dans une police volumineuse et torturée. C'est vrai que cette ville se laisse baigner dans une dégradation croissante depuis quelques années. Le caractère infectieux peut en effet être souligné, quoiqu'on soit plus près aujourd'hui du stade critique de la gangrène ou de la septicémie.

Belfort.

Petit trou sans miracle. Petite cité merdique qui sent la pluie, la misère et la pourriture.

Surtout la pourriture.

C'est même une institution, dans le coin, la pourriture. On la sent partout. Dans les murs des maisons, des immeubles, sous nos pieds, dans l'air. Partout. C'est le décor dans lequel j'évolue, dans lequel j'ai grandi. C'est mon terreau, en quelque sorte. La pourriture est contagieuse : elle contamine aussi les gens.

Lorsque nous arrivons dans la rue piétonne, un vide total agrippe nos corps engourdis par le froid. Personne. Il est moins de vingt et une heures et aucune silhouette n'est visible nul part. C'est presque surréaliste, ça me donne des frissons, et même si je vis ici depuis toujours, je ne peux réprimer cette angoisse systématique face au néant des nuits belfortaines. On peut parfois traverser la ville entière à cette heure-ci sans croiser âme qui vive ; je pense que c'est propre à ce trou. Pourtant, il se passe des choses ici, de nombreuses soirées ont lieu un peu partout, dans les bars, les cafés-concerts, les appartements, les squats, les caves... Mais tout est caché, comme si chaque événement abritait quelque chose de honteux, ce qui est souvent le cas.

Au bout d'un moment, après moins d'une minute de marche,

deux arabes encapuchonnés, visages noyés par des écharpes noires, surgissent d'un porche et nous accostent sèchement :

« Oh les gars ! Vous cherchez rien ? Shit... Skunk... Ecstas... Coke ! Vous êtes chauds ou quoi ? »

Je me dis que parfois, c'est mieux de ne croiser personne.

Je fais non de la tête sans trop les regarder. Manu fait de même. Vanessa quant à elle a gardé les yeux au sol, morte de trouille. Les deux types ont un rire vexant quand on passe devant eux, ils ont flairé la peur. L'un d'eux lève son pull « Com8 » et découvre la crosse partiellement chromée d'un flingue. Ma respiration se suspend, mon regard rejoint celui de Vanessa sur les pavés. Manu, pas mieux. Les types nous insultent dans leur langue, ils sont fiers et arrogants. Ils viennent de démontrer leur supériorité et en jouent un maximum. Comme ils nous laissent passer, nos pas se font progressivement plus rapides. Aucun d'entre nous ne commente l'évènement, bien assez occupés à reprendre le rythme normal de nos souffles.

Au bout de la rue piétonne, nous traversons la route sur laquelle rien ne circule d'autre qu'un courant d'air glacé.

Jeudi, 20H55

Collée entre Manu et moi, Vanessa nous suit péniblement d'une démarche gauche et vulgaire, déversant une cascade d'inepties en un flot ininterrompu. Elle est usante de bêtise.

« ... alors j'ai dit non parce que je voulais pas mais il a insisté alors je lui ai dit d'aller se faire foutre alors il s'est énervé mais je voulais pas danser avec lui parce qu'il était trop moche alors Céline lui a dit de se casser sinon elle lui arracherait les couilles alors le gars il m'a regardé il a eu peur alors il est parti alors j'ai trop rigolé et Céline elle... »

Je ne cache même plus mon ras-le-bol, cette sombre imbécile ne remarque pas que personne ne l'écoute. En captant mon agacement, Manu pouffe de rire. L'autre continue sans faiblir :

« ...quand vous êtes venus vous asseoir à la table d'à côté j'ai été soulagé et Céline elle a flashé sur toi, Gys, alors je l'ai laissé te parler tranquillement et j'ai parlé à Manu alors j'ai vu qu'on se comprenait et que quelque chose allait coller entre nous... »

- Le foutre sur ta gueule ? »

Manu éclate d'un rire aigu, cette idiote ne m'a pas entendu, elle lui demande pourquoi il rit. Il ne peut pas répondre tant il se marre, il doit s'arrêter un moment pour reprendre son souffle.

Nous arrivons devant le bar. Vanessa rentre la première et se dirige vers Céline avec un cri aigu et ridicule ; c'est une habitude très répandue de nos jours, j'ai déjà remarqué. Alors que je me dirige moi aussi vers la table, Manu m'attrape le bras, se place face à moi, prend une voix sérieuse et le regard qui va avec :

« C'est le moment pour toi d'oublier l'autre folle. Si j'me trompe pas, t'auras même pas besoin de chasser ce soir, Céline est déjà à tes pieds. Alors oublie Séverine et fonce.

- C'est pas vrai ça... Mais t'as toujours rien compris, hein ! T'imagines que c'est possible d'oublier quelqu'un comme elle ? T'as pas l'air de comprendre que notre histoire, c'était pas un de tes

pauvres petits plans cul : Séverine comptait plus que tout pour moi. Je suis resté plus de deux ans avec cette fille, et je l'aimais. On n'efface pas deux ans de vie entre les cuisses de la première poufiasse venue.

- Arrêtes ton délire, Gys ! Séverine t'a fait plus de mal que de bien et tu le sais. Il faut que je te rappelle deux trois plans qu'elle t'a fait ? La fois où t'es passé au tribunal pour ton affaire de dope, le coup des quinze grammes de Shit. Quand elle s'est pointé dans la salle d'audience, complètement défoncée, à fond de coke, qu'elle a insulté et menacé de mort le proc et le juge, qu'elle leur a dit qu'elle allait leur arracher les couilles et faire mettre à mort toutes leurs familles s'ils te faisaient plonger. T'as pris un max grâce à elle, ce jour là, non ? Y'a aussi le coup où elle a cassé le nez et deux dents à ta cousine en croyant que c'était ta gonzesse et pis la fois où elle a...

- Je sais tout ça, Manu... c'est bon ! Mais n'empêche que je te permets pas de parler d'elle comme ça. T'as compris ? T'as aucune idée de ce que ça m'a coûté de quitter Séverine, tu sais pas ce qui s'est passé entre nous, ni ce qui se passe dans ma tête... comme ça me bouffe ! Putain, Manu ! Si tu savais comme je suis mal. Mais je sais pas pourquoi je me fais chier à essayer de t'expliquer... Tu peux pas mesurer parce que tu te tapes que des morues débiles. Regarde ce que tu te sors en ce moment, Manu ! Y'a aucune comparaison possible. C'est sûr qu'on ne crée pas de liens avec des mollusques.

- Ouais... mais admets que t'es bizarre quand même... tu t'accroches toujours à des niquées de la tête. T'as vraiment des goûts douteux, Gys.

- J'ai pas des goûts douteux, je suis exigeant, c'est tout. J'attends un peu d'esprit de la part d'une femme, pas seulement une grosse paire de seins et un cul de déesse...

- Enfin, je suis désolé, mais préférer Kim Gordon à Adrianna Karambeu, c'est vraiment avoir des goûts douteux. Demande à mille mecs dans la rue, tu verras qui sera d'accord avec toi. Alors s'il te plaît, fais-toi une gonzesse normale, pour changer. Putain, t'as besoin d'un Prix Nobel pour te faire bander ou quoi ?

- Ferme ta gueule, Manu... je sens que tu vas vraiment m'énerver là ! »

Manu cherche à m'aider, je le sais. Il le fait avec une vraie envie de me tirer de mon mal, avec toute la bonne volonté dont il dispose, mais aussi avec la maladresse catastrophique qui le caractérise. Le résultat est qu'il commence à m'agacer sérieusement. On en a déjà parlé des milliers de fois mais il s'entête toujours à vouloir s'en mêler, persuadé qu'il parviendra à me sortir de ma souffrance.

Mon Histoire avec Séverine est trop complexe pour son esprit simple et instinctif, il ne pige tout simplement pas pourquoi je ne passe pas bêtement à autre chose, pourquoi je ne tronche pas toutes les femelles qui se présentent à portée de ma queue. Le fait que je n'arrive pas à l'oublier le dépasse complètement.

Il est cependant indéniable que quitter cette fille était la meilleure chose à faire, sur ce point je sais qu'il a raison. Rester ensemble revenait à nous plonger tous deux dans un lent processus d'autodestruction ; un suicide social, mental, physique.

Les anecdotes que vient de citer Manu sont vraies. Résumées, compressées, caricaturées, mais vraies. Il ne fait d'ailleurs nul doute qu'il aurait pu donner d'autres exemples des débordements de ma furie, j'en trouverais sans problème une bonne vingtaine, sans parler des incidents mineurs. Là où je suis moins d'accord, c'est que Séverine n'est pas la seule responsable, ce serait trop facile de tout lui mettre sur le dos. Il m'est arrivé de bien déraiper, moi aussi.

Le problème ne vient pas exclusivement d'elle, pas plus que de moi d'ailleurs. C'est ce « Nous » qui provoque la complication, le vrai malaise.

Que Manu laisse peser toute la responsabilité sur Séverine est profondément injuste. J'ai une bonne part de responsabilité dans le fiasco de notre relation.

Je peux être très con parfois. Je n'ai besoin de rien pour ça, mais quand je suis sous l'emprise de certaines drogues, en principe, c'est pire. Ça devient vite n'importe quoi.

Suivant les individus, les effets des produits sont variables ; la cocaïne, par exemple, peut rendre euphorique, spirituel, créatif, sociable... mais sur moi, la plupart du temps, les résultats sont catastrophiques. La prise répétée et massive me rend très vite arrogant et supérieur, mes réactions sont immédiates, et je ne réfléchis plus du tout aux conséquences, persuadé d'avoir raison quoiqu'il se passe, quoique je fasse. Sur ce point, Séverine est pire que moi, c'est dire à quel point ça pouvait tourner à la tragédie quand on se talquait les sinus ensemble. Ça a souvent failli nous coûter très cher.

Imaginez deux fêlés sur un balcon, dans une salle de concert bondée, à l'apogée d'une soirée electro survoltée. Ils surplombent la foule, prennent rail sur rail en buvant une bouteille de « Veuve je-ne-sais-quoi », jettent sur le dance-floor des regards méprisants. Ils ont déjà pris cent cinquante milligrammes de sulfate de morphine deux heures avant, ainsi que deux ecstasys en début de soirée. Leurs pupilles sont des trous noirs, leurs rires se perdent dans des baisers frénétiques, acharnés.

Elle lui dit « Nous sommes des dieux » et il acquiesce en souriant, persuadé de la pertinence de ces mots. Ensemble, ils crachent du champagne sur le public, fiers, suffisants, supérieurs. Ils dominent le monde avec arrogance, leurs sourires insolents et figés par la blanche sont des insultes à l'humanité.

Et bien ça, c'est un exemple de soirée calme, le genre de climat que nous laissons rayonner sur notre entourage quand tout se passait bien. Un *Drug Trip* sans catastrophe majeure.

Ce n'était pas toujours le cas.

Il est nécessaire de saisir à quel point ces moments de quiétudes sont fragiles. Il faut très peu de choses pour que deux camés se mettent à vomir les feux de l'enfer sur leur biotope.

Visualisez à présent cette autre image.

En plein milieu d'une teuf énorme, une bande de trois yougoslaves défoncés à la coke et aux amphés vendent des plombs et des acides.

Un simple regard de leur part forcerait n'importe qui à baisser immédiatement les yeux, pas la peine d'avoir un master en psychologie pour se rendre compte qu'on a à faire à des vrais malades, capables du pire.

Sans aucun doute un calibre chacun à la ceinture, des tronches à vous faire pâlir de trouille ... des mecs qu'on imagine bien dans une cave humide et sombre, lâchant deux pit-bulls affamés sur un pauvre type attaché à une chaise et blessé aux jambes, histoire que les chiens flairent bien le goût du sang.

Je ne les aurais pas approché à moins de deux mètres sans y être clairement obligé.

En les voyant, Séverine me dit :

« Bon plan... Ils ont des trips ! Je vais aller voir ce qu'ils ont à fourguer.

- Ah oui, je réponds. Vraiment une super idée. Mais de toute façon t'as toujours de très bonnes idées, toi. Juste une question là : t'as vu leurs gueules où t'as besoin de binocles ?

- Ouais et alors ? Ils font du business, ils sont pas là pour tuer quelqu'un. Sois pas con, je prendrais bien un trip et ils en ont. C'est du commerce alors pas la peine de flipper. On va pas dealer avec Pablo Escobar quand même ! »

Une fois face à eux, elle commence la négoce, hautaine et presque brusque. Moi je suis à ses côtés, muet et pas très fier. Inutile de dire que je frémis de trouille.

« Vous avez des trips à lâcher ? »

Le plus grand des trois, un vrai colosse, la regarde en écarquillant ses yeux bleus. Il les pose ensuite sur moi, un peu plus longuement, me faisant bien comprendre que je serai considéré comme responsable en cas de problème. Il a une tête de psychopathe, je n'arrive pas à le fixer plus de cinq secondes d'affilée. Quand il voit que j'ai bien pigé à qui j'ai à faire, il finit par laisser se dessiner un sourire presque humain sur ses traits durs. Il prend la parole, son accent est très prononcé :

« C'est quinze euros le timbre, des doubles faces. Mais fait gaffe ma petite, c'est fort, hein ! »

Ils se mettent à rire et à déconner dans leur langue. Je sens Séverine vexée, ce qui n'est jamais très bon signe. Elle reprend, avec encore plus de fermeté :

« Je peux voir ? »

Toujours tout sourire, mais affichant à nouveau son regard de

tueur, il sort de sous sa veste une enveloppe kraft dont il extrait une feuille de buvard prédécoupée en timbres. La petite face malicieuse de Bart Simpson apparaît une bonne centaine de fois sur le support. Il y en a pour un bon paquet de fric.

Ma furie se penche pour examiner la came. Elle dit que c'est cher et le yougo rigole :

« Attends, il dit. C'est du très bon LSD. Tu trouveras pas mieux, ma petite. Tu me prends pour un arnaqueur ou quoi ?

- Mais non, elle répond sans se démonter. Mais non... Je veux juste voir ce que j'achète, c'est tout. »

Comme il fait sombre, elle se plie presque contre le dealer qui tient sa marchandise assez basse dans un souci de discrétion. Je me dis : « C'est cool, ça va bien se passer. Elle va prendre deux timbres et on va s'éloigner du danger. »

J'ai presque poussé mon ouf de soulagement quand tout dérape à la vitesse de l'éclair.

Ça se passe trop rapidement pour que j'aie le temps de faire quoique ce soit. Une réaction signée Séverine : inconsciente, stupide, instinctive, imprévisible, dangereuse, folle, suicidaire.

Faisant mine d'examiner le buvard en experte, elle lâche un drôle de petit rire et met dans la foulée un long coup de langue à travers la plaquette avant de se barrer en courant.

Je reste bloqué sur place quelques secondes, paralysé. Heureusement pour moi, les yougos ont le même temps d'arrêt, décontenancés par ce qui vient de se passer, visiblement pas habitués à ce genre de plan, ce que je peux comprendre ; personne n'oserait faire un coup pareil à des types dans leurs genres.

J'ai juste le temps de détalier comme un lièvre sous speed avant de les entendre hurler derrière moi dans leur charmante langue des Balkans. Ensuite, en français, la voix éclatante du colosse :

« Je vais te tuer, sale chienne. Je vais t'ouvrir le ventre. Toi aussi, fils de pute. Je vais vous buter tous les deux. »

La foule s'ouvre sous mes coups d'épaules comme les eaux devant ce con de Moïse. Je sais que s'ils me mettent la main dessus, je vais passer un très mauvais moment. En courant, je dis à haute voix, pour moi :

« Je dois rêver. C'est pas possible, ça peut pas arriver des trucs pareils. Je vais finir par me réveiller. »

Pourtant je ne rêvais pas, ce n'était que trop réel. C'est arrivé il y a moins d'un an.

On s'est retrouvé à la voiture qu'elle avait déjà démarrée. J'ai cru que j'allais la tuer. Fort heureusement pour elle, j'étais encore bien trop paniqué pour faire autre chose que la supplier de décoller très vite.

Cette petite peste était éclatée de rire, en pleine montée d'acide. Le coup de langue qu'elle s'était offert devait correspondre à la prise de quatre ou cinq trips de qualité moyenne. De quoi rester en l'air

douze bonnes heures.

Des histoires comme ça, j'en ai par centaines, parfois beaucoup moins drôles.

Quand ça se passe mal, il n'y a plus aucune limite.

Et les fois où c'est moi qui pars en couille, c'est pas mieux.

Loin de là.

Il y a maintenant un peu plus de six mois, durant une soirée encore une fois copieusement poudrée, Séverine a rencontré un copain de lycée qu'elle n'avait pas revu depuis très longtemps, un certain Benjamin.

Le garçon était un métis, il ressemblait un peu à Doc Gynéco, mais en plus propre et sans l'air bête. Au niveau vestimentaire, malheureusement, le type arborait un accoutrement clownesque similaire à ceux que le chanteur porte durant ses apparitions télévisées. Gros bonnet informe, pantalon qui tombe aux genoux, grosses baskets mal lacées, pull trop grand ; bref, la panoplie complète du rappeur des quartiers riches qui se prend pour un gangster. Le petit rebelle de Neuilly, genre. La racaille de Paris-Ouest. La vermine Monégasque.

Enfin, plus clairement, le genre de petite merde qui me sort des yeux.

Il exagérait chaque geste, gesticulait bêtement, prenait des postures pas croyables. Quant il a vu Séverine, il a battu des records. On aurait cru qu'il dansait.

Viens voir le docteur, non n'aie pas peur !

Ils ont parlé un long moment, vers les toilettes. Les gens aiment bien se parler vers les toilettes, ça aussi je l'ai déjà remarqué. Comme j'avais pris beaucoup de poudre, j'ai trouvé qu'ils étaient un peu trop proches, qu'ils conversaient depuis bien trop longtemps.

J'avais dans la main un gros bock à bière à moitié plein, du genre massif, verre épais, avec une large poignée.

Je me suis approché d'eux tranquillement et j'ai fixé le gars avec ce regard agressif dont j'ai le secret. Séverine a immédiatement senti venir l'embrouille, elle a essayé de clore la conversation rapidement mais le mec a fait l'erreur de mordre à l'hameçon :

« Qu'est ce qui se passe, Man ? Ouai... T'as un problème ou quoi ? »

Il n'en fallait pas plus.

Sans un mot, et avec un sourire, je lui ai éclaté le bock sur la gueule d'un coup large et ample. Le verre s'est brisé et le métis est tombé raide, je me rappelle qu'il s'est mis très vite à enfler et son sang pissait par la plaie béante de son crâne. Séverine a gueulé. Un attroupement affolé s'est mis à graviter autour de nous et je me souviens avoir ri aux éclats. Sans s'arrêter de hurler, Séverine m'a attiré dehors, m'a poussé dans la voiture et a pris le volant, toujours dans une colère noire :

« T'es vraiment un sale con, putain ! Si ça se trouve il est mort,

connard ! T'as vu comment tu l'as frappé ? Tu te rends compte de ce que tu viens de faire ? Putain ! On faisait rien de mal... Qu'est-ce qui t'a pris ? T'es vraiment un malade ! T'as vraiment un problème ! »

Si j'avais été moins perché, ce soir là, je pense que tout aurait été différent, mais sous l'effet de la blanche, du speed, de la benzédrine, du MDMA, de l'alcool et surtout du mélange de tout ça, mes nerfs étaient à vifs. Nous nous sommes engueulés violemment dans l'habitacle inconfortable de la Peugeot 104 et ne nous sommes calmés un peu qu'en arrivant devant la maison de ses parents.

Une fois en haut, dans l'espace aménagé pour elle par ses vieux dans les combles de la demeure familiale, ses reproches sont venus à nouveau agresser mes tympans. Nouvelle engueulade, plus violente encore.

« T'étais où là ? Mais ma parole, t'as complètement disjoncté ! Merde, tu vas finir en taule, Gys... et moi aussi par la même occasion parce que j'ai filé avec toi. T'es vraiment taré, sale con ! »

Je lui ai répondu que ce n'était qu'une pute, un vrai garage à bites, un bidet, de la viande à foutre. Elle m'a giflé en me traitant de pauvre merde.

C'est alors que j'ai commencé à la cogner, des grandes baffes dans la gueule à une cadence soutenue, d'une violence croissante. Au début, elle a été paralysée par la surprise et la douleur, les trois premiers coups ont touché leur but. Elle s'est mise à saigner de l'oreille. Quand elle a repris le contrôle de sa tête, et surtout de ses membres, elle s'est défendue avec hargne et m'a jeté au visage tout ce qui lui tombait sous la main.

« Je vais t'éclater la tête, sale con, qu'elle hurlait dans la pièce. Plus jamais tu me touches, pauvre gars... Plus jamais !

- C'est ça, sale pute ! C'est ça... approche que j'te calme. Je vais te dresser, sale chienne. Je vais te calmer... je vais te passer l'envie de faire de la retape espèce de pute à nègre. »

J'ai été très violent et surtout très con : Je n'avais jamais frappé une femme auparavant et ces propos racistes allaient à l'encontre de tous mes principes ; c'était vraiment du n'importe quoi. La came m'avait littéralement grillé la tête et rien n'aurait pu me calmer. Elle devait me balancer des objets très lourds pour me faire reculer.

J'ai fini à l'hosto à cause d'une large blessure qui saignait abondamment au niveau de la tempe droite : un gros presse-papiers en pierre massive représentant le masque de Toutankhamon. Elle a eu le tympan bien amoché par un de mes coups et nous avons tous deux passé une bonne partie de la nuit dans une salle d'attente sordide du service des urgences de l'hôpital de Belfort.

Quand elle est sortie de la salle d'examen, elle a commencé à hurler parce que l'interne lui avait dit qu'elle risquait un acouphène permanent. Moi j'attendais mon tour pour me faire recoudre, une serviette éponge couverte de sang appuyée sur la plaie. Comme je lui ai dit que je n'en avais rien à foutre, elle a continué à s'époumoner

contre moi :

« Mais putain, connard ! Tu comprends pas ? Je vais garder un putain d'acouphène toute ma vie à cause de toi ! Tu piges ce que je te dis, merde ?

- Ben ça te fera un souvenir conasse... j'ai répondu en la défiant d'un sourire moqueur. En tout cas, ta grande gueule va bien. On l'entend toujours autant ! »

Elle a sorti un scalpel de sa poche, elle l'avait volé à cet abruti d'interne sur un plateau de soin. Cette folle s'est jetée sur moi pour essayer de m'égorger. Nous nous sommes à nouveau battu violemment et les autres personnes qui attendaient leur tour on vraiment été terrorisées. On a donc fini la nuit en cellule de dégrisement, au commissariat. Du coup, je n'ai jamais été recousu, le lendemain c'était trop tard. La plaie a eu un mal fou à cicatriser. Séverine a toujours cet acouphène et le gardera probablement jusqu'à la fin de ses jours.

C'est presque inconsciemment que je passe le doigt sur la balafre, son relief est resté assez impressionnant.

Manu me demande si je l'écoute ou s'il m'emmerde. Je lui réponds qu'il m'emmerde, ça le fait rire un peu. Il me glisse tout de même une dernière suggestion :

« Laisse tomber Séverine ! il me dit en me tirant vers la table à laquelle les filles sont assises. Elle a le cerveau grillé. Bois quelques verres, sniffe un peu de coke, amuse-toi et baise Céline. Ça vaut mieux. Crois-moi, une fille simple et sans tabou, c'est le remède miracle contre le mal d'amour. »

Jeudi, 22H15

De nombreux pichets de bière vides sont alignés sur la table et le cendrier vomit son contenu immonde. Il n'est pas très tard mais nous sommes déjà tous correctement allumés. Vanessa disserte à voix haute sur la guerre en Irak, explique que la guerre c'est mal, nous sert un tas d'idioties mises bout à bout ; le résultat n'a ni queue ni tête. Si l'ensemble de l'humanité devait un jour s'aligner sur ses performances intellectuelles, les singes deviendraient nos maîtres. Alors que je m'appête à être très désagréable, le serveur nous apporte une bouteille de champagne commandée par Manu. Un Pommery. Il a sans aucun doute touché ses allocations chômage récemment.

C'est toujours le même scénario : il touche son fric, il flambe, puis il vient me pleurer vingt Euros le quinze du mois. Il remplit pourtant les coupes avec un air satisfait et suffisant. Nous trinquons ensuite bruyamment.

Céline achève le façonnage minutieux d'une ligne de coke très longue qu'elle sniffe sans tarder. Le patron accourt presque immédiatement et se met à beugler :

« Pas de ça ici, mademoiselle ! Je veux pas de ce genre de saloperies chez moi, je vous préviens ! Premier et dernier avertissement ! »

Elle se retourne vers lui en le toisant. Comme le type ne baisse pas les yeux et ne semble pas décidé à fléchir, elle laisse échapper un rire méprisant et use d'un ton des plus secs et froids pour le remettre en place :

« Je te signale que si les toilettes puaiement moins, j'irais faire ça dans une cabine, mais là, c'est une infection ! Alors va dire à ta pute qu'elle bouge son gros cul et qu'elle aille faire le ménage, parce que si l'envie me prenait de faire une pipe à mon mec, tu serais encore plus gêné. »

Le vieux ne sait pas quoi répondre, il reste bouche bée un long

moment avant de faire demi-tour. Tout le monde est mort de rire à table, j'embrasse Céline à pleine bouche. Sa main se pose sur ma queue et elle se met à la caresser d'un geste lent et régulier.

Un couple de jeunes pincés nous jette un regard méprisant, le type hoche la tête nerveusement, visiblement agacé. Un large sourire de ma part doublé de mon regard le plus noir lui donne l'envie soudaine d'arrêter son manège. Il baisse les yeux sur la table, maté. Le chienchien présomptueux vient de reconnaître son maître.

Domage, je lui aurais volontiers défoncé le crâne.

Sa triste compagne lui propose de s'en aller, visiblement en proie à une inquiétude frisant la panique. Il acquiesce et termine son verre en prenant garde d'éviter mes yeux, toujours ancrés à lui.

Quand ils se lèvent et se dirigent vers la porte, Céline accentue leurs malaises :

« Allez-y, mes petits ! On ne vous retient pas. Juste un petit conseil de femme à femme, ma puce : suce un peu plus souvent ton connard, ça le décrispère un peu. Et toi, mon garçon, baise la un peu mieux et plus souvent. N'hésite pas à l'enculer aussi, de temps en temps, ça va la déconstiper. »

Ils n'osent pas relever et pressent le pas vers la sortie, la fille a les larmes aux yeux.

Céline éclate de rire :

« Putain ! Ils sont déjà si vieux qu'ils sont presque morts ! C'est triste... C'est dingue, je suis sûre qu'ils sont plus jeunes que nous. »

Un mec moustachu et dégarni, la quarantaine bien tassée, genre CRS proche de la retraite, se met à grogner dans sa barbe en la regardant en coin. Ma panthère le fusille des yeux en levant bien haut le majeur à son adresse. Des plaintes scandalisées se font entendre dans tout le bar. Le type, lui, ne lâche pas sa prise, il garde son attention rivée sur Céline en affichant une mimique menaçante pas très crédible. Manu se lève, le désigne du doigt en serrant le goulot de la bouteille de la main droite et se met à gueuler à son tour :

« Fais pas chier connard ! On t'a rien demandé alors casse pas les couilles, OK ! Mêlé-toi de ce qui te regarde et laisse la tranquille... Sinon je t'arrache la tête ! »

La salive inonde ma bouche, des frissons glissent de mon torse à mon ventre, l'adrénaline envahit tout mon système. Les perturbations qui s'insinuent lentement dans le bar agitent mon mental, excitent mes instincts. Je suis l'axe illogique du désordre, le monde s'effondre autour de moi.

Il reste un peu de poudre sur la table, devant Céline et devant moi. Je collecte tout sur mon petit doigt que j'enfonce au fond de ma narine avec une aspiration profonde et bruyante.

Notre table devient l'élément vers lequel tous les regards se fixent, l'épicentre de la turbulence contagieuse qui commence à gagner tout l'espace. L'assemblée nous arrose d'une masse de sentiments divers. Je sens de la colère, du mépris, de la haine, de

l'incompréhension. Je renifle la peur, l'inquiétude, la panique. Le trouble grandissant me frôle dans une caresse légère. D'une grande inspiration, je tente d'absorber ce torrent d'agitation, de l'inhaler comme un dragon d'héroïne.

C'est comme ça que j'existe. C'est comme ça que je prends corps, que les limites de ma chair se dessinent clairement dans le vide qui me noie. Je ne connais pas d'autre moyen : susciter des émotions vives autour de moi m'aide à valider mon existence physique. Peu importe la nature de ces émotions, positives ou négatives, ça n'a aucune importance. Ce qui compte c'est la quantité, pas la substance. Ce qui d'ailleurs vrai pour beaucoup de choses.

C'est ce qui me permet d'oublier ma course humaine pitoyable, mon ellipse minable autour de ce monde rongé jusqu'au noyau.

Il n'y a que ça.

Le reste est un vaste mirage.

Vous comprenez, j'ai foi en le désordre, il me faut de l'agitation pour respirer. L'époque me pose ce problème majeur, elle est incompatible avec le fonctionnement de mon appareil psychique. On m'étouffe. On me contraint à des normes inadéquates. On me met face à des obligations contraires à mes fonctions vitales. Tout ce qui m'impose les limites du bien et du mal s'oppose à mes instincts. Les lois, les règles et la morale pèsent sur mon thorax, empêchent mes poumons de se remplir correctement.

Je suis un poisson sur le sable, mes branchies s'agitent frénétiquement dans le néant.

Dans le bordel de ce millénaire qui commence très mal, je cherche de l'air avec l'énergie du désespoir. Il me faut créer des enclaves, des microcosmes saturés de désordre, parcourus de spasmes anarchiques, de tremblements illogiques, d'émotions, de sentiments. Ecraser le métronome, créer des contretemps. Briser tout ce qui est immobile, amorcer le mouvement et en perdre volontairement le contrôle.

C'est pour cela que je m'agite. Chacun de mes gestes cherche à percer l'invariable, à faire exploser l'immuable, le permanent, l'établi.

Je sais que c'est pathologique.

J'ai conscience du problème.

Dans ce bar, au croisement des regards réprobateurs et apeurés, baignant dans l'essence même du chaos, je me sens vivre pleinement. La nuit prend tout son sens. J'existe au-delà de mon numéro de sécurité sociale, au-delà de mon identité bancaire, bien plus loin que mon code de carte bleue ou que le code pin de mon téléphone portable minable.

Séverine disait :

« Je hais les sciences obligatoires. Je hais les chiffres, la logique pure, le déterminisme, les lois mathématiques, les statistiques. Toutes ces conneries rendent mon espace irrespirable. On est enfermés là

dedans depuis le départ et c'est impossible d'en sortir. Moi, je suis constituée de chaos brut, j'ai besoin de désordre pour respirer. C'est vital, je sais pas vivre autrement.»

C'est elle qui m'a contaminé.

Avant elle, je vivais sereinement ma souffrance, j'acceptais les maux et les calmais comme tout le monde, à coup de leurres, à l'aide de quelques artifices capables d'apaiser un moment les douleurs de l'âme. On ne peut pas dire que je vivais bien, loin de là, mais je ne survivais pas si mal. Malgré mon incapacité à m'adapter au monde, je parvenais à rester à la surface.

Elle m'a tiré vers le fond.

« Tu souffriras toute ta vie. Inutile de chercher la délivrance, c'est interdit aux gens comme toi. T'es trop intelligent pour croire en dieu, pas assez docile pour te plier à ce système, t'es pas assez con pour rejoindre le troupeau, trop vivant pour te donner la mort. Il ne reste qu'à endurer. Alors quitte à subir, autant profiter. Servons-nous ! Faut attraper tout ce qui nous tombe sur la main, jouir de tout ce qui donne du plaisir, détruire tout ce qui nous gêne. C'est ça ou se plaindre *crescendo* jusqu'à ce que la mort nous tire de là. »

C'était une conversion brutale, un endoctrinement intensif. En moins de six mois, elle m'a fait vomir ma docilité passive, ma peur du système, ma résignation devant la norme imposée. Elle m'a mis en pièce et reformé à son image, si on en croit mon entourage. La vérité c'est qu'elle m'a ouvert les yeux, elle a fait tomber le rideau, rien de plus.

« Moi, j'ai fait mon choix, je ne vais pas me plaindre. J'ai décidé de faire face, de dresser le monde selon ma volonté, de le prendre dans ma main, même un très court instant. Le monde est à nous, Gys.»

Ces principes ont régi toute notre relation, le nouveau credo était solidement ancré dans nos cerveaux. Nous nous accordions à dire que notre place était au cœur du chaos, il nous fallait donc créer des enclaves dans ce vide immense.

Chaque occasion était bonne pour faire la démonstration de notre maîtrise du désordre, de notre art de repousser les limites, de sculpter dans la réalité.

« Je règne sur mon univers, disait Sev. Je suis une déesse toute-puissante à l'échelle de mon existence, rien ne peut s'opposer à ma volonté. »

Sa conviction était totale et pleine, sa détermination inflexible. A ce stade du délire, il ne s'agissait plus d'une simple philosophie, on était bien loin de la gentille métaphore. C'était devenu un programme.

Au début de l'année, j'avais été convié par Séverine à un repas d'anniversaire, celui des soixante-quinze ans de son grand-père. C'était vraiment pompeux, genre trois couteaux, trois fourchettes, deux verres, plein d'assiettes etc... Le grand jeu, quoi ! Une

cérémonie solennelle qui nécessite un « Guide de l'Etiquette et du Protocole » pour éviter de faire une boulette. C'est là que j'ai appris qu'il ne faut pas se servir du vin dans le grand verre car c'est le verre à eau. C'est con mais quand on est pas du milieu, quand on a toujours mangé avec un seul verre, une seule assiette et un seul jeu de couverts pour l'entrée, le plat de résistance et le fromage, ce n'est pas simple du tout. Heureusement, Séverine me soufflait la conduite à tenir au fur et à mesure et je crois que je ne me suis pas trop mal démerdé.

Il y avait presque une trentaine de personnes réparties autour d'une table immense, dans une salle à manger très vaste et très haute. Nous étions installés en bout de table, tout au fond, Séverine se faisait tellement chier qu'elle avait déjà fait quatre allers-retours pour se tirer des lignes de coke aux chiottes. Inutile de préciser qu'elle était sévèrement allumée et n'avait plus tellement faim. Malgré tout, elle faisait des efforts pour que tout se déroule bien. Je pense d'ailleurs qu'elle désirait vraiment que tout se passe pour le mieux. Les relations entre elle et sa famille étaient un peu tendues et ça commençait à se ressentir méchamment sur notre budget. Il faut savoir que Séverine est indépendante sur tous les points sauf financièrement. Elle vit chez ses parents qui lui octroient un étage complet de la maison pour elle seule et lui versent trois cent euros par mois. Ses grands-parents maternels lui en donnent autant et pas mal de membres de la famille lui filent un petit billet de temps en temps.

Mais depuis quelques semaines, et suite à pas mal de petits incidents diplomatiques, entre autre une garde à vue de quarante-huit heures pour possession de stupéfiants, les dons se faisaient plus rares et beaucoup moins généreux. Son père avait même décidé de diviser le virement bancaire habituel par deux et avait convaincu les grands-parents d'en faire autant. Pour nous, c'était la galère, Séverine était obligée de taper encore un peu plus sur son compte épargne déjà bien entamé. Notre train de vie en avait été considérablement ralenti. On s'habitue très vite au fric.

Une bonne conduite de sa part était donc stratégiquement de mise, histoire de rassurer tout le monde sur sa santé mentale et de débloquer les vannes à fric. Vraiment, notre intérêt était que la soirée se passe sans complication majeure. Malheureusement, tout ne va pas toujours comme on veut.

Au cours de la soirée, on a remarqué tous les deux que de nombreux membres de sa respectable famille tendaient à sous-entendre qu'elle et moi représentions une excentricité gênante à ce repas, un peu comme une tache sur la nappe, un cheveu sur la soupe ou des vaches dans le salon. Ce n'était pas direct, juste une série de quasi non-dits, de regards, de pics discrets, blessants, tout en finesse. Ça venait surtout du milieu de la table, et un peu de notre voisinage proche. Je me suis senti très mal à l'aise et j'ai même demandé à

Séverine si on pouvait partir. Son refus ne m'a pas étonné, je voyais ses maxillaires se contracter régulièrement. Touchée dans son honneur, blessée pour moi, elle n'aurait pour rien au monde accepté de s'en aller la tête basse.

« On ne va pas partir, Gys, elle m'a murmuré les dents serrées. On va rester jusqu'au bout.

- Pas la peine de faire un scandale, j'ai répondu. Je vois bien que je colle pas au décor. Allez Sev, on se casse et c'est tout. Je t'assure que c'est pas grave. C'est toi que j'aime, pas ta famille. De toute façon, je me sens minable ici. Je suis vraiment pas à l'aise. »

Des larmes ont affleuré à ses paupières, mais elle s'est vite ressaisie. D'un seul clin d'œil, elle m'a fait comprendre qu'elle ne laisserait pas le petit jeu se prolonger plus longtemps sans y participer. Pour ma part, je craignais le pire.

A un moment donné, sa tante, qui était assise en face d'elle, lui a tendu une perche trop évidente. Elle s'adressait à sa belle-sœur assise un peu plus à droite :

« Notre famille cultive le bon goût comme une épice rare depuis plusieurs générations, je vois ici que ce perfectionnisme perdure. Ce repas est un bonheur ! »

Séverine a pris la vague d'un élan calme, les yeux blasés, mâchant la bouche ouverte.

« Le bon goût ! Tu m'étonnes ! C'est vrai que c'est culturel dans cette famille, le bon goût. Ton accoutrement, ma chère Tante, en est la démonstration parfaite. Dommage que tu aies fait tailler ta robe dans des rideaux parce que la coupe est presque correcte. Enfin, tant que les tailleurs trouveront des connasses à qui vendre leurs chutes de doublures, leur marché restera lucratif. »

Quelques rires gênés ont jailli timidement autour de nous, personne ne savait trop comment recevoir l'intervention douteuse. Il s'en est suivi un silence glacé qui s'est répandu sur toute la table. Le père de Sev a immédiatement compris que quelque chose n'allait pas et que ça venait de nous. Ses yeux nous disséquaient de l'autre bout de la pièce.

La vieille tante était livide, elle aurait voulu se cacher. Ma furie mastiquait bruyamment en me caressant la cuisse sous la table, j'ai eu peine à contenir mon rire.

Son cousin Gérard était au repas, le sort a voulu que je me retrouve attablé face à lui. Un petit gros proche de la quarantaine, le sosie de Ron Jeremy, avec la même moustache ridicule, les mêmes cheveux longs permanentés, la même gueule de vicelard. Son costume Dior blanc faisait ressortir sa peau dorée aux UV, ainsi que ses yeux verts qui semblaient mettre tout le monde à poil. Il portait facilement dix mille Euros de bijoux voyants sur lui. Il avait dû se parfumer à l'after-shave, l'odeur violente et caractéristique du Mennen au menthol me prenait aux sinus depuis le début du repas. Son petit sourire libidineux et son regard puant me filaient la gerbe.

En moi-même, je le surnommait *Spermix Zéro*, en référence à « Captain Orgasmo », le film de Trey Parker dans lequel Ron Jeremy joue le rôle d'un personnage du même nom.

Je ne l'ai su qu'après, mais c'était le fils de la tante malmenée. Il était donc assis à côté de sa mère et avait mal avalé le coup de la robe. Il a voulu jouer les médiateurs en s'adressant à sa cousine d'une voix basse et presque paternelle :

« Alors Séverine... Qu'est-ce qui te prend ? Personne ne te juge sur ta tenue ici. Personne ne fait de remarque sur tes piercings et tes tatouages, ni sur tes vêtements qui te couvrent à peine. Alors tu pourrais en faire autant, ce serait la moindre des choses. »

Séverine a eu un petit rire sarcastique et l'a démolit du regard avant de lui faire baisser les yeux sur son assiette de sa voix la plus calme :

« Mes vêtements qui me couvrent à peine ? Mais depuis quand ça te dérange, Gérard ? Qu'est-ce qui se passe ? Je te fais plus bander ? Je te mets plus la trique comme avant ? Ah mais je comprends... Maintenant que je suis pubère tu me trouves trop vieille pour toi. Cependant ne t'inquiète pas : si c'est les poils qui te dérangent, tu peux être rassuré, je m'épile. »

Plus un bruit, plus un mot, plus un œil autre part que sur la nappe. Elle avait parlé assez fort et de nombreux convives avaient entendu clairement. Le malaise est tombé sur la table en moins de dix secondes. Séverine continuait à manger tranquillement, sans laisser le cousin s'échapper de son champ de vision.

Le grand-père, depuis l'autre bout de la pièce, a compris ce qui se passait. Il a parlé à l'oreille du père de Séverine qui était assis à sa droite, les deux hommes nous ont ensuite fixé un instant avec des regards de feu. Le vieux a décroché le premier et a tenté de réanimer la tablée avec une petite histoire drôle :

« Connaissez-vous l'histoire des deux anthropologues qui rencontrent des indigènes dans la forêt équatoriale ? »

Comme le silence s'est prolongé, il a poursuivi.

« Donc, il s'agit de deux anthropologues qui rencontrent des indigènes, l'un des deux professeurs leur demande s'il y a des cannibales dans les environs, l'indigène lui répond : « Non, nous avons mangé le dernier hier ! »

L'ambiance s'est dénouée d'un seul coup, les convives ont ri de bon cœur, se raccrochant à l'histoire drôle du vieux comme à une branche au bord d'un précipice. Le père de Séverine semblait respirer un peu mieux. Mais ma furie ne comptait pas en rester là. Elle s'est levée et a pris une voix haute elle aussi, afin que toute la table puisse entendre :

« C'est l'histoire d'un couple qui baise. L'homme dit à sa femme : « Chérie, tu ne vas pas me voir pendant quelques minutes. » La femme lui demande pourquoi et son mari lui répond : « Parce que je t'encule ! »

Nouveau froid, beaucoup plus profond. Tous les yeux se sont rivés sur nous, le vieux s'est mis à trembler nerveusement. Cette fois-ci, je pissais de rire. Séverine a lancé une nouvelle estocade au paroxysme du malaise et de tremblements du grand-père :

« Attention, Papy, Parkinson commence à se voir ! Tu me diras, ça doit être pratique pour faire monter les blancs en neige. Pour faire les cocktails aussi. Shake, shake, shake ! »

Le père de Séverine a craqué. Son poing crispé s'est abattu sur la table et il s'est mis à aboyer en nous crucifiant des yeux. Une joute verbale des plus violentes a pris place dans la salle à manger. Plus le père de Séverine s'énervait et montait dans les tours, plus celle-ci était calme et plus les invités semblaient glisser sous la table.

« Qu'est-ce que ça veut dire ce petit jeu ?

- Quel petit jeu, papoune ?

- Tu as visiblement l'intention de pourrir la soirée. Nous n'avons pas besoin de ça. C'est un repas de famille, Séverine, pas un cirque. Ce genre d'attitude est tout simplement inadmissible ! Vous pouvez partir tous les deux, sur-le-champ.

- Avant le dessert ? Tu rêves ! C'est le meilleur pâtissier de la ville qui a préparé le gâteau, c'est la seule chose qui ne sorte pas des délires expérimentaux de Mamy.

- Bon ! Ça suffit ! Servons vite ce gâteau, qu'on en finisse ! »

Le malaise s'est prolongé dans un silence de deuil, seule ma furie gardait un visage serein et mangeait tranquillement son dessert, elle s'est même payée le luxe d'en reprendre une part. C'est bien après les autres qu'elle est arrivée sur la fin de son assiette.

Après la dernière cuillerée, elle a ponctué sans tarder en nous servant une nouvelle coupe de champagne :

« Bon, on va y aller ! Il est temps de vous laisser souffler un peu ; mais rappelez-vous pour la prochaine fois que je traiterai les invités de cette famille bourgeoise puante exactement comme vous traiterez les miens. Ghislain et moi risquons fort de rester ensemble très longtemps, alors inutile de prendre avec lui une attitude méprisante, et encore moins condescendante : il est presque déjà un membre de la famille à part entière ! Je pense qu'il est toujours « hors de question » que nous dormions ici, nous nous rendons donc à l'hôtel. Papa, je te prends la bouteille de Champ' . »

Le Père a répondu avec fermeté :

« Nous en avons déjà parlé, Séverine. Ici, c'est un foyer sain, il est hors de question, en effet, que vous passiez la nuit ici.

- C'est vrai que tu t'imagines encore que j'ai douze ans. Mon pauvre père, comme tu es naïf ! Si maman baisait autant que moi, elle serait certainement moins ridée et aigrie... ça te coûterait moins cher en crèmes bidon, en injections de collagène et en intervention de chirurgie esthétique. Je ne te parle même pas des deux séances hebdomadaires de psychanalyse douteuse à huit cent balles de l'heure. »

- Ça suffit ! Maintenant, sortez ! Je te préviens, Séverine, c'est la dernière fois que tu sèmes un désordre pareil. Compris ? C'est également la dernière fois que tu imposes tes choix douteux à table et que tu ... »

Comme il a hésité un instant, ma furie à pris le relais en main, toujours aussi calme, un peu plus acide tout de même :

« Dis-le ! Craches-le, ton venin ! C'est la dernière fois que je vous impose un goy sous votre toit. C'est ça ? C'est ça que t'allais dire, pas vrai ? »

- Pas du tout... ne cherche pas à interpréter mes paroles de la façon qui t'arrange.

- Mais si. C'est exactement ce que tu voulais dire. Putain, j'ai honte là ! Tout le monde suit donc les protocoles sionistes à la lettre ici. Sectarisme, élitisme, mesquinerie, tout y est ? C'est à se demander si les Centuries Noires et Golovinski y étaient vraiment pour quelque chose, finalement. Maintenant, je me casse, je vous laisse entre youpins. Je n'ai rien à voir avec vous ! »

Nous sommes sortis sous les rumeurs scandalisées de la tablée et les cris hystériques du saint-père. Sev n'a pas oublié de prendre la bouteille de champagne avant de tourner le dos.

Les fois suivantes où j'ai partagé un repas avec des membres de la famille, ils ont été avec moi d'une douceur et d'une prévenance rarissime.

« Faut pas attendre le respect, elle m'avait dit en sortant de la maison, faut le forcer. Personne ne donne rien à personne, c'est comme ça. Si tu veux quelque chose, faut te servir. »

Manu sort ses feuilles et un sachet d'herbe, une petite bombe qu'il est allé chercher en Suisse quelques jours auparavant. Je constate qu'il ne lui reste plus grand chose des vingt grammes.

Il commence à rouler un joint sur la table, collage en L, à l'ancienne. Comme il est bourré, il renverse son mélange à plusieurs reprises en riant bêtement. Je prépare à mon tour de quoi décoller, deux longues lignes de cocaïne que je façonne grossièrement en utilisant ma carte bancaire. Comme j'ai envie de prendre une bonne claque, le quart de gramme qui me reste y passe. Inutile de jouer les économes, je compte bien en retrouver un peu plus tard dans la soirée.

Le patron se met à gueuler derrière son bar, nous menace d'appeler les flics et de nous faire coffrer, tous les clients ont les yeux posés sur nous, certains sortent même de l'établissement.

Vanessa commence à flipper :

« Je pense qu'il vaudrait mieux se casser en vitesse avant de se retrouver au poste. Le patron à l'air furax. Allez venez... Laissez tomber... on a qu'à aller en boîte. »

Je note que c'est la première chose sensée qu'elle dit en ma présence, j'ai envie de chanter *alléluia*. C'est vrai que si les flics

rappliquent et nous contrôlent, ça risque d'être un peu moins drôle. On a tous des produits illicites dans les poches et dans le sang et j'ai un sursis au-dessus de la tête pour détention et consommation de stupéfiants. Si je me fais serrer avec quelque chose sur moi, c'est un aller simple pour Mulhouse.

Je prends mes lignes et donne mon accord, Céline hurle que de toutes façons, il est temps de se tirer de ce trou à merde. Elle prend la bouteille de champagne et sa coupe à moitié pleine et se dirige vers la sortie en balançant volontairement du cul, vulgaire à souhait. Nous nous levons tous et lui emboîtons le pas sans tarder en catapultant une salve de regards défiants au patron du rade.

Ce con a déjà décroché le téléphone.

Dehors, la rue est déserte et parcourue par un courant d'air humide qui nous glace jusqu'aux os. Vanessa se plaint qu'elle a froid, Céline lui suggère d'aller se faire mettre, lui dit que ça la réchaufferait.

Jeudi, 23H30

Mes nuits sont immobiles, figées, stagnantes ; ce constat désastreux m'agresse d'une inertie pesante.

Le décor évolue, se modifie dans un fondu subtil au fil des mois, mais il ne change que dans la forme ; le fond est rigoureusement le même depuis bien trop longtemps.

Me voici à nouveau au *Doun Sarkis*, comme hier, et comme de nombreux soirs auparavant. Je patauge un peu plus profondément chaque nuit dans le même train-train malsain, je commence même à m'y sentir à ma place, à y trouver mon compte. Pitoyable.

Les visages sont étrangement familiers, ce genre de boîte sordide rassemble tous les fantômes nocturnes de la tapisserie urbaine, les âmes crasseuses, puantes et stériles, et le pire est que je connais la plupart d'entre eux. Je suis d'ailleurs devenu l'un d'entre eux, indéniablement, sans trop m'en rendre compte. Il m'a fallu très peu de temps pour me noyer dans la masse lamentable qui s'entasse ici.

Petite tape sur l'épaule. C'est Bruno, un alcoolique dépressif capable de briser le moral de n'importe qui en moins de trois minutes. Poliment, je lui demande si ça va. Sa réponse coule de source :

« Non... ça va pas. Je suis sous antidépresseurs mais c'est pas mieux qu'avant. C'est même pire, des fois. Je sais pas si y'a une solution, je commence à plus y croire. »

Il continue sur sa lancée, me parle d'une fille dont il est amoureux mais qui s'entête à rester avec un connard. Il m'explique que c'est vraiment un salaud, qu'il ne la mérite pas, que lui saurait la rendre heureuse. Avec la gueule qu'il tire et les ondes négatives qu'il traîne, j'en doute un peu. Je le laisse pourtant continuer, sans trop l'écouter, en acquiescant de temps à autre.

Quand il se décide à me lâcher pour aller pourrir la soirée de quelqu'un d'autre, je fais le tour de la boîte et salue machinalement

tous ceux que je croise.

A chaque interaction avec l'un de ces individus, je m'étonne du peu d'évolution sur la connaissance de la personne. Les rapports ici ne sont que des convenances, l'attitude est individualiste au possible. Nous échangeons tous quelques mots, une bise étrangement proche, une poignée de main moite ; tout un simulacre de relations humaines puantes sans engagement émotionnel. Chacun se fout éperdument de l'autre.

Ce soir, comme hier soir, je croise Valérie, la pute officielle du 35^{ème} Régiment d'Infanterie, dont la chatte est aussi fréquentée par les bidasses que les Champs-Élysées le 14 juillet. Stéphane, le faux homo, qui joue les tantes parce qu'il a remarqué que ça plaît aux filles. Delphine et Martine, la fille et sa mère qui sortent draguer ensemble, à qui il arrive fréquemment de s'engueuler pour un mec. Lucie et Nath, deux boudins qui sont assis à la même table tous les soirs à tirer la gueule devant un Orangina avec leurs sacs à main sur les genoux. Ludivine, la gouine rigolote qui raconte des blagues cradingues en permanence. Sylvie, dont le but dans la vie est de m'attraper la queue et de ne plus jamais la lâcher. Lydie, une minette au corps splendide mais au visage répugnant, que je baise de temps en temps quand je n'ai rien trouvé d'autre à me mettre sous la dent. Tous ceux là et bien d'autres, fidèles au poste sans trop savoir pourquoi, que je commence à considérer comme faisant partie intégrante de mon paysage quotidien. Leurs gueules pourraient tout aussi bien tapisser les murs de l'appart que ça ne me ferait pas plus d'effet.

Il me semble parfois être le protagoniste d'un mauvais film, entouré de figurants sans vie ; ce sentiment d'isolement et de solitude totale est la source de nombreuses angoisses. Durant mes pérégrinations nocturnes, je croise des dizaines de personnes dont je connais le prénom et qui connaissent le mien. On se salue, on parle de tout et de rien, on boit et on se drogue ensemble, de temps en temps on baise, mais rien de plus. Je suis seul, ils sont seuls, c'est la seule vérité. Le reste n'est qu'une sale illusion.

Même Manu me paraît vivoter à cent mille bornes de mon existence, c'est pourtant la personne la plus proche de moi ces derniers temps. Nos trajectoires sont accolées depuis plus d'un mois, d'autant plus qu'après ma dernière rupture d'avec Séverine, je me suis installé chez lui. Nous partageons le même studio, le même rythme de vie douteux, la même misère sociale, mais cela ne durera probablement pas. Il fait partie des mille visages éphémères et ternes qui barbotent dans la flaque nocturne.

Mon premier contact avec lui date de plus de trois ans quand, par hasard, on s'est aperçu que nos gonesses du moment avaient grandi dans le même village et étaient dans les mêmes classes à l'école primaire. Ça c'est passé ici, dans cette boîte.

Les filles ont commencé à caqueter, parlant d'un tas de personnes qu'elles connaissaient à l'époque, se remémorant des anecdotes, des histoires à la con, crachant surtout sur pas mal de monde.

J'ai vite remarqué que Manu se faisait chier aussi sévèrement que moi. Il baillait toutes les trente secondes, se frottait les yeux, tentait tant bien que mal de rester éveillé. Au bout d'un moment, alors que sa copine entamait « le récit du chat perdu de madame Perrin », il a craqué.

« J'en peux plus là, il m'a dit en se penchant par-dessus la table. Je te paye un coup au bar ? »

J'ai approuvé l'idée et nous avons laissé les filles entre elles.

Les verres se sont succédés, on a bu pas mal de cocktails flambés à base de tequila et de liqueur de café, ce qui nous a mis très vite dans un état pas possible. Alcool aidant, on a sympathisé.

La discussion s'est axée sur nos compagnes, la façon dont nous les avons rencontrées, leurs qualités, leurs défauts, comment elles baisaient.

« Amandine est vaginale, il disait. C'est vraiment cool. Je crois que c'est la première fois que je tombe sur une vraie vaginale.

- Ouais... ben moi, les vaginales, ça me fatigue rien que d'y penser. Julie est clitoridienne, dieu merci.

- Et côté anal ?

- Elle aime bien, ouais... de toute façon, pour moi, c'est primordial. Tout ce qui a lieu avant la sodomie, ça fait partie des préliminaires. »

Je l'ai fait hurler de rire. Il m'a confié qu'il aimait ça aussi mais qu'Amandine ne voulait pas en entendre parler :

« J'ai essayé une fois mais impossible. J'ai pu passer le gland mais elle s'est mise à hurler. Depuis, j'ai déjà tenté de réessayer en mode furtif, mais c'est même pas la peine, elle me voit arriver.

- Je suis sûr que tu t'y prends comme un manche, j'ai dit. Si tu veux je te montre comment on fait. »

A partir de là, on a commencé à déconner sur le sujet en picolant. Je ne sais plus comment on en est arrivé là mais on a commencé à suggérer une petite partie à quatre. Ce n'était pas très sérieux au départ, mais au fur et à mesure, en la développant, l'idée nous est apparue très bonne.

« Ecoute, il m'a dit. J'ai moyen de toucher une bonne coke. Si ça te branche on en prend trois grammes et on se loue une chambre d'hôtel.

- Attends, tu crois qu'elles vont marcher ? Tu rêves !

- Le tout c'est de faire ça de façon innocente, tranquille... la coke fera le reste.

- Et comment tu veux qu'on les traîne dans une piaule innocemment ? j'ai demandé. Elles sont pas très futées, mais quand même !

- Mais c'est pas un problème, je te dis ! Moi, je la baise toujours

à l'hôtel parce qu'on peut pas aller chez elle et chez moi, avec ma mère, c'est même pas envisageable. Je vais louer la chambre comme d'hab' et je vous invite à boire un coup. J'ai une bouteille de champagne dans ma caisse. »

Ses lèvres se sont contractées dans un petit sourire vicelard et il m'a interrogé du regard. Je me suis marré un peu et puis :

« Bon... c'est parti ! »

J'ai filé la thune à Manu et il s'est occupé de la blanche, on a ensuite été rejoindre les filles à table. A peine assis, les lumières de la boîte se sont rallumées, annonçant la fermeture imminente.

Avec un petit air de faux-jeton, Manu a lancé à l'adresse de la tablée :

« Bon, on va pas se quitter comme ça ? »

Une fois dans la piaule, dans un « Bonzaï Hôtel » bien minable et crasseux, j'ai ouvert la bouteille et Manu a fait des lignes de coke sur la petite table de nuit fixée au mur à côté du lit. On s'est tous mis à boire et à sniffer. Malgré ma bonne tolérance au produit, quand j'ai pris ma trace, j'ai eu une montée violente, signe que la came était de très bonne qualité. Sans aucun doute une bolivienne, très peu coupée.

Les filles ont pris la baffe de leurs vies.

Elles n'avaient jamais pris de coke et ça les a propulsé très loin. Julie n'arrêtait pas de répéter « J'aime la cocaïne ! » en dansant sur un mix electro craché par la radio. Amandine ne pouvait plus s'arrêter de rire, elle était si rouge qu'elle semblait prête à exploser. On a commencé à chahuter et en moins d'une heure, on baisait les quatre sur le lit.

Pendant les premières minutes, les couples sont restés réguliers, ni lui ni moi n'osions amorcer l'échange de partenaires. On croit que c'est simple mais en réalité ça ne l'est pas. C'est Julie qui a provoqué les choses. Elle a pris la main d'Amandine et me l'a posé sur le torse, puis elle a commencé à caresser le ventre musclé de Manu.

Ça a été mon premier plan à plusieurs. Grâce à la poudre, on a partouzé ces deux salopes presque quatre heures non-stop, s'arrêtant juste de temps en temps pour souffler un peu et se faire une ligne. J'ai éjaculé au moins cinq fois, j'en ai choppé des douleurs à force. J'ai sodomisé Amandine pendant un bon moment, ce qui a blasé Manu. En réalité, je n'avais aucun mérite, la coke l'avait totalement désinhibée, je crois que j'aurais pu lui faire n'importe quoi ça l'aurait fait hurler de plaisir.

Suite à cette soirée, Julie ne m'a plus jamais téléphoné, elle a coupé les ponts. Plus tard, elle m'expliquerait qu'elle s'était sentie mal à l'aise le lendemain et qu'elle ne s'imaginait plus coucher avec moi après ce qui s'était passé. Je pouvais comprendre, et pour tout dire, je n'en avais rien à foutre.

Amandine s'est fait jeter par Manu trois jours après. Il s'était lassé d'elle, Manu se lasse très vite.

On a continué à se voir tous les deux et on a vécu quelques drôles

de soirées depuis. Je crois qu'on connaît le personnel et les patrons de tous les bars et night-clubs du coin à force de les écumer. Certaines de nos virées sont devenues légendaires dans le milieu de la nuit. J'entends souvent des petites phrases perdues dans les conversations, des petites histoires que les gens racontent sans savoir de qui il s'agit. Du style :

« Les types, il paraît qu'ils ont tiré une gonzesse sur une table de boîte de nuit. Ils l'ont baisé au champagne devant tout le monde !»

Ou encore :

« Son pote lui a offert une nuit avec deux putes et une ligne de coke d'un mètre de long pour son anniversaire. Ils ont fait une bringue de quatre-vingt-seize heures avec les filles. Elles se sont tellement marrées qu'elles ne voulaient plus les quitter. Ils les ont tiré à l'œil un bon bout de temps.»

La plus mythique de nos virées, celle dont on entend le plus parler, concerne une soirée du nouvel an. Tout le monde la raconte, celle-là. C'est vrai qu'on avait fait très fort.

« Les mecs, à nouvel an, ils étaient tellement pleins qu'ils sont rentrés dans le commissariat au lieu de la salle des fêtes. Ils ont lancé des serpentins et des confettis dans le hall d'accueil. Ils avaient des ecstas dans les poches, un joint et une bouteille à la main et ils s'étaient garés devant la porte, à cheval sur le trottoir. Quand ils se sont fait mettre en dégrisement, y'en a un qu'a demandé au planton : « pourquoi y'a pas de musique dans ton bouge de merde ?»

Quand on saisit une de ces anecdotes au vol, c'est avec le sourire aux lèvres qu'on trinque. On lève nos verres à la nuit, à la jeunesse qui passe, aux cendres laissées derrière nous, à ces semblants de vies que le temps finira par écraser.

Ce soir, Manu joue le roi de la piste, il nous sert une version dance de Travolta, chaque mouvement est un appel à l'adresse des femelles présentes. Il sait très bien se vendre et pas mal de minettes ont les yeux sur lui.

Le regarder danser m'amuse. Il tend ses pectoraux au travers du maillot de corps moulant qui sculpte sa musculature parfaite, bombe le torse, jette un œil dans le miroir de la piste de danse et réajuste sa coupe de cheveux dressée en petits pics blonds. Ce rituel effectué, il peut prendre son plus beau sourire, assuré de sa beauté le temps d'une chanson au moins.

Ce côté narcissique et égocentrique est typique de cette génération vide et creuse qu'est la mienne, la Génération Nada. Une belle tripotée de branleurs qui traînent et entretiennent la plus profonde médiocrité intellectuelle que le monde n'ait jamais connue depuis le Moyen-âge. Individualisme pathologique. Nombrilisme acharné, fanatique. Partisans du Moi suprême et souverain absolu. Complaisance dans l'ignorance et la facilité... voici le tableau navrant de la nouvelle engeance qui vient prendre la relève.

Nous sommes nombreux, majoritaires, le monde est une assiette de porcelaine entre nos mains tremblantes et moites.

Elle aussi sur la piste, sous les jeux de lumière minables qui baignent l'endroit, ma panthère fait monter la température. Tout en elle transpire la salacité. Ses gestes, sa tenue, son regard... Elle attire tous les yeux masculins sur elle. Son corps ondulant devient le point de convergence de toutes les envies, de tous les instincts, de toutes les pulsions, de toutes les érections. Ce jeu n'est pas innocent, loin de là. Sentir la libido globale se masser contre son image la rend dingue. C'est comme ça qu'elle prend son pied.

Ça fait bien longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de mettre dans mon lit une fille aussi désirable. Son corps est parfait, admirablement proportionné. Juste ce qu'il faut de hanches et de seins, un cul sublime, un visage magnifique et des yeux dégoulinants de vice. Avec elle, je vais m'envoyer en l'air sans limites, sans tabous, pas mal de mecs aimeraient pouvoir passer une nuit avec une fille comme elle.

Malgré tout, cette relation sera de courte durée, et je n'en tirerai rien, pas même une expérience marquante, pas même un souvenir tenace. Même si elle est magnifique et bandante au possible, elle ne mérite pas un octet de ma précieuse mémoire.

Je l'oublierai vite.

Elle disparaîtra.

Pourtant elle serait presque attachante. Très sympathique et sociable, souriante, positive, chaleureuse, drôle... de nombreuses qualités font d'elle une fille charmante avec qui il est agréable de passer du temps. Mais ce n'est pas suffisant, il n'est pas nécessaire de gratter la surface bien longtemps pour voir qu'il n'y a rien derrière sa jolie façade. Si elle n'était pas si bandante, ça m'aurait sans aucun doute fait une bonne copine de beuverie, mais elle est vraiment trop belle pour que je parvienne à penser à autre chose qu'au cul quand elle est face à moi, quand elle est dos à moi aussi d'ailleurs. C'est bien dommage mais c'est comme ça, c'est un produit de consommation courante.

Céline ressemble trop à son époque, c'est la représentation parfaite de la jeunesse du XXIème siècle naissant, tous ses efforts se concentrent sur sa tenue, son corps, son image en général ; l'esprit, quant à lui, est relégué au second plan. Aucune culture, aucune passion, aucun but. L'être fade mais le paraître majestueux, un beau paquet cadeau plein de vide. Je pense souvent à cet imbécile d'André Malraux qui prophétisait un siècle hautement spirituel.

Et Vanessa... Mon dieu, Vanessa ! Elle se trémousse sur un podium en bois peint dans sa minijupe rose bonbon de chez Jennyfer. Son petit haut balafre du slogan « F**k me, I'm Famous » découvre son nombril percé, orné du bijou standard, le petit cristal blanc fadasse et la petite chaîne qui tombe sur le ventre. La plus vulgaire des putains n'oserait jamais porter ce genre de fringues, même pour

se rendre à un bal masqué. Cette fille transpire le néant par tous les pores de sa peau et son regard est aussi expressif et porteur de promesses qu'un électroencéphalogramme plat. Pourtant elle n'est pas malheureuse, loin de là. Aucun doute, aucune interrogation, pas l'ombre d'une réflexion ou d'une remise en question, même fugitive ou abstraite, ne vient perturber sa danse contre la barre de strip-tease qui lui sert de tuteur. Elle ondule maladroitement sur le rythme pitoyable du Rn'B, déséquilibrée pas l'alcool et ses talons hauts. Chacun de ses mouvements de hanche retousse un peu plus le tissu, découvre ses cuisses bien au-dessus de ses bas.

Autour d'elle, les charognards tournoient, lueur salace et désespérée au fond des yeux.

Nous voici, debout au centre du monde, bien au chaud dans nos manteaux d'égoïsme. Noyés d'alcool et de drogues, perdus dans la masse intestinale de l'humanité, nous nous débattons en vain pour ne pas couler tout à fait. Nos désirs nous rongent de ne pouvoir être satisfaits, nos pulsions nous explosent à la gueule. Nous sommes des maux inutiles, des messagers muets et amnésiques. Des enveloppes de chair gonflées de néant, débordantes de souffrance. Et au fond, tout au fond, les âmes puantes et atrophiées hurlent de douleur, régurgitent leurs rêves prédigérés. Les plaintes parviennent à la surface. L'odeur aussi. Mais il y a ici assez de « Jean-Paul Gautier », de « Kenzo » et de tubes merdiques pour couvrir tout ça.

Nous sommes au cœur du Vide.

Je vomis vos images dans des brûlures atroces.

La boîte de nuit, comme tous ceux qui s'y noient, illustre parfaitement cette époque stérile. C'est vraiment le décor idéal. Comme tous les jours de semaine elle semble presque vide et la musique résonne étrangement dans le volume décoré avec un goût douteux. L'ambiance sonne creux mais la quarantaine de personnes présentes se fout de la soupe radiophonique qu'on sert ici ; pour la plupart, un établissement de ce type, surtout en pleine semaine, ce n'est qu'une sorte de bar qui ferme plus tard, une issue à l'ennui, à la solitude, et une dernière occasion pour ne pas rentrer seul. Alors le DJ peut bien passer ce qu'il veut, ma bite à plus de goût que les clients de ce rade pourri.

Un vide angoissant partout autour de moi, dedans aussi ; je ne prétends pas être un rescapé de la Génération Nada, j'en suis un membre à part entière, assumé, lucide. Cette conscience aiguë de mon statut m'offre une ironie à toute épreuve.

Pourtant j'ai eu une culture, j'ai eu des passions, j'ai eu accès à une vision décalée de ce monde. Mais j'ai dû tout laisser en m'éjectant de mon ancienne vie. Cette vie qui me poussait lentement vers le bord d'un gouffre immense, vers le statut peu enviable de *Junkie*.

Pour décrocher, il faut accepter de tourner complètement les talons, d'oublier ses anciennes fréquentations et, dans mon cas, la

femme de sa vie. Arrêter l'héro est un vrai chemin de croix. Il faut supporter la douleur du manque, forcer la voie pour revenir dans les clous, refouler les instincts de subversion, les besoins légitimes d'insurrection. Emmurer cette putain de lucidité qui rend insupportable la vision de ce monde pourri. S'obliger à la cécité. Crever les yeux à son âme.

Dans mon cas, l'effort est double, il y a l'héro et Séverine. Je me demande lequel de ces deux sevrages est le plus pénible.

Je vais commander un Whisky au bar, ma démarche est titubante, je dois faire une somme d'efforts incroyable pour garder une attitude présentable.

Le DJ se croit obligé de nous passer un titre de Diams.

Laisse-moi kiffer la vibe avec mon Mec

J'suis pas d'humeur

A s'qu'on me prenne la tête...

J'ai des soucis donc s'il te plait arrête

Laisse moi kiffer

La vibe avec ceux qu'j'aime

Si elle pouvait kiffer la vibe en silence, je dois dire que ça m'arrangerait. Sans compter que cet imbécile de DJ Moustik a monté le son en cabine, convaincu qu'il tient un hit, et il me faut hurler pour passer ma commande.

Ce soir, c'est Riquet qui est au bar, je ne paie donc pas mon « Clan Campbell » noyé de coca chaud. Après m'avoir servi, il reste un instant face à moi et on trinque. Il boit du Champagne, comme d'habitude. Ses mimiques lui donnent des airs de Philippe Risoli, probablement à cause de la coke. Bouche atrophiée, narines mobiles, pommettes hautes... tous les stigmates de la blanche de premier choix. Il cherche la conversation, mais comme je suis pris dans mes pensées, je traîne un peu sur les réponses. A vrai dire, je ne suis pas du tout là. Je ne sais d'ailleurs pas trop où je suis.

« T'as pas l'air bien, il me dit avec un regard inquiet. Pas de problèmes au moins ?

- Ça va, je réponds. Enfin, ça peut aller... T'as quelque chose pour moi là ?

- Bien sûr... Tu veux quoi ?

On se met rapidement d'accord sur trois grammes de Coke pour deux cent Euros, l'affaire est bonne, la cocaïne qu'il touche est toujours excellente et je sais qu'à ce tarif, il me fait une fleur. Après quelques secondes passées accroupi derrière le bar, il me tend un paquet de clopes avec un clin d'œil. Je lui glisse les billets derrière le cendrier qu'il vide sans tarder. Les gestes sont très pros, comme d'habitude. Il faut dire que ça fait des années que Riquet deale derrière ce bar, il sert la dope aussi bien que les cocktails.

Il m'avait expliqué comment il gérait son business, c'était un

matin après la fermeture. Il avait fait sortir les derniers clients et fermé la boîte et comme je lui avais demandé s'il pouvait me déposer chez moi en rentrant, on avait bu quelques verres ensemble pendant qu'il terminait le ménage derrière son bar. L'alcool lui avait bien délié la langue.

« J'ai une carafe vide dans les étagères sous le zinc, juste à côté du lave-vaisselle. Je mets toute la came dedans, la coke, les ecstas, les amphés, le speed... suivant le stock, tu vois. Quand j'ai une demande, je glisse ça dans un paquet de clope vide et je fais mine de le vendre au gars, comme ça c'est assez discret.

- Et t'as pas peur d'une descente des stups un de ces quatre, j'ai demandé. Ça arrive pas que dans les films tu sais...

- Mais j'ai tout prévu ! Qu'est-ce que tu crois mon p'tit gars ? Si le videur voit des flics se radiner à la porte, ou quelqu'un de louche, il appuie sur le poussoir qu'il utilise pour prévenir tout le monde en cas d'embrouille à l'entrée, sauf que là, au lieu de faire un appui long, il fait trois appuis courts. Ça allume le spot au plafond, juste au-dessus de moi. Je peux pas le louper. Quand ça arrive, je mets la carafe dans le lave-vaisselle avec quelques verres sales. Si c'est vraiment les keufs et que ça devient chaud, j'ai juste à lancer la machine du bout du pied. L'eau bouillante dissout la poudre et son emballage, toujours en papier très fin et jamais coloré, mais ça fait fondre aussi les Ecstas et tout le reste. Aucune trace ! C'est vraiment le bon plan. En plus, je ne vends qu'aux personnes dignes de confiance et comme le patron n'est presque jamais là, c'est vraiment tranquille. Je risque pas grand chose.

- Et si ton videur laisse passer des flics en civil, j'ai suggéré. Certains poulets arrivent vraiment à passer incognito sans uniforme. Ils se présentent pas tous en entrant.

- Il connaît tous les poulets, tu sais, au moins de vue. En plus, il a un don pour les flairer. Je te jure, ce mec est un radar à volaille. Je sais m'entourer, qu'est-ce que tu crois.»

Ça se tenait.

Enfin, je trouvais le plan plutôt solide, même si sur la question je ne me faisais aucune illusion. Un de ces jours, il allait tomber, comme tout le monde.

Je le sais parce que je connais ce monde là, c'est un monde pourri. Quand un petit enfant de bourgeois se fera contrôler avec un demi-gramme de blanche ou un plomb par les flics et qu'il passera faire un petit tour en garde-à-vue, il lâchera le nom de Riquet en moins de deux heures, juste à cause de la trouille. Pour se sortir d'un interrogatoire de flic, certains petits merdeux donneraient leur propre frère, alors un serveur de boîte de nuit...

Il finira par tomber, c'est sûr.

C'est la loi de ce monde là.

En tout cas, ce soir, Riquet n'a pas l'air stressé du tout. Il parade

dans son beau costume, dynamique et altier, la bouche figée par la cocaïne dans un sourire parfait. A sa place, je ne serais tout de même pas tranquille.

Après avoir mis le paquet dans ma poche, je le remercie d'un signe de tête. Il lève sa coupe de Champagne avec classe, me gratifie d'un clin d'œil rapide avant d'aller servir une brune ravissante qui commence à s'impatienter.

Le verre qu'il m'a offert est presque instantanément bu, l'alcool ne me brûle plus du tout la gorge. C'est une de ces beuveries qui pourrait se prolonger longtemps avant de me mettre hors-service, chaque adjonction spiritueuse maintient la machine à bloc, la situation ne s'aggrave que sur le plan métabolique.

Psychologiquement, pas mieux, pas pire.

Une jeune maghrébine me fixe d'un regard amusé, léger sourire au coin des lèvres. C'est assez insistant pour que je me sente ferré comme une carpe.

D'un coup d'œil rapide sur la piste je vérifie que Céline danse encore. Je la vois, lascive, bras en l'air, onduler du ventre sous les yeux dévorants de trois jeunes étudiants, probablement en école d'ingénieurs, qui ne savent visiblement pas quoi penser.

Je me retourne vers la jeune beurette dont l'attitude n'a pas changé, elle me dévisage avec une assurance déstabilisante. Seul un éclat de candeur sur son expression m'autorise à lui parler d'emblée :

« Tu regardes toujours les gens de cette façon où je suis un privilégié ? »

Elle baisse les yeux, accentue son sourire enjoué et prend un air faussement gêné avant de me répondre.

« Seulement ceux qui me plaisent. »

Elle croise les jambes sur le tabouret, sa jupe déjà courte remonte un peu plus sur ses cuisses. Elle me propose une Lucky Strike que j'accepte, en porte une à ses lèvres et l'allume d'un geste lent. Son corps est athlétique et ses seins volumineux, elle est vraiment désirable. Tous ses gestes sont sensuels et même s'ils sont clairement étudiés, ils paraissent naturels.

Je lui propose un verre dans l'autre salle. Elle approuve l'idée, me dit que la musique est moins forte et qu'il y a moins de monde, que l'on pourra s'asseoir et parler plus facilement.

Un dernier coup d'œil à Céline qui achève de rendre fou les futurs ingénieurs, leurs peaux acnéiques semblent transpirer d'un désir primaire, ils sont pris dans la toile moite et épaisse de mon succube. Cette chienne est vraiment trop forte, elle va les essorer dans les règles de l'art. Ils rentreront à l'internat le portefeuille vide et la queue en l'air, ils se masturberont sans doute à plusieurs reprises, se trouveront lamentables et penseront avoir « raté un coup d'enfer » sans trop savoir pourquoi.

Déjà le plus courageux, ou plutôt le plus saoul de la triste meute,

entreprend de s'adresser à elle. Sans quitter la scène des yeux, je suis de près la petite fleur du Coran qui se dirige vers la salle adjacente. L'étudiant parle à l'oreille de ma panthère qui lui répond en lui touchant l'épaule avec douceur. Il semble défaillir et se dirige vers le bar avec un clin d'œil à ses compagnons d'infortune ; à mi-chemin, il sort son portefeuille dont il extrait quelques billets.

Imbécile.

Sombre con qui va s'offrir la branlette solitaire la plus onéreuse de sa courte vie. La nuit est un milieu impitoyable pour les faibles.

Vendredi, 00H10

« C'est pas facile de grandir en France, au milieu d'une famille musulmane qui refuse toute intégration. L'éducation est maladroite, elle se marie très mal avec le système occidental ; la génération de mes parents a certainement fait de son mieux mais c'était pas suffisant. En quittant l'Algérie, ils auraient dû assouplir leurs principes et leur morale, les adapter à la vie ici. Ils ont échoué. On aurait pu penser que la génération suivante s'harmoniserait plus facilement avec la société française, mais c'est encore pire. »

J'ignore comment répondre. Mon opinion sur le sujet est plutôt incertaine. Au-delà du fait que je n'en ai rien à foutre, je suis conscient du problème, comme la plupart des français. Comme tous les autres, je ne vois pas trop ce que je pourrais bien y faire. Il est évident que la fusion entre les peuples n'a jamais eu lieu, l'harmonisation ne se fera sans doute jamais. La dissolution des corps immigrants, la sublimation des frontières, la décongélation du bon sens humain, autant de rêves humanistes perdus dans les réalités sociales quotidiennes. Le système se durcit, des courants radicaux se créent, se combattent ou s'allient, des rebellions minables prennent corps et s'écroulent, unes à unes, avalées par la consommation de masse. Les écarts se creusent, le fossé entre les peuples et les cultures prend des proportions inquiétantes. Une agitation croissante gagne tous les replis du corps social ridé, la solution finale se met en place.

Le Chaos gronde dans les ombres puantes.

L'armada de sociologues français se contente d'un « constat alarmant » sans proposer aucune solution particulière, c'est à se demander pourquoi on paie ce tas de cons.

Depuis le sinistre trio Durkheim-Pareto-Weber, ce courant philosophique, un peu bête mais parfaitement inoffensif, est devenu une présomptueuse forme d'empirisme à l'échelle des masses. Cette pseudoscience pédante et autocrate a réussi à obtenir un crédit auprès des élites gouvernantes. Des sociologistes jouent aujourd'hui auprès

de l'état et des décideurs le même rôle que tenaient Cosimo Ruggieri et Nostradamus au Louvre sous la régence de Catherine de Médicis, ou qu'Elisabeth Tessier dans le cabinet présidentiel de François Mitterrand. Baser des actions politiques sur les élucubrations de pareils charlots revient à jeter des dés en croisant les doigts.

Je me hasarde à un constat :

« Tu as l'air intégrée...

- N'importe quelle fille d'immigrés sensée se rend vite compte qu'elle a tout intérêt à vivre à la mode occidentale ! Dans une famille musulmane type, les femmes sont traitées comme des animaux, ne s'occupent que des tâches ménagères et des enfants, nous y sommes habituées dès le plus jeune âge. Dans l'esprit de mon père et de mes frères je suis une incapable qui doit trouver un bon mari pour pouvoir survivre. Il ne s'agit pas là d'un jugement individuel, c'est simplement mon statut de femme. Mon destin est donc, selon eux, de ramener un mari du bled, de lui faire ses lessives, à manger, des gosses, le ménage... et le tout en baissant les yeux et en gardant le silence. Imagine-toi que je ne serais probablement jamais allée à l'école si ce n'était obligatoire dans ce pays ! »

Elle marque une courte pause, la mine déconstruite, avant de conclure :

« J'ai refusé cette fatalité en quittant ma famille la veille de mes dix-huit ans. J'ai sacrifié mes relations familiales parce que j'aime ma liberté. J'aime lire, j'aime sortir et danser, j'aime les hommes et surtout j'aime faire l'amour.

- Et tu n'as jamais revu tes parents ?

- Pas depuis hier, non... »

Ses yeux sombres sont traversés par un éclat enjoué.

J'ai étrangement envie d'elle, un mélange de désir et de respect, un simple regard le lui fait comprendre. Elle sourit, écrase sa cigarette, se lève et marche vers les toilettes d'un pas décidé. C'est le sourire aux lèvres que je me lève pour l'y accompagner.

Vendredi, 00H39

La lourde porte capitonnée des toilettes pour femmes ne nous offre plus qu'un rythme technoïde lointain en guise de fond sonore. Dans ce demi-silence étouffant, le tube néon défectueux me jette avec irrégularité une image stroboscopique de Farida. Elle est adossée sur la porte de la dernière cabine, ses yeux inquisiteurs fouillent mon esprit, défiants. L'animal est proche des chairs, transpire par le regard d'un grognement rauque. J'ai l'impression de mettre les pieds sur un ring clandestin pour un combat à mort, mon cœur s'emballe un peu, ma bouche se met à saliver quand j'entame une approche lente, mes yeux cloués aux siens.

En arrivant sur elle, j'enlace sa taille et l'embrasse à pleine bouche, sa langue est chaude et agitée, elle dévore ce baiser avec un long feulement. Je m'attarde sur ce sobre mais ardent préliminaire. Malgré un feu croissant, je pense que je pourrais en rester là, prolonger ce hors d'œuvre très longtemps ; Farida ne l'entend visiblement pas comme ça.

Elle ouvre la porte et me serre en étau, je nous sens pivoter à l'intérieur de la cabine. Après avoir verrouillé la porte, elle reprend mes lèvres et se colle à moi en ondulant du bassin, cette étreinte multiplie notre ardeur, décuple nos soupirs, envoie à mes reins un électrochoc violent ; ses ronronnements sauvages envahissent mon espace. Je déboutonne son chemisier avec lenteur puis laisse courir ma langue et mes dents sur ses seins ronds et fermes. Ses soupirs deviennent des râles traînants, sa main caresse mon sexe au travers du pantalon, mon érection devient gênante. D'un geste presque violent, elle se libère de mes bras et recule sensiblement, elle dégrafe la fermeture latérale de sa jupe et la laisse tomber au sol.

Sa main passe entre ses jambes d'un aller-retour insistant, ses yeux suppliants se posent sur moi avec insistance. Sa voix tremblante me donne un long frisson :

« Bouffe moi... J'ai envie. »

D'un pas ample et précipité, je retourne à ce corps que je parcoure de haut en bas d'une langue incendiaire. Elle pousse un cri aigu quand j'arrive au niveau du pli de l'aîne, sa jambe droite passe sur mon épaule et ma main gauche glisse sous ses fesses. Comme je m'attarde sur son ventre et ses cuisses, elle écarte elle-même sa petite culotte de mousseline blanche et précipite mon visage au delta de ses jambes. Son sexe bombé s'ouvre sous ma langue, fiévreux et trempé, j'attaque sans la faire languir davantage le rubis de chair dressé. Elle gémit, se tord, semble s'étrangler, ces signes m'encouragent et m'élancent vers son plaisir. Malgré la raideur entre mes jambes je concentre mes efforts sur ces chairs vibrantes. Ses soupirs sont beaux, ils ramènent mes tympanes à l'état de zone érogène hypersensible. Ses sécrétions coulent sur mon menton, mon index coulisse lentement entre ses fesses, c'est une fusion des corps qui se comprennent depuis le premier contact. Elle jouit fort, par à-coups d'abord, de façon continue ensuite. Des spasmes et des frissons l'animent d'un mouvement désordonné, le chant de son plaisir est puissant, d'une intensité croissante. Je me délecte de ces sonorités anarchiques, chaque cri, chaque soupir me secoue comme un séisme.

« Prends-moi vite... »

Je baisse mon pantalon, soulève ses fesses et la pénètre avec violence. Sa mâchoire se referme avec force sur ma gorge. Douleur sèche. Elle souffle son hurlement entre ses dents serrées. Son sexe trempé est un four où les secondes sont une lutte pour ne pas exploser, ses mouvements concentriques me jettent dans un état proche de la transe. Je jouis très vite avec un cri de guerrier qui meurt.

Nous demeurons couchés sur le carrelage de longues minutes, pantelants, immobiles ; touchés en plein cœur. Elle se lève la première, se rhabille et sort des toilettes après m'avoir embrassé à pleine bouche.

Le néon projette toujours sa lumière intermittente, mon âme est incomplète. Une fois encore je suis amoureux du hasard.

Vendredi, 00H57

Retrouvant mes acolytes, je ne peux retenir un rire franc. Les trois « ingénieurs en herbe » sont attablés avec Céline, un seau à champagne trône devant eux ainsi que deux bouteilles vides. Ces imbéciles, installés en face d'elle, louchent sur son décolleté volontairement approfondi. Me voyant arriver, elle me fait de grands signes.

Contenant mon fou-rire, j'approche en souriant ; sans me laisser le temps de dire un mot, elle entame les présentations.

« Je vous présente Gys, mon mec. Gys, voici dans le désordre, Thomas, André et Mathieu. Une petite coupe ? »

J'accepte le verre sous les regards incrédules des apôtres qui de près, encore davantage que de loin, ont vraiment tout de la brochette de crétins.

Céline en rajoute une couche :

« Figure-toi que ces trois jeunes hommes sont en école d'ingénieur ! »

J'acquiesce en souriant.

Mon esprit est ailleurs, je scrute la salle à la recherche de Farida, en vain. J'ai du mal à croire qu'elle soit partie si vite, son verre est presque plein et ses clopes sont toujours sur la table dans l'autre salle. Je reviens un instant au monologue sauce cocaïne de ma chère panthère.

« ...quand ils seront ingénieurs ils auront de grosses maisons avec de grandes piscines et puis une femme avec prénom qui a de la classe, du genre Marie-Claude, Mathilde, Aglaé ou Sidonie et puis un chien aussi, un bon gros toutou qui ira chercher le journal vers le grand portail... »

Cette fois-ci, elle se fout carrément de leurs gueules, c'est très gros, mais ces connards continuent à sourire bêtement. Leurs peaux acnéiques suintent de désir, des pulsions maladroitement cherchent leurs chemins vers la surface. Ils pataugent lamentablement dans leurs

instincts, se débattent dans un combat perdu d'avance. Pour eux la situation est vraiment désespérée.

Une main sur mon épaule me fait tourner la tête, c'est un visage familier, celui de Paco, un vieux pote de lycée.

« Salut Gys, comment va ?

- Pas trop mal ! On cherche un plan pour finir la nuit, un truc avec des vrais gens et de la vraie musique.

- J'ai ce qu'il te faut.

- Comme d'habitude... t'as la classe ! C'est où ? »

Il me tend un flyer en me disant « A tout à l'heure », léger clin d'œil en se passant l'index sous les narines. Le papier a visiblement été imprimé à la va-vite, les inscriptions illisibles indiquent qu'ils sortent d'une très mauvaise photocopieuse et la découpe a été faite aux ciseaux ; les indications géographiques sont cependant décodables. La teuf a lieu aux usines Alstom, en plein milieu du site. Je me retourne vers Céline pour lui dire qu'il est temps de bouger mais elle délire encore.

« ... et le dimanche vous mangerez avec belle maman et beau papa, vous vous engueulerez sur des sujets politiques à la con autour d'une tarte aux pommes. Et les semaines se succéderont, étrangement identiques, des semaines d'ingénieurs, quoi ! Après ce sera la retraite, les randonnées avec le club du troisième âge, la belote, la soupe du soir, la pente douce vers la mort. Et même à ce moment là vous ne m'aurez toujours pas sauté. Vous connaîtrez le frisson de votre premier déambulateur, comme le frisson du premier vélo quand on est petit... En moins rigolo, évidemment. Et l'infirmière viendra vous faire la toilette, ses jeunes mains laveront votre vieux cul et...

- Ferme là Céline ! Appelle Manu, ramasse Vanessa et rendez-vous vers la voiture dans cinq minutes. »

Vendredi, 01H41

L'air est frais sur le parking, le vent me fait du bien.

Un des videurs s'approche de moi, un grand blond au visage menaçant, il a une coupe de cheveux identique à celle de Luc Besson, une brosse longue ridicule avec les pointes décolorées. On devrait pouvoir assigner certains coiffeurs en justice. Ce gros con donc, car il a aussi la même bedaine que Besson, me tend un papier en m'expliquant d'une voix virile qu'une jeune fille l'a laissé pour moi. Farida.

« Ne me cherche pas, nous ne nous reverrons que si nos destins le veulent. Comme ont dit chez nous : Mektoub.

Farida »

Je bourre précipitamment le papier dans ma poche en voyant les autres sortir de la boîte.

Manu soutient Vanessa qui sombre vers une léthargie profonde, Céline est en pleine crise de rire, elle titube, manque de renverser Besson qui grogne une remarque. Ma panthère se contente de lever le majeur bien haut, sans même prendre la peine de se retourner. En arrivant à moi, elle s'empresse de m'embrasser en passant sa main sur ma bite. Sa langue s'agite autour de la mienne avec adresse. Son regard coulant et dilaté se pose ensuite sur le mien, elle porte sur le visage un sourire profond, un sourire fou. Je ne peux m'empêcher de lui faire une remarque.

« T'as été une vraie garce avec ces gars.

- Et toi tu as la bouche qui sent la chatte. »

Elle me fixe un instant avec sérieux avant de pouffer et d'éclater dans un nouveau fou-rire hystérique. Manu en profite pour assouvir sa curiosité maladive.

« T'as bouffé le cul à qui ?

- Ecrase, Manu, donne-moi un chewing-gum ! »

Nous nous engouffrons péniblement dans la voiture.

Vers la porte de la boîte, Besson nous regarde encore d'un très mauvais œil ; je regrette un peu que Céline ne lui ait pas gerbé dessus.

Le trajet de la boîte à la free party se déroule plutôt bien, Manu lève le pied de l'accélérateur et se contente d'un modeste soixante-dix kilomètres à l'heure en ville. L'état de Vanessa semble stationnaire, elle bave un peu mais ronfle de manière rassurante. Mes pensées convergent vers l'image de Farida.

Plus j'y pense, plus je me dis qu'essayer de la revoir serait une très mauvaise idée, je risquerais encore de m'attacher à elle, et dans l'état actuel des choses, ce serait bien la pire connerie à faire. En revanche, je ne regrette absolument pas cette rencontre, cette collision violente. Les maghrébines sont bien souvent de très bons coups et Farida n'a pas fait défaut à la règle. C'est l'éducation qu'elles reçoivent qui en fait des amantes ardentes ; plus elles sont élevées à la dure, plus elles deviennent incandescentes.

A l'époque du lycée, j'ai connu une jeune Turque qui souffrait de la surveillance permanente de son père et de ses quatre frères, des connards fanatiques qui pourrissaient la vie de tout leur entourage féminin. La pauvre petite était proprement tyrannisée, elle vivait son adolescence dans la frustration et la peur. Elle entendait parler de sexe mais n'avait pas accès à la pratique ; les mâles de sa famille l'auraient tué s'ils avaient appris qu'elle couchait avec des garçons, le mec y serait passé aussi, à n'en pas douter. Il ne faut pas plaisanter avec l'honneur des Turcs, c'est un coup à finir dans la machine à Kebab.

Elle laissait se consumer bêtement la partie la plus intense de sa vie. Plus tard, les souvenirs de ces années auraient un goût de cendre.

En pleine explosion hormonale, elle s'est donc initiée aux plaisirs du sexe comme elle a pu, en l'occurrence avec sa jeune cousine, celle-ci étant aussi opprimée qu'elle. Elles arpentaient les voies de Lesbos durant les repas de familles et les mariages, sous le nez, ou presque, de ces cons qui imaginaient que laisser les filles entre elles les mettraient à l'abri de la luxure. Lorsqu'elle a obtenu un peu plus de liberté, et surtout que ses imbéciles de frères ont changé de lycée, elle offrait aux mecs qui lui plaisaient, dont moi, toutes les alternatives possibles pour ne pas déchirer son hymen. C'était l'amante idéale, je m'amusais comme un fou avec elle et j'étais à peu près certain que jamais je ne la mettrais en cloque.

L'éducation musulmane stricte est vraiment admirable, elle développe une sexualité riche chez les jeunes filles qui en sont victimes. En voulant les éloigner du vice et de la tentation, les musulmans en font des maîtresses sulfureuses, créatives, sans tabous.

L'autoradio nous sert un programme de qualité, ce qui est chose rare sur les ondes. Il me semble reconnaître un titre de Underworld, « *Dark and Long Dark train* », mais je n'en suis pas certain. Ce n'est qu'en reconnaissant la voix de Darren Emerson que j'en ai la certitude. Mon pied bat le rythme machinalement. Tout mon corps réclame de la musique, des vibrations, des tremblements. Un bien-être étrange coule sur ma tête, se déverse dans mon esprit. En fermant les yeux, je sens un sourire déformer mon visage.

Je suis au Zénith de ma vie, mon devoir est de consommer jusqu'à la dernière miette ces instants sacrés.

Carpe diem.

Il faut que je consume ma jeunesse, que je boive chaque seconde sans en perdre une goutte. Il faut faire de chaque minute une réussite, il ne faut pas dormir, il ne faut pas penser, il ne faut pas perdre de temps. Il faut que chaque nuit soit un feu, il faut propager la folie, repousser toutes les limites, aller plus loin. Il faut jouir à plein temps, même si l'on doit user et abîmer son corps, même s'il faut pour cela le détruire et abrégé sa vie.

Je sors le paquet de clopes de ma poche et constate avec joie qu'en plus de la Coke, Riquet m'a glissé deux ecstasys. Ce type est un amour, j'ai droit à chaque fois à ce genre de petit bonus. J'en sors un que je gobe sans tarder.

C'est au tour de Daft Punk de venir squatter la fréquence. « *Alive* », le morceau technoïde le plus caricatural, dans sa construction comme dans les sonorités, c'est pourtant d'une efficacité indiscutable. Les puristes du milieu Electro crachent sur Daft Punk, ils trouvent leur son trop coloré et illustré, trop figuratif en somme. Mais c'est normal, les puristes de l'Electro sont des cons.

Je colle mon front au carreau et laisse la ville grisâtre défiler devant mes yeux. Ma respiration crée un rideau de buée que j'essuie plusieurs fois d'affilé.

La nuit est belle et folle.

Manu accélère sensiblement.

Vendredi, 02H01

Prendre un ecstasy, c'est jouer au loto.

La molécule chimique responsable des effets psychoactifs, nommée Méthylènedioxyméthamphétamine, ou MDMA, est souvent coupée avec des substances diverses et variées, rendant la composition des comprimés quelque peu hasardeuse.

Amidon, savon, détergent, vermifuges vétérinaires, talc, caféine mais aussi aspirine, paracétamol, codéine, benzédrine, hexacyclonate de sodium, dexamphétamine, diazépam, sélégaline, kétamine... autant de substances couramment utilisées pour couper cette came, quasi-inoffensive dans un dosage correct.

En te faisant baiser par un dealer peu scrupuleux, soit tu tombes sur 10 mg de MDMA et le reste d'amidon, auquel cas tu fais un baisé chanceux, soit tu avales un cocktail foireux et ça peut faire très mal.

De plus, la constitution même de la molécule est instable. Contrairement au LSD 25 qui, dans sa forme pure, est d'une égalité d'effet systématique, le MDMA est imprévisible. Le cook le plus compétent pourra fabriquer de cette molécule trois fois d'affilée et obtenir des produits aux résultats légèrement différents. C'est une chimie imparfaite.

Les Méthylènedioxyméthamphétamines ont été découvertes aux Etats-Unis en 1912, on les prescrivait, les administrait et les vendait comme coupe-faim. Puis la molécule a été ordonnée par les conseillers matrimoniaux pour amener les couples au dialogue. C'est amusant de s'imaginer de grosses bourgeoises se mettre en vrac pour éliminer la cellulite, des couples perchés se dire je t'aime avec les mâchoires serrées et les pupilles dilatées, le tout au cœur de l'Amérique puritaine de la Prohibition.

A cette époque où la production était assurée par l'industrie pharmaceutique, les comprimés étaient dosés et les effets sans trop de mauvaises surprises. Mais de nos jours, avec les laboratoires clandestins, personne ne peut jamais être vraiment sûr des effets d'un

X, la prise est donc toujours un peu angoissante. Et croyez-moi, ce ne sont pas les mauvais cooks qui manquent.

Pour ma part, tout va plutôt bien, la chaleur croissante et les fourmillements sous la peau annoncent une montée conventionnelle.

Au bout d'un quart d'heure, le mix techno craché par l'autoradio de Manu prend des sonorités envoûtantes, le beat hypnotique me saisit, pulse de l'intérieur.

Un coup d'œil à mon côté me démontre que Céline a touché la même dope que moi, elle a rejeté la tête en arrière et sourit de bien être, avec les yeux clos sur des milliers d'images que je devine.

C'est une nuit radieuse, une nuit d'hiver comme je les aime, calme et longue.

Je ferme un peu les yeux moi aussi, la musique me transperce.

J'imagine chaque foyer de ce pays merdique traitant le malaise et la dépression sociale à coup d'ecstasy. Des mères de famille respectables, complètement déchirées, qui décorent leurs salons de tentures déjantées, de bibelots délirants. Leurs cons de maris qui bloquent avec les dents serrées devant des dessins animés aux couleurs chatoyantes, hilares des scénarios débiles, fascinés par des métaphores illusoires. Des villes entières qui se transforment en lieux d'expression artistique, des familles exaltées qui taguent la maison d'à côté sous les yeux fascinés des voisins. Un bon bouillon de chaos bien créatif, des sourires synthétiques sur tous les visages, des dialogues de sourds par milliers. Putain, dieu sait que ce monde de merde mérite bien un tel tumulte, un désordre incurable pour remuer tout ce bourbier humain qui stagne depuis bien trop longtemps.

Si ce jour arrivait, je resterais clean pour goûter au spectacle ; les rôles s'inverseraient, c'est tout.

Céline râle de plaisir, je la regarde, elle est belle et malsaine à la fois, aussi bandante que répulsive, comme un tableau de Giger. Mes yeux se greffent à son corps si proche. Un besoin violent de contact me prend d'assaut. Ma panthère se caresse lentement l'intérieur des cuisses, tout son corps imprime une ondulation quasi-imperceptible, comme un tremblement de paix et de désir.

Vendredi, 02H13

« J'aimerais beaucoup... que tu sucés ma langue. »

Cette voiture roule trop vite, Manu est défoncé, il crispe son pied droit sur l'accélérateur, les yeux scotchés sur la langue de bitume qui défile sous nos roues. Céline est belle, elle glisse son corps contre le mien, fait crisser le cuir de la banquette arrière sous le cuir de son pantalon déchiré à la fesse. Sur le siège passager, Vanessa dort profondément.

Céline s'exécute en riant. D'un large baiser, elle épouse ma bouche et va chercher ma langue avec la sienne. Ses lèvres pénètrent les miennes et entament une succion langoureuse. Tous les pores de ma peau semblent se dilater pour absorber le climat torride naissant. Mes mains se mettent à pétrir sa poitrine, ses tétons se dressent sous ma paume, durcissent entre mes doigts. Elle pousse un léger râle, prolonge sa fellation déportée, aspire ma langue d'une adresse langoureuse. Je sens que Manu accélère, la vitesse me prend au ventre, frisson supplémentaire ; un sifflement suraigu indique que le turbocompresseur est sollicité.

Nous roulons en plein centre-ville.

Les caresses se prolongent avec une ardeur croissante et je sens que Céline ondule du bassin, c'est une danse obscène et salace qui s'empare de son corps sans laisser le contrôle à sa conscience éteinte. Elle ouvre ma chemise et passe de ma bouche à mon torse, ses expirations brûlantes me font lâcher un soupir étouffé.

En remontant lentement, elle me glisse son désir à l'oreille, ses mots couverts de souffles font courir sur mon épiderme des frémissements interminables.

« Tu m'as rendu dingue, hier soir. Putain, comme j'ai envie de toi ! J'ai envie de ta queue... j'ai envie que tu me baises, envie que tu me fasses mal pour te sentir à fond.»

Dans le rétroviseur, les yeux de Manu nous mangent, sa main droite navigue entre le levier de vitesse et les cuisses de Vanessa.

Cette dernière, dans son demi-coma, a renversé sa tête et laisse passer entre ses lèvres ouvertes le spectre d'un long cri invisible.

Cent kilomètres à l'heure en pleine agglomération, de la cocaïne et du MDMA dans le sang du pilote, les doigts du pilote sous la jupe de Vanessa qui sombre vers un état inquiétant.

De la drogue.

De la drogue dans nos poches et nos veines. La mort qui nous sourit à chaque virage. Céline défait ma ceinture. Un rire fou éclate dans ma gorge. Je sais que tout va trop vite, la voiture, Céline, la soirée, ma jeunesse... Mais quelle importance après tout, cette folie vertigineuse peut bien me conduire où elle veut, je me sens indestructible. Je n'ai plus peur de rien.

Vendredi, 02h24

Un point de fuite invisible, avalé par la nuit, étire autour de nous deux rangées de bâtiments désaffectés et délabrés. Les parois grisâtres s'alignent et se succèdent dans des emboîtements illogiques. Des angles et des vides jouent avec le flux lumineux, craché en éclaboussures pâles par les rares lampes au sodium qui fonctionnent encore. La plupart des lampadaires sont éclatés, pas mal d'autres ont été vidés, sans aucun doute par des amateurs d'herbe ; ce type d'éclairage est idéal pour la culture hydroponique du cannabis.

Les basses d'un beat étouffé résonnent dans la brume fine qui commence à brouiller l'air.

Manu a garé sa 205 en dehors de l'usine, les clôtures empêchent l'accès motorisé. Comme l'endroit choisi par les organisateurs est volontairement noyé en plein milieu de ce site industriel crevé, une petite marche nous est nécessaire. Céline et moi devons faire des efforts surhumains pour ne pas sautiller dans tous les sens, les effets des ecstas sont à leur hauteur de croisière.

Le MDMA l'a transformé en vrai moulin à parole. Elle me reparle d'hier soir, me dit à quel point mon petit jeu lui a fait de l'effet. Elle se répète mais comme ça flatte mon ego, je lui pardonne.

« Je te jure, je me suis branlée au moins cinq fois en rentrant. J'adore ce genre de trip, faire monter le désir, l'envie, la pression. C'est très fort. J'adore ça.

- On te l'a jamais fait ?

- Non... les mecs ne perdent pas de temps. Ils ne prennent pas le risque de laisser passer l'occasion ; dès qu'elle se présente, ils sautent vite dessus. Mais ils ont tort. Ça me rend folle. Je crois que ça me ferait faire n'importe quoi... »

On continue à parler de cul tout le long du trajet. A un moment, elle vient à m'exposer une théorie captivante et pour le moins pertinente. Dans sa bouche, et avec la conviction qu'elle met à l'explication, ça prend l'allure d'une thèse solide. En l'écoutant, je

me rends compte qu'elle n'est pas la fille simple que j'aurais pu imaginer en la voyant traîner les boîtes sordides du coin. Loin de là. Elle entretient des rapports étranges et intéressants avec son corps.

« Tu vois, je pense que mon corps ne m'appartient pas. En fait, il est la propriété de l'espèce. Les mâles qui veulent s'en servir n'ont qu'à prouver leur virilité, pas besoin de plus. Je crois que je n'en ai jamais refusé l'accès à un mec s'il me l'a demandé avec assez de fermeté. Peu importe le physique, peu importe le mental et encore moins l'intelligence. Il suffit d'être un mâle et de me le prouver.

- Tu veux dire que tu ne cherches pas de relations un peu plus solides que le coup d'un soir ? Jamais ?

- J'ai pas dit ça. Quand je me suis donnée à un mec, je reste avec lui tant qu'il me démontre que c'est lui le mâle dominant. Si celui qui me baise sait me prouver qu'il est le maître, je ne chercherai jamais ailleurs.

- Et si tu croises un autre mec encore plus viril ? Tu laisses l'autre et tu te tires avec lui ? »

Elle a un petit éclat de rire, vite noyé sous un regard adhérent et très sérieux.

« Oui... sans réfléchir. Sans la moindre hésitation. Face à un vrai mâle, je n'ai plus de libre arbitre. C'est la loi de l'espèce, Darling ! Je vois pas pourquoi je chercherais à lutter.

- Et qu'est-ce que tu fais de l'amour ? je demande.

- Mais c'est ça l'amour. »

Alors que nous arrivons presque au bâtiment, nous croisons un type au visage avalé par la capuche d'un pull kaki épais, orné d'un motif noir représentant huit flèches divergentes.

Chaos.

Quand il arrive à ma hauteur, il allume son briquet qu'il porte à son visage pour raviver le feu d'un joint éteint. Cette lueur sculpte en une seconde un visage aux traits dur, la flamme vacillante allume deux yeux tendus vers moi comme un doigt moqueur ; l'angle narquois d'un sourire léger orne ses lèvres. Nos regards restent croisés durant quelques secondes, le type me fait un clin d'œil rapide en me croisant, accentue son rictus de quelques degrés.

Je ressens tout à coup un inexplicable sentiment de malaise, comme un pressentiment imprécis, indéchiffrable ; cela ne dure qu'un court instant, puis ça s'efface, lentement.

Je me retourne. L'homme a disparu dans les ombres voraces.

Vendredi, 02H55

« Nous voici, surgissant des fissures qui scarifient les murs des églises, des états et des usines - tous ces monolithes paranoïaques. »

Hakim BEY
« L'art du Chaos »

Suite à une série de plans sociaux et de licenciements en masses, sous le protectorat de notre sainte mère la droite et du MEDEF, les usines Alstom ont vu de nombreux bâtiments fermer leurs portes et de grosses productions s'exporter vers l'Espagne et les pays de l'Est.

Les syndicats complices et les médias ont réussi à endiguer les mouvements de grèves en réduisant à néant l'impact médiatique de l'évènement. Le site belfortain s'est vu transformé en peu de temps en un gigantesque cimetière industriel, le tout sans trop de vagues. De toutes façon, depuis quelques années, presque tout passe sans que personne ne bronche.

Le seul point positif de cette catastrophe sociale, c'est l'espace libre et peu surveillé de ce site abrité, idéal pour organiser des free party dans une clandestinité tranquille. Les organisateurs de la teuf ont choisi un bâtiment où se montaient et se câblaient des alternateurs, celui-là même dans lequel je travaillais quelques temps auparavant ; ils ont posé leur matériel et ont improvisé la soirée. L'afflux de teuffeurs est impressionnant.

Le DJ envoie un mix techno teinté d'une légère nuance hardcore, la masse compacte danse déjà dans une transe globale. Je gobe le deuxième ecstasy et contemple les lieux.

Tout semble mis en place dans la tradition et les principes de la Zone Autonome Temporaire, modèle de pensée et de conduite

proposé par Hakim Bey pour jouir d'une liberté relative malgré la clôture du monde. Dans son ouvrage intitulé *T.A.Z The Temporary Autonomous Zone. Ontological Anarchy, Poetic Terrorism*, l'auteur propose, pour s'échapper de la claustration globale, de ne plus penser l'extérieur comme lieu mais comme moment, de jouir des enclaves et par les enclaves, de ne plus s'épuiser contre le capitalisme et les pouvoirs en place, de s'en foutre, de créer des zones hors systèmes éphémères et de les déplacer vite avant que les forces de répression y mettent pied.

Tout ici est pensé dans ce sens, posé pour être démonté vite, déplacé vite, déporté vite. Elle est peut-être là, la solution, l'insurrection parfaite : des prises d'assaut rapides suivies d'un retour à l'invisible, la disparition pour mieux réapparaître, autre part, autrement. Plus nombreux. Métastaser l'espace clos, le fatiguer, l'user progressivement dans une agitation insaisissable, un chaos immatériel.

Nouvelle montée.

La dernière adjonction de MDMA active tous mes senseurs : les sons, les couleurs, l'humanité, tout transpire la chaleur, l'accessibilité, la proximité.

Vanessa est très vite retournée à la voiture, elle est certainement déjà tombée dans un sommeil profond. Manu n'a pas perdu de temps, il danse déjà en face d'une jolie blonde aux formes généreuses et au regard transpirant la misère intellectuelle, tout à fait le profil. Je ne vois pas Céline, je n'ai aucune envie de la chercher. Notre groupuscule se fragmente et mes pensées font de même.

Ce que je redoutais en venant dans une soirée de ce genre m'arrive soudain en pleine gueule et sans prévenir, c'est si brusque que je sens mes jambes se ramollir presque instantanément. Ma respiration se bloque et je me sens violemment isolé de toute autre forme de vie, comme si le reste du monde venait d'être emballé sous cellophane.

« C'était sûr, je murmure. Il fallait que ça arrive. »

Toute l'empathie gracieusement offerte par le MDMA disparaît en quelques secondes. Je suis seul face à la fatalité. Seul et lucide.

Je ne serai donc pas épargné de ça ce soir.

Amen.

J'aperçois mon poison, mon remède, ma came, ma croix. Elle me fixe sans détour tout en fendant la foule pour me rejoindre. Ses lèvres percées se tordent dans un sourire léger.

Séverine est là... Mon cœur s'emballe sous l'émotion.

En arrivant à moi, elle me prend dans ses bras et me serre intensément. Je sens son souffle chaotique tout contre ma gorge nouée, nous sommes dans le même état tous les deux.

Les larmes me montent aux yeux mais je parviens à les contenir. Ses mains parcourent mon dos de caresses désordonnées que je rends instinctivement, dans un réflexe viscéral. La musique est très forte,

elle doit presque crier à mon oreille pour se faire entendre.

« Heureuse de te voir, Gys, ça fait trop longtemps !

- Heureux aussi, Séverine. »

Elle plonge ses yeux humides dans les miens et colle son front, nos nez se touchent et nos lèvres s'approchent dangereusement.

« Putain, elle exhale. Comme tu m'as manqué sale con ! »

Une boule de frissons concentrés s'agglomère au creux de mon ventre, tournoie, se diffuse. Nos souffles se mêlent, dansent dans les quelques centimètres de vide qui isolent encore nos bouches. Une attraction phénoménale m'aspire vers elle, un besoin pulsionnel de ce contact s'impose à moi comme une nécessité vitale. Chaque centimètre cube de ma chair tremblante réclame son corps, supplie la réunion immédiate de nos peaux.

J'esquive pourtant l'esquisse du baiser qui nous guette pour ne pas succomber une fois de plus aux chaleurs incendiaires que nos contacts provoquent.

C'est une malédiction tenace, qui nous saisit à chacune de nos rencontres : nous tombons amoureux comme si c'était la première fois.

Il s'agit d'une passion profonde et malade, un amour pathologique et destructeur qui nous tient fermement. L'alchimie désastreuse du rattachement de nos deux êtres provoque une attraction irrésistible et surpuissante, combinée à une réaction terriblement violente à chaque mélange. Versez de l'eau froide dans une pleine marmite d'huile bouillante, vous aurez une vague idée de ce que peut donner notre réunion.

Cette fille est instable, perturbée, polytoxicomane, sociopathe, violente, cycloïde, imprévisible ; comme je ne suis pas très loin non plus de ce tableau alarmant, la conjugaison de nos défauts et excès tend à composer un cocktail explosif très dangereux. Sev et Gys, c'est Bagdad, Beyrouth, la Bande de Gaza, les quartiers chauds de Bogota, Las Vegas, Ibiza, Goa, Koh Pangan, le tout mélangé, concentré dans nos bouches liées, dans chaque baiser, dans chaque coït, sous chaque caresse. De nombreux incidents cités par Manu tout à l'heure me reviennent en mémoire, ainsi que l'épisode de Benjamin le métis. Ce festival de mauvais souvenirs me refroidit comme un seau de flotte glacée en pleine gueule. Toutes ces expériences cauchemardesques m'ont donné la certitude que rien ne serait jamais possible. Eros devait être défoncé au crack quand il a décidé de nous unir.

Au début de notre relation, très peu de temps après notre rencontre, Séverine avait proposé de m'offrir un week-end en tête-à-tête dans un grand hôtel des environs. Une passion sans limite s'était déjà tissée entre nous ; au bout de quelques semaines, il nous semblait déjà nous connaître depuis toujours.

Comme Séverine avait pas mal de fric, elle voulait nous payer «

un petit séjour hors de l'espace et du temps ». J'ai accepté avec plaisir cette invitation sulfureuse, pleine de sous-entendus.

« Tu n'oublieras jamais ce week-end, m'avait-elle assuré. »

Je n'imaginai pas à quel point elle avait raison.

Afin d'assurer un séjour parfait, elle avait fait le plein de came, dix grammes d'une blanche de la meilleure qualité qui soit, de la bolivienne, *pure, uncut*. Cette poudre avait dû lui coûter une petite fortune. Cerise sur le gâteau, elle avait retenu la suite la plus luxueuse, et donc la plus chère, de ce petit palace trois étoiles nommé « Le Tonneau d'Argent ». A sa demande, nous nous sommes fait servir d'excellents plats et les plus grands vins ; elle avait tout arrangé pour que nous n'ayons pas à sortir de la suite.

Ces deux jours ont été magnifiques, Séverine avait fait les choses bien. Nous avons fait l'amour sous cocaïne tout le week-end, je crois que ça restera l'expérience la plus intense de toute ma putain de vie.

Tous les couples devraient essayer au moins une fois de faire l'amour sous cocaïne.

Nous étions vraiment bien, à des kilomètres au-dessus de tout, et je crois que j'aurais tout donné pour que ce paradis éphémère se fossilise, pour que la perfection de cette passion et de nos étreintes fasse exploser les murs de l'hôtel et viennent inonder ma réalité. Mes prières réclamaient l'infini, suppliaient pour que nos soupirs survivent dans un écho éternel, au-delà de ce week-end. Je ne voulais qu'une chose, que cet amour total se mette à déborder des fenêtres de la suite et qu'il se déverse sur le reste de nos vies.

Malheureusement, le dernier soir, le rêve a tourné au vinaigre.

C'était donc le dimanche, la dernière nuit de ce trip inoubliable. Pour clore cet interlude en beauté, nous avons eu la main lourde sur la poudre et avons bu énormément de champagne, plusieurs magnums d'un grand cru commandés à la réception.

Vers cinq heures du matin, Séverine s'est livrée à moi, totalement, avec sincérité. Elle s'était blottie dans mes bras et a laissé les mots sortir sans réserve.

« Je flippe que ça se finisse. Je voudrais que ça s'arrête pas, que ce week-end dure encore et encore, qu'il devienne une semaine, un mois, un an, des siècles.

- Moi aussi, mon ange. Moi aussi... Mais tout a une fin. C'est moche mais c'est comme ça.

- Je suis pas d'accord... »

Sa joue s'est appuyée contre mon épaule dans un contact un peu plus fort, ses lèvres se sont posées sur ma gorge et elle m'a embrassé délicatement à plusieurs reprises avant de poursuivre en murmurant presque contre mon oreille :

« C'est pas vrai. Moi je crois en l'éternité. En tout cas je veux y croire. »

Un court silence est tombé. J'étais couché sur le dos, une clope à la main, elle s'est assise sur mon bassin et m'a fixé avec intensité

avant de poursuivre :

« On mérite mieux que la vie qu'on mène, je le pense sincèrement. Même si c'est comme ça que j'ai toujours vécu, même si je m'étais jurée de ne jamais vivre autrement, tout est différent aujourd'hui. Tout est différent avec toi. Je voudrais qu'on puisse se poser tous les deux, Gys... qu'on puisse démarrer une vraie vie ensemble, qu'on puisse construire quelque chose les deux, qu'on puisse avoir une famille, un avenir. »

J'ai ri. Je n'aurais pas dû.

« Pourquoi tu te marre ? Elle a demandé, soudain très froide, le regard tranchant. C'est quoi qui te fait rire, là ? »

J'ai tenté de reprendre mon sérieux, mais ça a été impossible. Je me suis mis à ironiser, comme souvent quand je prends de la coke :

« Tu veux un chien aussi ? »

Elle a gardé un visage dur et immobile, mais ses yeux ont commencé à libérer des larmes. Comme je n'arrivais pas à m'arrêter de me marrer bêtement, elle s'est levée, me repoussant sur le côté de ses deux mains, folle de rage.

Sans aucune explication, sans le moindre avertissement supplémentaire, elle a fermé la porte de la chambre à double tour et a jeté les clefs par la fenêtre, coupé le fil du téléphone avec son couteau papillon avant de se précipiter à la salle de bain. J'ai continué à rire en l'appelant :

« Séverine ! Allez, c'est bon, calme-toi. Tu vas pas me faire un trip de merde maintenant, quand même ? Je déconne, quoi ! »

Pas de réponse.

Après avoir pris le temps de terminer et d'écraser ma clope, je suis allé la rejoindre pour tenter de la calmer, pour m'excuser, lui expliquer que c'était pour rire. Je connais bien Séverine, je sais que quand elle se met dans des états pareils, il vaut mieux éteindre les premières flammes sans perdre de temps, avant que ça ne se transforme en un incendie dévastateur, impossible à maîtriser.

Mais c'était trop tard : la machine infernale était déjà en route.

Quand je suis arrivé dans la pièce, elle était appuyée contre le lavabo, penchée en avant. Dans un premier temps, j'ai vu son regard me pourfendre à travers le miroir, parcouru par des éclairs de rage irraisonnée. Ce n'est qu'ensuite que j'ai vu le couteau. Il était posé à côté du robinet, la lame couverte de sang. Elle venait de s'ouvrir les veines comme il faut, mortellement, à la verticale ; chacun de ses poignets portait trois profondes entailles dont s'échappait par saccades rapides des filets épais de fluide vital.

Mon sourire s'est effacé net.

Sa voix distillait un petit chantonement sardonique chuchoté, glissé dans un souffle frémissant, à peine audible :

« T'aaavais pas le droit... T'aaaaavais pas le droiit... T'aaaaaavais pas le droiiiiit ! »

Puis, sans que son visage ne bouge, sans qu'il ne quitte cette

expression glaciale, elle a brisé le miroir d'un grand coup de poing avant de se retourner calmement, s'adossant au lavabo, la main éclatée.

« T'as vu ce que t'as fait ? elle me disait en me montrant les plaies de ses poignets et ses phalanges pulvérisées par les éclats de verre. T'as vu ? »

Sur ces mots, elle s'est avancée brusquement sur moi, mettant du sang partout, laissant de longues traînées sur la faïence blanche des murs. Glacé d'horreur, je l'ai instinctivement repoussée avec force. Son dos est allé cogner contre le lavabo qui s'est descellé sous le choc. Elle s'est écroulée sur le carrelage en riant comme une possédée, regard tendu vers moi à travers ses dreadlocks. Elle est ensuite revenue à la charge, encore plus fort, avec une férocité démentielle.

« Regarde ma mort ! elle hurlait en m'éclaboussant le visage de son sang. Regarde, mon amour ! Regarde ma mort !!! »

Elle me poursuivait partout. J'essayais de fuir, de me dégager de son contact, mais son état de nerf l'avait rendu véloce et tenace. Rien ne semblait capable de pouvoir la calmer.

C'est finalement en hurlant par la fenêtre, après plusieurs minutes de lutte pour parvenir à l'ouvrir, que j'ai alerté des voisins qui ont fait venir Police, Samu, Pompiers. Ces derniers ont déployé les grands moyens pour nous secourir et tout le quartier a été ameuté par les sirènes et les gyrophares. Plus une fenêtre sur le bâtiment d'en face qui ne soit éclairée et noircie d'une ou plusieurs silhouettes à contre-jour. Dans les escaliers, des pas de course résonnaient, indiquant l'arrivée imminente des secours.

« C'est trop tard, gueulait Séverine. Je suis déjà morte, tu m'as déjà tué. C'est beaucoup trop tard, Gys ! »

Sans paille, en posant son visage contre le plateau de marbre, elle a sniffé toute la cocaïne qui restait sur la table de nuit, soit plus d'un gramme et demi.

La tête à l'envers, le cerveau cramé par la blanche, elle a poussé un cri de guerre inhumain avant d'attaquer les pompiers à mains nues au moment même où ils ont mis les pieds dans la chambre.

Une jeune recrue, probablement un volontaire, a eu le nez cassé, et un gradé a reçu un coup de pied qui lui a fêlé trois côtes. Ces braves gens ont dû lutter plus d'un quart d'heure pour parvenir à la maîtriser et lui administrer les premiers soins (ainsi qu'une bonne dose de calmants). Même après une puissante injection de tranquillisants, elle continuait de se débattre comme un chat sous acide en insultant les secouristes.

A un moment donné, alors que tout le monde pensait qu'elle était assommée et mise hors d'état de nuire par les médicaments, les types du Samu ont commencé à déplier une civière et à préparer des couvertures, relâchant ainsi leur attention quelques secondes. Sev s'est glissée dans la faille et s'est jetée sur moi.

J'ai tout d'abord eu le réflexe de la repousser, mais elle a quand même réussi à me saisir le visage à deux mains avec une force incroyable. J'ai vraiment cru que j'allais me prendre un coup de tronche, ou alors me faire arracher le nez d'un coup de dents, mais au lieu de ça, elle m'a embrassé à pleine bouche. Deux flics et un pompier ont tenté de la dégager de moi, mais elle tenait mon crâne en étau. Quand ses lèvres se sont détachées de miennes, elle m'a hurlé qu'elle m'aimait, qu'elle allait crever pour moi, cette nuit. Dix bonnes minutes et une injection plus tard, ils se sont décidés à l'emmener sans perdre une seconde. Du coup, ils n'ont même pas pris la peine de la couvrir pour l'évacuer, ni même d'utiliser la civière, ils l'ont sorti comme ça, complètement nue.

J'ai passé quarante huit heures au poste, dans une cellule de dégrisement aux airs d'aquarium, elle était à l'hôpital dans un état jugé critique par les médecins. La perte de presque un litre de sang, la prise massive de coke, un taux d'alcoolémie très fort, ajouté à cela la consommation habituelle d'héroïne et les tranquillisants administrés par les secours... c'est un miracle si elle s'en est sortie. Quand un inspecteur est venu dans le box crasseux pour m'annoncer qu'elle était tirée d'affaire, je me suis dit que tout le reste n'avait aucune importance. Pourtant, ce qui allait suivre n'avait vraiment rien de drôle.

Suite aux plaintes du patron de l'hôtel pour dégradation, tapage, nuisance à la réputation de l'établissement et non-paiement de la facture (Séverine m'avait invité mais elle n'avait pas d'argent sur elle), soit deux nuits à cent soixante euros et six bouteilles de champagne à cent quarante euros pièce, les flics sont venus prendre ma déposition. Ils m'ont bien fait comprendre que je me trouvais dans une merde noire et j'ai pris conscience que je risquais gros.

« On a retrouvé des traces de came dans la piaule. Là, c'est du ferme mon p'tit gars. Tu vas goûter à la détention. Cette fois-ci t'y échapperas pas. »

Les limites avaient été franchies, il était bien trop tard pour y changer quoique ce soit. Une peur terrible me serrait la gorge alors que je prenais lentement conscience de toutes les conséquences de cette incarcération. Je savais que je ne tiendrais pas un mois en taule.

Heureusement, le père de Sev avait tout réglé et sa famille, une Camarilla puissante et très influente, s'était arrangée pour que la direction de l'hôtel retire sa plainte. Il s'en est suivi, pour elle, un internement de près de deux mois au sein d'un établissement psychiatrique très fermé ; le principe d'hospitalisation par demande d'un tiers est un moyen de contention extrêmement efficace, d'autant plus que l'influence familiale s'étendait au milieu médical et à celui de la justice. Ils avaient largement le pouvoir d'appuyer une telle demande.

Le baiser est donc risqué, parce que j'en ai envie et qu'elle aussi,

parce que si nos lèvres se touchent, c'est la *rechute libre*. La passion et ce brouillon de sentiments surpuissants ne doivent pas me faire oublier certaines prudences élémentaires.

Voyant que j'évite ses lèvres, elle fait une moue blasée et me glisse à l'oreille :

« T'accepteras bien une petite ligne, tout de même, en souvenir de nos instants. »

Comme je ne réponds pas, elle me crève des yeux en prenant sa lèvre inférieure entre ses dents et en haussant les sourcils. Son Médusa accentue la puissance de son regard. Il me semble qu'elle vient de me planter une paille dans le front et qu'elle commence à me siroter l'âme. Quand elle me sent bien emmêlé dans ses filets, elle reprend plus fermement.

« Viens ! Suis-moi ! J'ai une coke qui devrait t'envoyer très loin.

- Au souvenir ... D'accord. »

Vendredi, 03H20

« My reflaction, dirty mirror. There's no connection to myself. I'm your lover, I'm your zero. I'm the face in your dreams of glass. »

The Smashing Pumpkins

« Zero »

Elle prépare quatre lignes épaisses sur le vieux lavabo sans presque me quitter des yeux. Elle me trouble tant que je ne sais pas comment me tenir. Face à elle je me sens ridicule. Pourtant, en l'observant, je mets très vite à jour la faille habituelle : ses mimiques de fauve assuré masquent mal son émotion, elle tremble tout autant que moi.

« T'es venu seul ? elle me demande. Tu trimbales une de tes pétasses ? »

Je sais qu'elle n'aime pas l'idée que je puisse me taper quelqu'un d'autre, je ne donne donc aucun nom ni aucune précision concernant Céline car je la sais capable d'aller chercher cette dernière pour le simple plaisir de la défigurer. Je préfère lui répondre simplement que oui, je suis venu avec une amie, juste une amie et rien de plus. Elle acquiesce avec une ironie amère, frotte son nez du revers de sa main en reniflant ; un vrai réflexe de cocaïnomane. Ce geste me colle sous les yeux le tatouage qu'elle porte à l'intérieur du poignet droit, *Memento Mori*.

Les lignes sont prêtes, presque un demi-gramme pour elle, un peu plus pour moi. Elle veut me charger mais je suis endurant, j'ai supporté plus.

Séverine se bourre les deux traits dans le pif d'une seule

inspiration nasale. Je l'imité, plus lentement.

Puis le bien-être habituel, un peu plus fort peut-être. Je rejette ma tête en arrière et ressens un vertige violent. Mes pensées se clarifient étrangement, une assurance totale m'enveloppe de certitudes trop confortables. Fourmillement familier dans la nuque et à l'arrière du crâne. Accélération cardiaque. Je lâche un long soupir et les rires de ma furie parviennent à mes oreilles. Je la regarde. Son visage arbore un sourire sûr et pleinement satisfait.

Cette coke est une bombe.

Elle ricane encore en retirant son pull, découvrant ses seins percés et ses épaules tatouées de formes tribales complexes ; au-dessus de son nombril s'étire une inscription en lettres larges, profondément encrée sous sa peau blanche.

Orgasmachine.

Ce tatouage est récent, relief léger sur les contours et brillance caractéristique de la peau couverte de pommade cicatrisante. Les pores dégorgent encore un peu d'un mélange de lymphes et de pigments noirs.

En un éclair, son regard magnétique cloue au mur toutes mes résolutions. Son rire s'arrête brusquement quand ses pas me tirent à elle. Son approche est lente, calculée. L'ivresse me fait sourire une invitation défiante.

C'est un électrochoc quand nos deux corps se touchent.

Nos bouches s'emmêlent dans un baiser profond et violent, nos dents s'entrechoquent, le bijou de sa langue percée me caresse l'intérieur des joues, le palais, les gencives. Une série de gestes empressés et anarchiques écartent toute entrave textile à une pénétration rapide et brutale, sa voix égraine un monologue salace, un chapelet de mots orduriers qui étrangle mon souffle :

« Tu vois, c'est moi qui te fais bander, là ! Il n'y a que moi pour te faire bander comme ça, sale con, pour te faire triquer à mort. Que moi pour te retourner la tête. Tu vas bien me baiser, là... tu vas bien me défoncer, hein ? Depuis combien de temps t'en crève d'envie ? Remplis-moi, fils de pute ! Fais-moi gueuler comme avant. Il n'y a que toi qui saches me baiser comme ça. »

J'entre en elle avec le plus de force possible, la coke me donne une gaule sans nom, ma main claque sur sa cuisse. Une fois, deux fois. Elle rugit de douleur et de surprise, j'augmente l'intensité, je frappe plus vite, plus fort, je la lime avec plus de force aussi. Elle crache à nouveau sa prose délirante, transpirante, crasseuse.

« Tu te lâches, bâtard ! Tu sais que tu peux faire ce que tu veux avec moi. Tu fais ça avec tes putes ? Elles te laissent les exploser comme ça tes pétasses ?

- Non, y'a que toi pour aimer ça comme ça, triple pute... Que toi ! »

Elle se démène encore un peu plus, râle sans retenue, amorce des cris dans un torrent de souffles. Je continue à la frapper, elle saisit

mon menton et me crache à la gueule. Je redouble de puissance dans mes coups de reins, je voudrais éjaculer vite mais ça ne vient pas. Elle rit entre ses cris, ses paroles puent la provocation malsaine et son regard de juge me défie d'une lame bleu-métal. Cette fille me pousse aux limites.

« Tu baisses comme on se venge ! Tu me fuis. Tu m'écrases pour oublier. Mais j'ai pas assez mal pour fermer ma gueule. C'est comme ça que t'aimes me prendre ? T'as besoin de me salir pour oublier que tu m'aimes ? T'as peur de m'aimer, hein ? T'as peur de moi ! J'ai pas peur, moi ! Je t'aime ! Je t'aime !

- Ta gueule, Séverine. Ferme ta putain de grande gueule !

- Tu rêves ! Je t'aime... Je t'aime à en crever et je sais que tu m'aimes aussi. Crache-le que tu m'aimes ! Crache-le, sale con ! C'est ça qui te ronge, c'est ça qui te brûle le bide. »

Tout son visage m'agresse d'un sourire diabolique, corrosif. Ses yeux semblent avoir perdu toute humanité, ils me blessent. Ils me décharnent.

Je me retire, la retourne en lui collant la gueule sur le mur couvert de crasse. J'appuie bien sur sa tête et la peinture écaillée se décolle sous la pression. Je la finis en levrette, les claques pleuvent sur son cul avec une force extrême. Ses chairs meurtries sont violacées et boursoufflées d'un relief impressionnant. Ma main est alourdie de douleur, enflée. Rien ne la fait taire, ses cris martèlent mon crâne de vérités pesantes :

« Je le sais que tu m'aimes. Je le sais ! T'as juste peur de moi, c'est tout. T'as peur parce que t'arrive pas à m'oublier, parce que ça te rend malade de m'imaginer en train de me faire mettre par un autre mec. »

Ma mâchoire se ferme sur sa nuque, elle a un cri de douleur sec qu'elle étouffe, sans aucun doute par fierté. Je mords encore plus fort, jusqu'à sentir le goût du sang sur ma langue. L'odeur musquée de ses dreadlocks envahit mes sinus. Elle gémit de douleur mais rejette sa tête en arrière pour me laisser plus de chair, plus d'accès à sa peau, plus de sang.

Un type bedonnant entre dans les chiottes et pisse dans un urinoir bouché, il est visiblement perché très haut. Il porte des lunettes aux verres épais et il lui faut quelques secondes pour nous voir. Nous sommes pourtant à moins de trois mètres de lui. Ses yeux vagues s'installent sur nous un instant, l'interrogation fait rapidement place à la stupéfaction. Je saisis les cheveux de Séverine et dirige son visage en sueur, couvert de résidus de peinture, en direction de lui. De l'autre main, je tords sèchement le barbell qui traverse son téton droit.

Elle s'adresse au gars d'une voix enveloppée de râles, de plaintes et de soupirs. Il me semble même qu'elle pleure un peu mais je n'en suis pas sûr, je ne préfère pas savoir :

« T'as peur de l'amour, toi aussi ? Ça te fait peur d'aimer ? »

Le gars s'empresse de terminer, appuie machinalement sur le poussoir. Les conduits vides ont un résonnement creux. Il sort rapidement sans refermer la porte et la musique nous inonde de battements réguliers. C'est « *Born Sleepy* » de Underworld qui résonne partout et nous parvient dans un écho légèrement distordu.

Drive boy dog boy

Dirty numb angel boy

In the doorway boy

She was a lipstick boy...

Elle passe sa main derrière la tête et me fait lécher ses doigts avant de commencer à se caresser. Ses gémissements croissants sont brouillés de mots.

« Putain... comme t'es en moi ! Comme je te sens ! Tu peux me faire le mal que tu veux, sale con, je te sens comme personne. Tu peux essayer de me salir, je me sens belle contre toi. Toi aussi, je le sais. T'es bien qu'au fond de moi. »

A un moment, je sens qu'elle accélère sa caresse, prête à jouir. Elle se penche un peu plus en avant, se cambre au maximum et contracte volontairement son vagin de façon régulière autour de ma queue. Sa voix n'est plus qu'un soupir.

« Je vais jouir... Mais je t'emmène avec moi... Putain... comme c'est bon ! »

Ses jeux de contractions musculaires s'accélèrent, s'accentuent et gagnent en force jusqu'à ce qu'elle vienne. Son plaisir violent prend corps dans des tremblements syncopés et des cris sans retenue. Il me semble que je vais perdre connaissance quand je jouis au fond d'elle, sans aucune précaution.

Nos masses s'écroulent au sol, démolies. Je quitte son corps brûlant et m'étends sur le dos. Séverine tente de se relever mais glisse sur la dalle trempée ; elle rampe dans la crasse sous mon regard vidé.

Vendredi, 03H45

Quelques minutes plus tard, nous buvons une bière hollandaise extra-forte au bar, improvisé sur le comptoir d'un ancien magasin. Derrière le blondinet efféminé qui joue les serveurs de night-club en tordant du cul sur le beat entêtant, de vieilles étagères croulantes sont encore chargées de leur ancien fardeau. De l'outillage rouillé, des lunettes de protection et des cartons divers, déformés par l'humidité, subissent les durs outrages du temps. Au plafond, près de dix mètres au-dessus de nos têtes, les chemins de câbles tranchés recrachent des entrelacs veineux de polychlorure de vinyle.

Cet endroit était une usine. C'est difficile à imaginer mais, il y a encore très peu de temps, de nombreuses personnes y travaillaient d'équipe, de nuit, et de nombreux week-ends. Une production colossale d'alternateurs électriques naissait du savoir-faire d'ouvriers consciencieux, les champs de compétence complémentaires et associés permettaient l'exécution du miracle industriel français. Des milliers d'hommes regroupés autour de ce pôle technologique, des milliers ! Pour en arriver où ?

Ici.

Moins d'un an après la chute de cet empire industriel, les parasites sont en place, remplacent les ouvriers et leurs efforts constructifs par le chaos résiduel de l'agonie urbaine. La musique comble le silence des machines, le désordre remplit tout l'espace. C'est un effondrement sinistre, pourrissant. Effroyable.

Un Turc au nez tordu s'approche, commande une bière, regarde brièvement Séverine puis moi, plus longuement. Il boit une gorgée, se serre davantage contre mon épaule, parle d'une voix calme et lente en regardant danser la foule.

« J'ai des ecstas à vendre, je dois tout liquider avant de partir. Je te propose une bonne affaire, vraiment un bon plan : Vingt Euros pour les huit qu'il me reste. C'est des bons plombs, moitié MDMA, moitié amphétamines. Ça te branche ? »

Manu arrive vers moi au moment où je décline froidement l'offre. Le Turc me demande si ça peut l'intéresser. Comme je hausse les épaules, il me sourit et se dirige vers lui, parle près de son oreille en faisant danser ses mains.

« T'as bien fait de refuser, me dit Séverine avec une mimique méprisante. Ce connard passe sa vie à enfler son monde en vendant de la merde. Je le connais, il habite les Glacis. Un enculé de première.

- J'avais flairé l'embrouille. De toute façon, je n'achète qu'à des gens de confiance. J'espère que Manu ne va pas se faire vendre du paracétamol ou des laxatifs. »

Les combines du genre sont facilement réalisables et fréquemment utilisées dans le milieu Techno, Séverine et moi avons très souvent financé nos excès en usant de subterfuges pharmaceutiques de ce type. Le principe est simple et ne coûte presque rien d'autre qu'un peu de temps et de patience.

Il suffit de se procurer des comprimés inoffensifs et volumineux (le Doliprane était notre support préféré), de retravailler les formes au couteau en ajoutant un sigle improvisé et crédible à la surface, de se rendre ensuite dans une teuf assez éloignée pour y repérer les jeunots inexpérimentés à qui vendre le matos. Les petits cons qui se font arnaquer ne risquent rien, ils perdent juste un peu d'argent et de dignité mais leur santé n'est pas en danger : l'automédication n'a jamais fait de mal à personne. Une fois, on a réussi à se faire quatre mille francs en tournant toute une nuit sur six teufs différentes, en Haute-Saône profonde. Il faut dire que ce département de bouseux consanguins est vraiment le terrain idéal pour les arnaques, personne ne nous voyait venir, il suffisait de porter une paire de Vans aux pieds et un sweat à capuche Carhartt pour être perçu comme un demi-dieu. Tellement facile que j'en avais presque des remords.

J'ai même recroisé des abrutis à qui j'avais refourgué du paracétamol à dix euros le cachet et qui m'ont sauté dessus en me demandant s'il m'en restait.

Je jette un bref coup d'œil et constate, navré, que le deal se conclut. Manu revient vers nous, tout fier :

« Je viens de faire une putain d'affaire ! »

Je rétorque :

« Toi, t'es vraiment le roi des cons ! »

Séverine explose de rire, je la suis de bon cœur mais Manu ne se démonte pas. Il nous dit en avoir acheté un à ce même type il y a un peu plus d'une heure, que le matos est bon. Il nous en offre un chacun en nous assurant que nous ne serons pas déçus. C'est du baratin, je le sais, Manu n'a rien acheté dans cette teuf, il raconte cette histoire pour ne pas perdre la face.

« Je vais le garder précieusement, dit Séverine en le glissant dans la poche de son treillis. Si je venais à avoir une migraine... Ce cachet

m'a tout l'air d'un foutu Doliprane. Un Codoliprane si j'ai de la chance...

- De toute façon, vu l'heure qu'il est, il faudrait penser à rentrer, dit Manu en rangeant le sachet dans sa poche. Je ne sais pas où est Céline mais Vanessa est HS depuis longtemps, faudrait pas que je la laisse trop refroidir si je veux en faire quelque chose. On va à la voiture ? »

J'acquiesce silencieusement et emboîte le pas à Manu.

La fatigue, l'alcool et les drogues ont visiblement eu raison de sa grâce habituelle, il marche voûté, ne prête plus autant d'attention à sa tenue ni à ses cheveux. Séverine me suit, prend ma main et colle son épaule contre moi. Elle baisse les yeux au sol et prend sa lèvre inférieure entre ses dents. J'ai envie de la serrer dans mes bras, envie de l'embrasser, besoin de son contact encore et encore. Mais il faut que je tienne bon. Jusqu'ici, j'ai presque fait un sans faute, ce serait vraiment trop con de craquer à la sortie.

Manu me regarde du coin de l'œil, inquiet. Sans doute se dit-il que je m'apprête à faire une erreur. Il n'aime pas Séverine, il pense qu'elle est la cause de tout les événements sordides de ma vie, de ce qui m'est arrivé de plus noir.

Responsable de ma toxicomanie.

Responsable de ma dépression quasi-permanente.

Il est comme tout les autres, il a une vision de l'extérieur, et comme elle lui sort par les yeux, il manque d'objectivité.

De plus, la personnalité forte de Séverine le décontenance fortement, principalement parce que Manu est un macho, quoiqu'il en dise, et même s'il s'en défend. Il aime les femmes simples, bêtes et surtout soumises. Il aime sentir sa supériorité, la domination masculine. Je suis prêt à parier qu'au pieu avec Sev, il ne serait pas foutu de bander correctement.

« Au fait... Tu sais pas où est Céline ? me demande Manu, probablement pour faire chier Séverine. Je l'ai pas vue de toute la soirée. »

Ma furie serre les dents, je vois ses maxillaires se contracter à plusieurs reprises. Ses yeux s'assombrissent et je sens sa main trembler nerveusement. Je commence à prier pour ne pas tomber sur Céline à ce moment précis, j'espère qu'elle est déjà à la voiture. Si elles se croisent, c'est la boucherie assurée.

Je lance à Manu un regard réprobateur. Je sens qu'il regrette quand je le vois baisser les yeux au sol. Du coup, il accélère la marche afin de mettre un peu de distance entre lui et nous. C'est mieux ainsi, sans aucun doute.

Vendredi, 04H25

Alors que nous nous arrivons vers la sortie, un ancien quai pour poids-lourds dont le rideau de fer a été arraché, je sens la main de Séverine serrer la mienne un peu plus fort. Sans me regarder, elle me dit :

« Il faut que tu comprennes que je tiens vraiment à toi, Gys. Je suis vraiment dégoûtée de comment ça a mal tourné, limite je comprends pas. J'aurais vraiment souhaité que ça fonctionne entre nous et je sais aussi que c'est en grande partie de ma faute si ça a foiré. Je sais que j'ai déconné grave.

- Moi aussi, j'ai bien déconné, Sev. C'est comme ça, faut pas regretter. »

Elle laisse tomber un court silence puis se jette à l'eau sur un sujet qu'elle sait sensible entre nous :

« Tu sais comme moi qu'on se ment quand on baise comme ce soir. Tu le sais, Gys.

- Oui, je le sais.

- Alors pourquoi tu le fais ?

- Arrête ça, Sev... je suis obligé de me protéger. Tu sais très bien pourquoi.

- Te protéger de qui ? De moi ? Putain, parle pas de moi comme si j'étais ton ennemie !

- C'est pas ça. Mais tu sais très bien ce qui arrive quand on se voit. Y'a plus de logique, on tombe toujours dans le même piège. Excuse-moi mais je suis obligé de mettre un peu de distance.

- De la distance... »

Un sourire triste s'affiche sur son visage. Elle sort une clope qu'elle allume nerveusement. J'en fais autant. Ses yeux cherchent les miens mais je reste fixé sur la sortie. Je me dis qu'il faut mettre fin à cette conversation, rapidement si possible. Voyant que je cherche à

couper court, elle reprend à voix basse :

« Comment on en est arrivé là ? On est si loin de ce qu'on s'était promis, si loin de ce que j'imaginai. Tu te rappelles notre première nuit ensemble ? Notre toute première nuit... tu t'en souviens ?

- Un peu que je me rappelle !

- On retrouvera plus jamais ça... On pourrait chercher comme des cons toutes nos putains de vies sans trouver un dixième de cette intensité, Gys. Tu peux essayer, toi... t'as déjà commencé. Tu peux essayer mais tu verras que j'ai raison. Ce qu'il y a entre nous, c'est unique. »

La braise de sa cigarette semble vouloir s'enflammer tellement elle tire dessus nerveusement. Mon mutisme l'irrite au plus haut point mais je ne trouve rien d'adroit à dire pour remblayer le silence qui tombe. Comme le blanc se prolonge, elle reprend d'une voix tailladée d'amertume :

« Putain, t'as pas le droit de faire semblant d'avoir oublié ou de faire comme si ça avait perdu toute importance. Moi, je tremble encore rien que d'y penser. J'y suis encore. J'ai juste à fermer les yeux pour y être de nouveau, c'est pour ça que je ne dors plus. Je sais qu'on était deux. On était deux et y'avait plus rien autour.

- Arrête Séverine ! S'il te plaît, arrête... J'en souffre aussi, qu'est-ce que tu crois ? Que je m'en fous ?

- Alors pourquoi tu me fuis ? Pourquoi on baise comme ça ? Pourquoi on se ment ? C'est pas nous, ça ! C'est pas nous et tu le sais. Nous c'est ensemble... Nous c'est pour toujours. On se l'était dit, mon amour... On se l'était promis.

- Tais-toi, Sev !

- Non. »

Je m'arrête et la prends par les épaules en la fixant droit dans les yeux, bien décidé à clore cette conversation aussi brutalement que possible. Mais face à elle, jamais rien ne se passe comme je le voudrais. Son regard trouble et blessé suspend mon souffle.

Je me sens comme un funambule défoncé à la kétamine, essayant pitoyablement de garder l'équilibre sur son filin d'acier, à des dizaines de mètres au-dessus du sol. Je sais que je vais chuter, je ne tiendrai plus très longtemps. Mon esprit s'agite, cherche une issue dans le désordre qu'elle sème.

Alors que je me prépare à une fuite, elle reprend d'une voix douce, déchirante :

« Et si on se rangeait ? Si on se mettait au vert tous les deux, hein ? Arrêter la came, se faire un nid. Tranquilles. On aura bientôt trente ans, Gys ! »

Comme je reste muet de surprise, elle continue, intensifie sa voix avec sincérité et me transperce après un long regard.

« J'en peux plus de ce vide autour de moi, je suis fatiguée de m'abîmer dans des relations superficielles et dans des jours sans but. J'ai froid... J'ai froid et j'ai peur. Je ne veux plus détruire, je ne veux

plus m'enterrer : je veux construire et trouver des raisons d'y croire, des raisons de vouloir tenir encore un peu à la surface, des raisons de me lever le matin. Regarde-nous ! Ouvre les yeux et regarde-nous ! Nous sommes usés de tout ça. Usés et bientôt morts. Je ne peux plus continuer, Gys, et ma seule issue c'est toi. Je n'ai jamais aimé avant toi et même si j'ai tout gâché je... je t'aime ! Je t'aime à en crever et je n'envisage rien sans toi.

- Arrête ça ! Ma voix tremble, elle sue les émotions que je voudrais taire. Je sais tout ça mais ce n'est ni l'endroit ni le moment, Séverine, ce n'est pas le genre de choses à dire... Merde ! Notre histoire va nous tuer. »

Ses yeux brillent, je dois tourner la tête pour ne pas l'embrasser, la serrer fort et dire « je t'aime » avec violence. Je souhaite qu'elle se taise. Tous ces mots me brisent parce qu'elle a raison, des souvenirs que j'essaye d'enterrer vivants depuis plusieurs semaines viennent l'illustrer avec une puissance colossale.

Elle voit que je m'enlise. Elle me suit tout au fond.

« Souviens-toi du pacte, elle me dit. La nuit où on s'est échangé nos âmes. »

Ebranlé, je tourne la tête, mes yeux se ferment et mes paupières s'écrasent. Elle sent qu'elle m'a solidement agrippé, elle tire encore un peu plus :

« Ne t'échappe pas ! Souviens-toi du pacte, Gys. T'as pas le droit de t'enfuir de ça. »

Les images viennent me heurter avec brutalité. Toute issue m'est interdite. Elle sait pourquoi elle évoque ce point précis de notre histoire, c'est le point de superposition de nos êtres. Malgré mes efforts, je m'enfonce tout à fait, cherchant à lever la tête dans un ultime réflexe de défense inutile.

Ce soir là, on venait de se retrouver après une séparation qui a été insupportable pour nous deux. Séverine avait de l'héro d'une qualité rare et une coke excellente, petits cailloux blancs-gris parcourus de reflets roses légers, attestant de part leur consistance même d'une cocaïne de premier choix. Elle a préparé un Speed Ball. Deux lignes des deux poudres mélangées.

« Tiens mon Ange, je nous offre une petite virée au Paradis, elle a dit avec un sourire. Tu vas voir, il paraît que c'est le trip ultime, la totale. J'ai des choses à te dire que je peux pas te dire sur Terre.

- Je sais pas, Sev... J'ai jamais pris ça moi. Je sais pas comment je vais le gérer. L'héro ça va, la Coke aussi, mais les deux, là, je sais pas.

- Mais moi non-plus, mon Ange... C'est une première pour nous deux. Mais t'inquiète, on est ensemble. Il ne pourra rien nous arriver tant que nous serons ensemble. »

Deux petites pailles en acier inox nous ont servi à prendre les rails en même temps sur le verre transparent de la table basse.

Séverine avait insisté pour un trip en simultané. Les deux lignes ont été convoyées en même temps vers nos sinus et les râles de plaisir ont jailli de nos gorges comme un chœur parfaitement orchestré. La jouissance offerte par le Speed Ball est miraculeuse. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre et nos corps se sont serrés à s'en étouffer.

D'abord les frissons, des pieds à la tête, ensuite la chaleur orgasmique sous laquelle il est impossible de ne pas râler de plaisir. Puis la décharge d'énergie, la déflagration de la coke, juste après, voire en légère superposition. Le rythme cardiaque qui s'accélère, le sang qui afflue comme un torrent et qui sème l'extase de l'héro dans chaque centimètre cube de chair. Un vertige indescriptible, au-delà de tous les mots.

Après le Flash, une ivresse cotonneuse s'est emparée progressivement de nos corps, de nos esprits, de nos âmes éparpillées. Un instant étiré et imprécis est venu accueillir nos caresses, nos bouches mêlées se tordaient dans des contacts longs et ardents ; elle seule savait pousser de simples baisers à un tel niveau d'intensité et de force. Le temps s'est fissuré tout autour, nos chairs vibraient dans le néant.

A un moment, Séverine a sorti un rasoir de barbier chromé et l'a tendu à moi pour que je le saisisse.

« Nous allons lier nos vies, elle m'a dit dans un souffle brûlant. Je te fais le serment d'être à jamais tienne. »

J'ai pris dans ma main tremblante l'outil tranchant, sans trop comprendre, fasciné par ses mots et engourdi par la came. En me saisissant fermement le poignet, elle a posé sur moi un regard sauvage et envoûtant, ses pupilles dilatées à l'extrême m'enrobaient complètement. Elle s'est penchée vers la lame et a léché lentement son fil. Un peu de sang coulait de ses lèvres quand elle a repris le rasoir et l'a présenté à ma bouche.

« Et si j'étais Positif ? je lui ai dit en la fixant. Tu sais c'est pas impossible du tout.

- Si t'es positif, je m'en fous.

Sa réponse est arrivée sans aucune hésitation de sa part, comme si elle était déjà réfléchi de longue date.

« Si t'es positif et que la maladie t'emporte, j'ai plus aucune raison de continuer. D'ailleurs, je veux plus entendre parler de capotes... Je viens de faire un test. Moi je suis négative.

- Toi peut-être, mais moi j'en sais plus que rien Sev...J'ai jamais fait de test et j'ai passé mon temps à prendre des risques, surtout à faire n'importe quoi. Je voudrais pas...

- Tais-toi ! Tu me connais suffisamment pour savoir que je changerai pas d'avis. En plus je m'en fous, je suis immortelle.»

Après un petit sourire de gosse, elle a ponctué d'un regard sans appel tout en approchant plus près de mes lèvres l'outil couvert de sang.

« Je te fais le serment, j'ai dit à mon tour, d'être à jamais tien. »

Douleur salée et pénétrante. J'ai moi aussi passé ma langue tout au long de la lame.

Dans les brumes narcotiques et dans la clarté soudaine de nos sentiments, nous avons scellé le pacte dans la fièvre d'un infini baiser blessé. Une étreinte mouvante a bercé le lien naissant, nos corps brûlants se sont fondus, des heures se sont passées sans que nos bouches ne se délient. De son côté, aucune retenue, aucune crainte, elle savait pourtant que les risques que je sois séropositif étaient grands. Elle a tout pris de moi, sans un doute. Cette nuit là, j'ai su que j'avais contre moi l'amour de ma vie et que rien de plus fort ne me serait jamais offert. Cette certitude n'a d'ailleurs toujours pas fléchi aujourd'hui.

Le souvenir reste très vif, je me souviens du goût du sang. La magie de ces images est marquée au fer rouge au fond de moi, d'un sceau ineffaçable, la marque éternelle d'une passion sans règles et sans limites.

Son visage, cette nuit, est presque le même, un peu plus usé peut-être. Son regard a toujours la même force, il est juste délavé, plus gris ; il reste cependant celui qui a brûlé mon âme.

Je baisse les yeux au sol.

« Laisse-nous une chance, Gys, juste une chance. Je sais que tu le souhaites autant que moi, alors il faut essayer. Au nom de tout ce que nous avons vécu ensemble, il faut essayer. »

Des larmes discrètes perlent à ses joues, son cœur est à nu. Je dois rassembler toute ma volonté pour parvenir à me retourner, à m'en éloigner. Elle me crie que c'est trop tard, que nos destins sont enchaînés, que reculer encore c'est gâcher des années. J'accélère le pas, je voudrais pouvoir m'éjecter instantanément hors de portée de sa voix. C'est une fuite. Elle crie qu'on est attachés, liés par la chair, qu'on ne pourra pas vivre l'un sans l'autre. Je pense qu'on ne pourra pas vivre ensemble non plus, mais je sais qu'elle a raison.

« OK Ghislain... elle me hurle. Je retourne dans ma nuit, je replonge au fond de mon trou, là où tu m'as laissée. Mais ne tarde pas, s'il te plaît. Ne tarde pas à venir m'y retrouver ou à venir m'en sortir. Je sais pas combien de temps je tiendrai seule ici. »

Une boule d'angoisse me prend au ventre, mes mains tremblent. Touché ! Un froid étrange me saisit, un froid douloureux, intérieur. C'est un sentiment que je connais trop bien : le souffle glacé de l'absence. De son absence. Je sais déjà ce qui va suivre, je connais tous les symptômes de ce poison. Son visage ne va plus quitter mes pensées, cette angoisse tassée dans mon abdomen va croître et je me sentirai plus seul que jamais, même au cœur d'une foule. Avec un effort surhumain, je parviens à ne pas fondre en larmes.

Me défoncer ! Il faut que je me mette la tête à l'envers pour ne pas sombrer. Si malsain soit-il, c'est le seul antidote que je

connaisse. L'idée d'une longue ligne d'héroïne se dessine en moi instantanément, je ravale ma pensée aussi brusquement que possible.

« Trop facile, je me dis en soufflant. Faut pas redescendre, Gys. Faut pas retomber T'as pas fait tout ça pour rien. T'as pas souffert autant pour faire marche arrière. »

Le sevrage n'est pas si vieux, le souvenir du supplice est entier, ça résonne encore comme un avertissement trop clair pour être ignoré.

Les premiers jours de manque ont été un cauchemar.

J'ai connu la douleur mentale et la souffrance physique en simultané, dans un mélange subtil, et c'était si violent que j'étais devenu incapable de discerner l'une et l'autre. Des crampes dans tout le corps, l'impression d'être sur le point de chier mes intestins, de vomir mon foie et l'ensemble de mon appareil digestif. Des suées qui alternaient entre la congélation de mon épiderme et des bouffées de chaleur dignes des climats tropicaux. Des maux de têtes intenable, avec l'impression d'avoir la boîte crânienne prise dans un étou. Les mâchoires douloureuses, la bouche noyée de salive, les yeux portés à incandescence dans les orbites au moindre rayon de lumière un peu vive. La certitude que le fil de mes pensées m'échappait complètement, que mon cerveau ne m'appartenait plus du tout, et que rien d'autre que le manque n'avait de réalité. Aucun raisonnement possible, pas de répit à l'envie permanente.

Un enfer instable, en mouvement perpétuel, plein de ressources, de nuances, de surprises douloureuses. Heureusement que je ne me suis jamais mis cette merde dans les veines, heureusement aussi que j'ai pu m'aider d'opiacés plus doux pour rendre le sevrage sensiblement plus vivable. J'ai des montées d'angoisses en imaginant une désintoxication brutale, sans produits de substitution, pour un vrai tox à la pompe.

Quand j'en suis sorti, j'avais vraiment l'impression d'avoir traversé le Styx à la nage, mort de fatigue, courbaturé, blanc comme un linge. Mes jambes ne parvenaient presque plus à me porter, des tremblements les traversaient à chaque station debout prolongée, rendant mon sens de l'équilibre précaire. Le pèse-personne m'indiquait que je m'étais délesté de presque dix kilos et j'ai mis un temps fou pour réapprendre à mon estomac à remplir à nouveau son rôle.

Je me suis juré de ne jamais replonger, de ne plus jamais risquer un tel calvaire. Je n'ai pas le droit d'y retourner. Si je faisais ça un jour, ce serait pour un aller simple, à n'en pas douter.

De la cocaïne, rien de plus. Eventuellement de la codéine ou un peu de sulfate de morphine si l'envie revient me tirailler trop fort, mais pas de brune. Par réflexe, je vérifie dans ma poche pour être certain que le paquet de clopes avec la poudre est toujours là. Je suis

soulagé en sentant le relief anguleux rassurant.

Juste de la coke, même si je dois en abuser pour tirer radicalement ma tête de là, violemment s'il le faut, quitte à m'en déboîter les vertèbres. Je renifle un grand coup, le goût ammoniacé de la blanche de Séverine revient couler encore une fois dans ma gorge. Mon nez semble avoir disparu, mes dents aussi, je reprends une petite montée avec ce qui me restait collé aux sinus, mais ce n'est pas suffisant.

Une ligne.

Une belle et longue ligne, maintenant, immédiatement, voilà ce qu'il me faut. Un rail si long que je serai incapable de le prendre en une fois.

Disjoncter.

Couper les circuits d'une façon radicale.

Le seul remède au poison fou de cette absence.

Vendredi, 04H53

En arrivant vers la voiture, le sourire satisfait de Céline m'agresse un peu, elle a vraisemblablement assisté à la scène :

« Toujours en galère avec cette folle ? »

Sa remarque me surprend.

Céline ne sait presque rien de moi et je ne vois pas comment elle pourrait connaître Séverine. Comme elle voit que je cherche à comprendre, elle prend une voix mielleuse sur laquelle elle pose un petit sourire en coin :

- C'est Manu qui m'a un peu raconté... Si elle pige pas qu'on est ensemble maintenant, je pourrais lui expliquer vite fait. »

Sa remarque me fait sourire.

Visiblement, Céline n'a aucune idée de qui est Séverine, elle ne mesure vraiment pas le danger. Si c'était le cas, elle se serait abstenue d'un tel commentaire et serait plutôt en train de me supplier de me dépêcher de grimper dans la caisse pour pouvoir partir d'ici le plus vite possible.

Je n'ose pas imaginer ce qui se passerait si Sev tombait sur Céline maintenant, après ce qui s'est passé et dit entre nous deux. Elle doit être dans un état de nerfs pas possible, je crois que ça tournerait très mal.

Manu démarre la voiture pour m'encourager à sortir de mes pensées et à monter rapidement. Céline ouvre la portière, me demande si je compte rester longtemps sur ce parking.

A vrai dire, j'oscille entre deux possibilités diamétralement opposées. Soit rentrer dans ce studio minable pour me vautrer sur Céline, laquelle ne m'inspire rien de plus qu'un désir physique, soit faire marche arrière et rejoindre Séverine, que toute ma substance réclame, en prenant le risque de plonger encore plus bas que je ne le suis déjà. Le conflit est douloureux, d'autant plus que la drogue embrouille un peu ma pensée. Je reste debout dans le froid, indécis et perdu.

Céline me caresse d'un regard dégoulinant, m'envoie ces mots comme on jette une bouée encordée à un homme qui se noie :

« Oublie ! Elle va te casser, elle est trop compliquée. Monte dans la voiture, rentrons ensemble... Je te jure que ça va être ta fête. Tout ce qui peut te traverser la tête, je te l'offre cette nuit. »

Elle tapote de la main sur le siège en cuir. Son sourire abat mes incertitudes. Je monte dans la voiture et me jette à ses lèvres. Elle me glisse à l'oreille qu'elle est déjà trempée.

Vendredi, 05H10

La conduite de Manu est plus détendue, sans aucun doute à cause de la fatigue. Son visage donne l'impression inquiétante qu'il est sur le point de s'endormir au volant.

Sur le boîtier plastique de l'album « *Dirty* » des Sonic Youth, je transforme presque un gramme de coke en une dizaine de petites lignes parallèles aussi égales que possible. Céline me regarde faire avec des yeux brillants. Sa langue passe plusieurs fois sur ses lèvres pour les humidifier, ça lui donne des airs de reptile carnivore affamé.

« Arrête de me fixer comme si t'allais mordre, je lui dis. Y'en aura pour tout le monde.

- Juste que je trouve que c'est une bonne idée, elle répond avec un regard brillant plein de gratitude. Je crois que c'est exactement ce qu'il nous faut... pour la suite.

- Bien sûr que c'est ce qui nous faut. Je sais ce... »

La voiture fait soudain une embardée qui tranche net ma phrase, et on manque de peu de taper le trottoir. Il s'en faut de peu pour que j'évite de renverser la poudre.

« Manu ! je gueule instinctivement. Mais putain, fais gaffe ! Tu dors ou quoi ? »

En voyant sa face dans le rétroviseur, je comprends qu'il venait de piquer du nez. Il s'excuse vaguement et se frotte le visage.

« Bon ! je dis. J'ai presque fini. Je vais te donner de quoi te remettre en forme.

- Cool ! il répond. Parce que là, j'ai un méchant coup de barre. Je sais pas ce qui m'arrive... faudrait qu'on se calme un peu je crois. On sort tous les soirs en ce moment.

- Tu m'étonnes, John ! Mais là ça va aller mieux d'un coup, tu vas voir. Le docteur Riquet m'a donné des vitamines. »

Le temps de me faire une paille avec un ticket de caisse de chez Auchan et je tire quatre lignes d'affilée avant de marquer une pause.

Ma tête vient se coller au siège et j'ai soudain l'impression que la caisse roule à cent quatre-vingt. J'ai presque passé le boîtier à Céline quand je me ravise et sniffe deux lignes supplémentaires. Ma bouche laisse échapper un long gémissement et cette fois-ci, Céline me prend le CD des mains, se tape deux traits et se penche en avant pour le placer sous le nez du pilote. Elle lui met la paille dans la narine et il s'envoie les deux rails restants. C'est presque instantanément qu'il accélère, je me sens tiré vers l'arrière et un vertige intense me choppe à la poitrine, remonte vers ma boîte crânienne. Nouveau gémissement, un peu plus long et marqué cette fois-ci.

La variation de vitesse réveille quelques secondes Vanessa qui cherche à comprendre où elle est et se rendort aussitôt, visiblement sans avoir trouvé de réponse.

Quand l'album des Youth me revient, je lèche chaque millimètre carré pour ne pas perdre un grain de cette poudre miraculeuse. Ça fait rire Céline qui me qualifie de rapace.

La paille tombe sur le siège, je la ramasse instinctivement et la déroule pour être certain qu'il ne reste pas un peu de blanche dans le conduit. Pas une miette, mais ce n'est pas très étonnant. Ces deux sacs à came ne sont pas du genre à gaspiller.

C'est là que je remarque le sang sur le bord du papier et que je prends conscience que tout le monde a utilisé la même paille.

Léger malaise coupable qui disparaît dans le rush violent qui me prend subitement aux tempes.

Vendredi, 05H39

Vanessa est partiellement sortie de son demi-coma, elle trouve les forces nécessaires pour sucer Manus d'un mouvement mécanique. Il me regarde préparer deux lignes de coke sur le digipack du dernier album de Pelican intitulé « *City of Echoes* ». Un sourire comblé flotte sur sa bouche anesthésiée par la blanche. Les enceintes grésillent sensiblement à chaque onde infra-basse diffusée dans la pièce.

Le problème des studios, c'est qu'il n'y a pas de mur derrière lequel se cacher, mais visiblement, ce détail ne gêne que moi. Céline s'étire déjà en string sur le vieux matelas tâché, posé sans draps à même le sol, et le canapé grince des ébats de Manus et sa chose.

La toison blonde de cette dernière est dégagee sur le côté et me laisse une vue sans entraves sur la fellation lente et robotique qui fait clore les yeux du bénéficiaire. Cette fille n'a aucune grâce, il me semble qu'elle est sur le point de s'endormir bite en bouche, mais un réflexe nerveux, et certainement une grande habitude de la caresse buccale, lui permettent de finir l'acte aux portes du sommeil. Manus finit par jouir dans un long soupir. L'exécutante avale, docile.

Céline et moi sniffons les lignes de coke et nous embrassons, langues dehors, avec une hargne dévorante. Elle me susurre qu'elle a envie que je la baise fort, que je la baise maintenant, que je la baise longtemps. Cette chienne me dégoûte autant qu'elle me fait bander. Mon érection est douloureuse.

Je me lève et sors du tiroir du bureau une dose de gel à l'eau généreusement offerte par le SNEG. Je compte bien lui en donner plus qu'elle ne l'espère.

Vendredi, 05H57

« Yeah-Grrr-yeah-ohh yeah-yeah-yeah-yeah, ha ho-yeah-grrr. »

BLOOD DUSTER

« Yeest »

Le son de Laibach baigne la pièce d'un climat pesant. Manu défonce Vanessa qui semble dormir à présent, Céline me supplie de l'enculer encore.

Elle est dilatée à l'extrême et reste ouverte quand je sors de ses tripes. Cambrée au maximum, elle se caresse la chatte avec lenteur et régularité. A un moment donné, me sentant prêt à éjaculer, elle me souffle l'ordre de prendre le poppers dans son sac à main. Pendant que je vais le chercher, elle continue à se branler, ses gémissements se font rauques et profonds.

Après avoir inhalé chacun un peu des vapeurs du flacon, nous reprenons avec plus d'intensité encore. Les gémissements deviennent vite des cris et je me sens physiquement capable de la défonce très longtemps avant de jouir. Céline me jette des insanités par wagons mais « *Tanz mit Laibach* » couvre presque la totalité de son délire. Je stoppe ma performance une nouvelle fois pour sniffer du poppers et un peu de coke. Quand je reprends place, elle tente de se saisir du flacon mais le renverse sur le matelas. Elle suffoque un peu à cause des vapeurs concentrées sous son visage mais les effets lui donnent une vague puissante d'ardeur. Je redouble d'intensité dans mes coups de reins et la sens se cambrer au-delà de toutes limites. Ses lombaires semblent sur le point de craquer.

Elle écarte ses fesses à deux mains et l'intérieur d'elle semble pris de tremblements, de contractions.

« Crève-moi, putain ! Déchire-moi ! elle hurle sans retenue. Eclate-moi ! Je suis ta pute... Défonce-moi encore... C'est bon,

t'arrête pas... t'arrête jamais ! »

On dirait que je la lime depuis des heures, Laibach jette « *Hell : Symmetry* » sur nos cris et nos souffles par les bouches surpuissantes des enceintes.

I will speak your language, and I'll make it mine.

I will take your anger, and I'll make it mine.

I will take your fear, and I'll turn it up.

Love me. Love me Not.

Love me... Hot.

Le temps paraît se suspendre autour de nos corps transpirants, et je ressens un irrépressible sentiment de solitude me saisir. Céline et moi ne baisons pas ensemble, mais chacun de notre côté, chacun dans notre propre bulle étanche.

Chacun pour soi et le vide contre nous.

C'est le syndrome de cette époque puante, nous sommes seuls jusque dans nos replis.

Les mains crispées sur sa croupe, ma jolie proie écarte de plus en plus ses chairs pour accentuer la pénétration, elle y met tant de forces que ses ongles ont ravagé sa peau.

Seule.

Elle est seule dans sa chair et c'est le vide qui la baise.

Je reprends de la coke et prolonge la sodomie. Elle aime tant ça que c'est à se demander si elle n'a pas une prostate. Je m'amuse à me retirer de temps à autre, elle reste ouverte à chaque fois comme si j'y étais encore.

Sa caresse devient frénétique. Je pose ma main sur la sienne pour la sentir se caresser, ça me rend complètement dingue de la sentir aussi proche de l'orgasme. Ses doigts trempés écrasent son clitoris. Elle se met à crier sans retenue :

« Putain, c'est bon ! Je vais jouir... t'arrête pas, défonce-moi encore. Je vais crever... Je vais jouir... »

Son corps est pris de convulsions lorsque je décharge au fond d'elle. Elle hurle son plaisir en continu et tout son dos s'arrondit ; j'entends craquer ses vertèbres par-dessus la musique.

Sa carcasse tremblante et couverte de sueur accueille ma chute dans un spasme. Il fait presque jour quand je m'endors, encore enlisé dans les profondeurs de Céline.

Vendredi, 14H06

Le sommeil narcotique n'est jamais très sain, dormir le jour n'est pas très sain non plus, c'est donc une suite d'images malsaines qui me bercent dans ce long coma diurne.

Le corps de Séverine est étendu sur un lit drapé de noir, sa peau est pâle et elle a les veines des poignets tranchées ; son masque mortuaire est figé dans une grimace d'extase. Je pénètre son corps mort avec fougue, lui parle de façon continue, sa peau est froide mais je la parcourt avec avidité. J'entends les rires de Céline, elle est assise au pied du lit, joue avec un rasoir-couteau maculé de sang.

Mes allers et retours dans les chairs mortes gagnent en vitesse et en puissance, les rires de Céline se font de plus en plus aigus, de plus en plus forts. Je me perds dans une étreinte bestiale et éperdue. Un crescendo de plaisir traverse le voile du sommeil et vient toucher mon corps.

Ma jouissance est vomie dans ses chairs mortes, tous ses membres s'agitent sous mes râles distordus, surlignés de longs soupirs sifflants. Le rire de Céline éclate à mes oreilles, griffe mes tympanes, résonne dans un écho suraigu, saturé. Elle est sur le lit à présent. Avec nous. Contre nous. Je reste sur ce corps inerte, parle à nouveau, chuchote mon amour.

Quand je veux me retirer, je remarque avec effroi que les bras morts de Séverine sont atrophiés autour de ma taille dans une crispation définitive, un verrouillage osseux. Les rires explosent, tourbillonnent ; je ne peux me défaire de l'étreinte. Mes hurlements se perdent dans les cris déchirants de Céline.

Vendredi, 18H16

Il fait déjà nuit quand j'ouvre les yeux, je suis le premier à émerger. Les autres dorment encore, leurs corps sont statufiés par une inertie écrasante.

Le fait d'avoir à nouveau enterré la journée dans mon sommeil et de n'avoir pas vu la lumière du soleil depuis bien trop longtemps me plonge dans un état d'esprit bizarre, mêlant angoisse et assurance avec une intimité paradoxale. Même si je prends conscience de ma mise en marge de plus en plus nette et indiscutable, de mon éjection hors du rythme social et de toutes les convenances, la nuit est un cocon qui me rassure et dans lequel je me sens bien.

On s'habitue à tout.

Céline est lovée contre moi, elle grogne un peu quand je la repousse pour pouvoir me lever. En la regardant, je ressens un dégoût étrange, ce genre d'écoeurement dont on peut être victime le lendemain d'un festin en débarrassant les restes froids et malodorants.

Après une douche rapide, j'enfile un jeans, un T-shirt et un pull, passe mon manteau en cuir et termine les restes de cocaïne sur le boîtier du CD avant de sortir, sans prendre la peine de réveiller qui que ce soit. Les rues glacées m'aspirent dans un courant tranquille. La ville est déjà presque vide.

Lorsque j'arrive dans le centre, les commerces diurnes ferment leurs portes. Sur mon passage, les grilles retombent une à une devant les vitrines et les lumières s'éteignent. Impression curieuse que c'est à moi qu'on bloque l'accès. Les gens regagnent les parkings d'un pas rapide, sans traîner, plus aucune raison de flâner pour personne, surtout pas avec le temps qu'il fait. C'est l'heure de rentrer et moi je sors.

Il y a dans les yeux de ceux que je croise cette méfiance instinctive qui les poussent à faire un léger écart lorsqu'ils passent à proximité de moi. Ils flairent le décalage, comme s'ils pouvaient

mesurer la distance entre eux et moi, entre ma vie et la leur. Des dizaines de silhouettes grisâtres m'esquivent en silence. Je n'en souffre pas, ça m'agace juste un peu.

Je suis une salissure indélébile, une ordure non-recyclable. Un détrit. Un déchet honteux.

Je ne travaille plus depuis presque deux mois, j'ai été victime d'un plan social consécutif à l'effondrement récent du groupe Alstom et surtout de la délocalisation des productions, le genre de simulacre d'aide qui prétend mettre tout en œuvre pour vous trouver un nouvel emploi avant de vous licencier pour motif économique. Contrairement à la majeure partie de mes anciens collègues, je n'ai pas vraiment souffert d'avoir été viré, il faut dire que j'étais parmi les plus jeunes, je n'avais pas la panique de ceux qui bossaient là depuis plus de vingt ans et qui s'angoissaient rien que d'imaginer tous les changements que ça allait provoquer. Certains avaient passé la cinquantaine, des crédits en cours, un rythme de vie mis en place autour de ce salaire ; perdre leur emploi à cet âge remettait leurs vies entières en question. Pour ma part, ça ne changeait pas grand-chose. Bosser là ou dans n'importe quelle autre usine crasseuse, ça n'allait pas bouleverser mon existence.

A l'époque, je crois que personne n'ignorait que ça allait arriver, tout le monde savait que la direction ordonnerait des licenciements en nombre, mais la masse salariale ne s'était pas préparée à ce que ça commence si vite.

C'est presque du jour au lendemain qu'on a tous commencé à recevoir des convocations à des réunions d'information, accompagnées de brochures très élaborées expliquant les principes d'un plan social, mais aussi des bilans de compétences à remplir soi-même sous forme de questionnaires bidons.

Personne n'a rien vu venir.

Le temps que les délégués syndicaux lèvent la tête de leurs verres de pinard et prennent le temps de décuiter, il était bien trop tard pour agir. On s'est tous retrouvés en file indienne, loin du bruit des machines, loin des odeurs de graisse et de limaille, dans les couloirs propres et parfumés de la *kommandantur*.

J'ai été l'un des premiers à être reçu dans le bureau de Monsieur Millot, le directeur des ressources humaines, une petite limace à lunettes, bien grasse et répugnante, toute tassée et voûtée d'avoir rampé toute sa vie pour accéder à son poste. Après une poignée de mains et un sourire idiot, il a commencé à me parler de l'entreprise, des nécessités économiques, de la conjoncture actuelle, et m'a annoncé sans ménagement ni transition que j'étais viré.

« Bien entendu, dans le cadre du plan social, tout a été mis en œuvre pour que ces licenciements aient des conséquences moindres pour les employés qui, malheureusement, en sont victimes. Aussi, nous avons étudié votre bilan de compétences et trouvé un poste adapté, sans perte de salaire majeure. Comme vous êtes encore jeune,

je ne me fais aucun souci pour vous. Vous pourrez commencer dès le début du mois prochain. »

Je me suis vu proposer dans la foulée une place dans un supermarché U, pour y faire de la mise en rayon et de l'entretien. Je suis câbleur d'armoires électriques industrielles et le rapport entre cette nouvelle activité sous-payée et mes compétences ne m'ont pas franchement sauté au visage. C'est donc tout naturellement que j'ai demandé à ce gros con s'il ne se foutait pas de ma gueule.

Il m'a expliqué, comme si j'étais le dernier des crétins, que chaque métier a ses intérêts propres, que personne aujourd'hui ne peut être certain d'exercer toute sa vie dans son champ de compétences. Sa condescendance m'exaspérait, à l'instar de ses airs supérieur et de son ton faussement chaleureux. Quand il m'a dit « il n'y a pas de sot métier ! », j'ai craqué.

Je me suis mis à rire sans retenue, un réflexe nerveux visible qui a fait disparaître de son visage de porc toute sa belle assurance. D'un geste ample et rapide, mon bras a balayé tout ce qui était sur le bureau. Le directeur du combustible humain est devenu blanc. Le flux de paroles qui s'est déversé sur lui l'a rendu tremblant et moite en quelques secondes :

« A qui crois-tu parler, connard ? Tu te sens si supérieur pour oublier que je suis physiquement capable te tuer à main nues ? Qui que tu sois derrière ton bureau, gros porc, le maître ici c'est moi ! Ceci pour une somme de raisons incalculables, parmi lesquelles le fait que nous nous trouvions seuls dans un bureau et que tu te situes du mauvais côté de mes poings. Sache tout de même que si je t'éclate la tête et que je retourne à mon poste, une vingtaine de mes collègues affirmeront sans aucun doute que je ne l'ai pas quitté : ce rendez-vous n'est pas noté sur le planning de ta journée. »

J'ai ramassé son agenda et lui ai collé sous les yeux la page du jour. Il était pitoyable de peur et de docilité, ses yeux sont devenus ceux d'un chien battu pissant de trouille. Mon monologue continuait, je faisais claquer chaque syllabe en lui mettant des coups d'agenda sur la tête :

« Sale rampant ! Tu me fais gerber tellement t'es une merde ! Je pourrais t'enculer sans que tu bronches si l'envie m'en prenait. Mais tu risquerais d'aimer ça, sale tantouse. Maintenant je vais partir et te laisser chier tranquillement dans ton froc, mais réfléchis bien à cela : contrairement à toi, je n'ai pas besoin du système pour survivre, et si tout venait à s'écrouler, les gens comme toi supplieraient les types dans mon genre de les protéger et de les aider à vivre. »

J'ai finalement été exclu par un étrange oubli de ce plan social. Mon ancien salaire m'assure tout de même des allocations de chômage plus que correctes et je peux me permettre de nombreuses fantaisies. Mon train de vie est toujours le même, il y a peu de différence entre ma paie de l'époque et le versement mensuel des ASSÉDIC. J'ai encore quelques mois avant que ça devienne

dégressif et je compte bien profiter un maximum du temps qu'il me reste. Je ne vois pas pourquoi j'irais me faire chier à aller bosser pour à peine cent Euros de plus.

Je suis un parasite insatiable, une tique affamée, agrippée aux poils malodorants du corps social.

La rue continue de se vider lentement des derniers résidus de la population diurne, les regards se font ternes et glacés. Ça ressemble à un passage de relais, ceux du jour laissent la piste à ceux des ténèbres, sous la nuit qui s'écrase dans un chuchotement mourant.

Je rentre dans la brasserie du centre et commande un « Panini aux trois fromages », ainsi qu'une bière blanche de Bruges et deux paquets de cigarettes. Le serveur est agréable comme une vue sur Barbès, il ne me décroche pas un regard et a même du mal à me dire merci en encaissant. Un peu moins fatigué, je l'aurais sans doute secoué, mais là, je préfère manger. Ça fait presque deux jours que je n'ai rien avalé et la faim se fait cruellement sentir, au point que j'en ai la tête qui tourne, pas loin de la crise d'hypoglycémie.

La table à côté de la mienne accueille un jeune couple en pleine réflexion philosophique sur la trilogie *Matrix*. En les écoutant parler, je ne peux réprimer un sourire.

Le jeune homme bat des records :

« ... ça déchire tout ! Depuis que j'ai vu ces films j'me pose trop de questions zarbis. Si ça se trouve, c'est vrai que le monde il existe pas et qu'on est contrôlé par des robots ou des Aliens. Ça fait trop flipper ! Mortel, c'est trop mortel ! Ca déchire trop sa race ! en fait les gens y croient qui vivent mais en vrai y rêvent... »

La beauté de la chose, c'est l'enthousiasme que ce débile dégage pour quelque chose d'aussi commun ; pas la peine de l'avoir vu pour deviner de quoi il s'agit ; la couverture médiatique de cette chiasse a envahi le monde entier durant plusieurs années. Scénario S.F. tiré par les cheveux, surabondance d'effets spéciaux, étalage de moyens, tous les ingrédients de la soupe hollywoodienne classique. Inutile de chercher plus loin.

La fille l'écoute en répétant « c'est clair ! » avec une régularité de métronome.

Voici le triste visage des enfants du vide, des yeux hagards, des opinions de caissière de supermarché, du néant plein les idées et les actes. Le vocabulaire est aussi limité que le champ de perception, c'est du mouton sans la laine, docile, malléable, stupide, inutile et creux.

« ... les machines et les robots qui tirent partout et il évite tout, trop rapide ce mec, j'aimerais pas me battre avec lui. A mon avis il peut niquer dix mecs d'un coup sans... »

Voilà qu'il parle du personnage comme s'il existait vraiment. En plus, je commence à avoir droit à l'image. L'imbécile se met à mimer des scènes de combat, comme ça, en plein milieu du bar, effet

ralenti compris. Il parfait même le spectacle en mimant des tirs d'armes à feu avec des bruits de bouche désolants. La frontière entre le réel et le virtuel est très mince pour certaines personnes fragiles, ça ne m'étonne pas que certains débiles se mettent à se prendre pour des héros de bandes dessinées et fondent un circuit imprimé.

Ce discours accablant empiète sur mon espace, j'ai une soudaine envie de lui demander de fermer sa gueule et de le gifler s'il ose insister, mais j'ai le devoir social de me retenir. Je ne peux pas lui interdire d'être con.

Un regain d'humanité m'envahit quand je vois Phil entrer dans le bar. Il me repère immédiatement et vient s'asseoir en face de moi après m'avoir gratifié de la bise habituelle. Il se commande une bière et m'en offre une, ce qui est chose rare. Phil est sans arrêt fauché.

Il porte un pull à capuche noir et un pantalon de velours côtelé de la même teinte. Son verre arrivé, il me demande des nouvelles d'un tas de connaissances communes et me signale une teuf sympa durant laquelle il doit passer quelques disques.

« Les organisateurs attendent pas mal de monde et, à mon avis, l'ambiance sera vraiment bonne. Je te ferai inscrire sur la guest list, comme ça t'auras pas à payer l'entrée.

- Pourquoi pas, je dis sans conviction. On verra... ce sera suivant la forme et la motivation. J'ai vraiment abusé ces temps-ci alors je te promets pas. »

Voyant que je ne semble pas plus emballé que ça par le plan, il souffle en secouant la tête et insiste, cherche à me décider avec ses méthodes habituelles :

« Allez... Ça me ferait vraiment plaisir de t'y voir. On se voit plus trop depuis quelques temps. En fait depuis que... »

Comme il voit qu'il vient de se mettre dans une impasse, qu'il allait dire une connerie du genre « depuis que t'es plus avec Sev », il s'interrompt et appelle le serveur pour lui demander un morceau de papier et un stylo.

Il me fait un plan pour trouver le site, une grosse maison louée par une association nommée Shamanika, ça me paraît simple et, d'après ses explications, relativement proche de Belfort. Je lui promets de m'y rendre, cette perspective le rend heureux.

Entre deux mots d'une conversation qui s'étire, il me demande si j'ai des plombs à lui vendre. Je réponds par la négative mais lui donne l'Ecstasy offert par Manu. Il me lance des remerciements exagérés, je lui dis que, de toute façon, je doute que ce cacheton soit autre chose qu'un foutu antalgique. Il rit en m'expliquant que ça tombe bien, qu'il est victime d'un mal de dents « à se taper la gueule sur le bitume. »

Après plus d'une heure de discussion qui finit par tourner un peu en rond, nous nous quittons. Comme il n'a pas terminé son verre, je pars le premier. Il me dit qu'il est certain que cette soirée sera mémorable, me répète qu'il compte sur ma présence. Encore une

fois, je lui promets d'être là.

En sortant, je manque de peu d'écraser un Yorkshire. La bestiole est si minuscule que c'en est pitoyable. J'ai déjà vu des rats plus gros que cette petite merde.

Sa maîtresse, une femme de la cinquantaine avec une gueule de pute, me regarde comme si j'étais un assassin. J'ai bien envie de l'envoyer chier mais je suis trop fatigué, cette conne a beaucoup de chance.

Un clochard puant m'accoste dans la foulée. Une odeur composée d'un mélange subtil de crasse, de pinard et d'urine me prend au nez. Je suis à deux doigts de lui gerber mon panini à la gueule quand il pose sa main répugnante sur mon épaule. Il me réclame une pièce. Comme je refuse il tente de me taxer une clope. Je finis par le repousser avec assez de fermeté pour qu'il comprenne à quel point je suis peu disposé à supporter sa présence. Il me baragouine quelques insultes quand je m'éloigne en accélérant le pas.

Il est déjà presque vingt heures. Je doute que tout le monde soit opérationnel dans la piaule mais je prends tout de même le chemin menant chez moi.

II - Chute

« Plus bas, encore plus bas, toujours plus bas. Est-ce que cette chute ne finirait jamais ? »

Lewis CARROLL
« Alice au pays des merveilles »

Vendredi, 20H33

Plusieurs minutes me sont nécessaires pour parvenir à réveiller Céline. En ouvrant les yeux, elle pose une main sur son front, constate à voix haute qu'elle a « le cul en compote » et se plaint d'un puissant mal de tête. D'après ses dires, Manu et Vanessa sont sortis après avoir baisé sur la moquette.

« Ils n'ont même pas pris de douche, ces porcs ! Ils ont vraiment un gros problème d'hygiène. Avec des habitudes pareilles, c'est la chaude pisse assurée. Voire pire. »

Elle se dirige vers les toilettes en baillant bruyamment, j'en profite pour insérer le premier album de Gojira dans le lecteur CD. Le premier morceau, intitulé « *Clone* », souffle un roulis assourdissant dans toute la pièce.

Every step you take is to the End.

Chaos, duplicate the human slaves.

Des roulements de grosses caisses compressent le son torturé des guitares avec la cadence et la force d'un marteau piqueur. La synchronisation parfaite entre les instruments accentue la violence. Il me semble qu'un déluge de notes s'abat sur moi, offrant à mon corps fatigué un bouclier de watts, une armure de décibels. La musique violente est pour moi un moyen paradoxal d'accéder au calme, une sorte de paravent sonore au reste du monde.

Je roule rapidement un joint d'herbe et l'allume en m'allongeant à même le sol ; tout mon corps se détend, mes muscles se dénouent et ma tête se vide. Le temps stoppe sa course un instant, la sérénité tente une approche, méfiante. Je me sens glisser vers un état de quiétude. Le bien-être et le calme.

Puis tout se brise avec un claquement de porte.

Céline sort des chiottes et coupe la musique. Avec un regard angoissé, elle passe dans ses cheveux une main nerveuse et allume une clope. Elle tourne en rond un petit moment avant de me confier la raison de cette inquiétude palpable. Sa voix tremble un peu :

« On a déconné, Gys, on n'a pas mis de capotes ce matin. On a salement déconné. »

Un silence inquiet est ma seule réaction.

C'est vrai que je n'ai pas utilisé de préservatifs, ce matin. C'est vrai que Céline et moi avons des vies éparpillées. C'est vrai aussi que le risque est réel, je le sais, c'est pour cela que je n'ai jamais eu le courage d'aller faire un test.

Et surtout il y a eu Marilyn.

C'était lors d'une fête en appartement, nous étions une vingtaine, entassés dans un F3 assez spacieux à l'occasion d'un anniversaire, une pendaison de crémaillère ou quelque chose dans le genre. J'étais sévèrement attaqué à la coke et parlais musique depuis près d'une heure avec cette fille à la beauté étrange.

Marilyn.

Elle avait le crâne rasé et portait une longue robe Coxwen en stretch mauve. Son regard dur et fiévreux était traversé tantôt par des éclairs de folie, tantôt par des éclats espiègles d'enfant. Elle avait des airs de Brigitte Fontaine à l'époque de son album « Comme à la radio », avec un petit quelque chose de Béatrice Dalle. Son visage et son regard me fascinaient au-delà des mots. Nous dissertions sur la notion d'Underground, sur la validité de ce concept à l'heure de la consommation de masse, de la TV réalité et des majors. La conversation tournait un peu en rond. Il faut dire qu'elle était aussi perchée que moi. Le fond de sa théorie restait néanmoins assez intéressant :

« Les majors rachètent même les styles les plus extrêmes... c'est systématique. S'ils sentent qu'un mouvement musical prend de l'ampleur, ils investissent à fond et transforment ça en quelque chose de très rentable. Ça se vérifie partout ! Métal, techno, rock, reggae, hip-hop... Punk ! Ces enculés mettent le ver partout. Ils ont les moyens, ils ont accès à la technologie la plus performante, à la communication, aux médias, à une distribution internationale. Les artistes ne refusent jamais. Personne ne refuse autant d'argent et d'opportunités. Du coup ils signent des contrats merdiques mais alléchants et sont soumis à une cadence de travail, à un rendement. Ils sont sous pression, démotivés, forcés à la composition comme si ils bossaient à la chaîne. Mais l'art, c'est pas aussi simple que l'industrie, alors les groupes finissent tous par faire de la merde. C'est fatal. »

Nous étions d'accord sur le fait que le téléchargement soit une très bonne chose, peut-être même une solution au problème de l'hégémonie d'Universal, de Virgin et des autres machines à fric qui rongent la culture à petit feu. Il suffisait, disait-elle, de sélectionner ses téléchargements pour ne pirater que les majors et ainsi épargner les petits labels.

« Faudrait aussi instaurer une milice culturelle, j'ai dit. Ça, ce

serait une bonne initiative.

- Ouais, genre des commandos armés qui feraient des descentes chez les producteurs, ceux qui foutent de la merde sur le marché. Faudrait abréger les souffrances des groupes qui commencent à faire de la soupe aussi, genre Watcha, Mass Hysteria, Enhancer... Quoique, pour Enhancer, on aurait pu les abattre à leur première répétition. »

Au fur et à mesure de la nuit, et par la même de cette discussion interminable et surréaliste, l'ambiance est montée en température. On ne s'en était pas rendu compte tout de suite.

Il est vrai qu'il y avait pas mal de drogue qui circulait, principalement de la blanche excellente, la majeure partie des personnes présentes s'étaient rapidement mis dans des états pas croyables.

Des couples improvisés prenaient forme un peu partout, l'érotisme ambiant était palpable, dégoulinant. Marilyn et moi tentions tant bien que mal de garder une façade correcte face à la situation naissante. Très vite, il est devenu impossible de feindre d'ignorer la débauche collective qui se répandait parmi les convives. Nous étions tous deux mal à l'aise, excités et pétrifiés à la fois. Le silence s'est creusé et nos yeux se sont mis à parcourir les corps. Des gémissements semblaient émaner de chaque pièce, certains partaient s'isoler en s'embrassant, mais comme tout était déjà occupé, d'autres avaient choisi de rester dans le salon.

J'étouffais mes instincts, je tenais la bête en laisse avec la force du désespoir.

Marilyn s'est jetée à l'eau la première, constatant que je ne ferais visiblement pas le premier geste :

« Il va falloir qu'on fasse quelque chose, là ! J'ai pas baisé depuis plus de six mois. Désolée pour la franchise, mais là, si tu ne me touche pas, il va falloir que je le fasse moi-même ! »

A l'instant même où nos lèvres sont entrées en contact, j'ai compris que j'allais passer un très bon moment. Le baiser qu'elle m'a donné était brûlant, gorgé de désir, et les contacts qui ont suivi étaient pleins de gratitude et de promesses. Elle m'a dit que je l'excitais beaucoup tout en se glissant hors de sa robe, puis elle m'a demandé de la caresser. J'ai commencé à passer ma main sur son ventre, ses hanches, ses cuisses, mais elle l'a prise dans la sienne avec fermeté et l'a collé entre ses jambes.

« Je t'en prie... caresse-moi vraiment ! » elle m'a dit avec un regard suppliant. Alors j'ai été un peu plus direct. Ses yeux m'ont crié merci quand j'ai couvert mes doigts de salive pour la masturber sans ménagement, sans douceur, dans un mouvement net et efficace.

A l'apogée du désir et des préliminaires, elle m'a dit qu'elle était séropositive, qu'elle le savait depuis plus d'un an. Elle m'a tendu un préservatif en me disant qu'elle comprendrait un refus, qu'on pouvait tout simplement se finir comme ça. Moi, j'avais atteint le point de

non-retour, ce point précis où l'animal a pris le pas sur la conscience et sur le bon sens.

On a baisé comme des dingues, protégés par une minuscule barrière de latex. C'était tellement bestial que plusieurs couples se sont mis à nous regarder en coin. Assez bizarrement, ça multipliait notre excitation.

Lorsque je l'ai sodomisée, j'ai clairement senti que la capote avait craqué mais je ne me suis pas retiré. J'ai continué aussi longtemps que possible, retardant même mon éjaculation en contractant mes fessiers. J'étais pleinement conscient des risques que j'encourais et pourtant, je ne les ai mesurés qu'après avoir joui.

Une fois côte à côte, sur le sol, haletants, j'ai compris à son regard que Marilyn s'en était aperçu au même moment que moi. Elle non-plus ne s'était pas retirée, elle non-plus n'avait pas eu la force d'arrêter cette danse de mort. Ses yeux sont restés un long moment dans les miens, perdus, troubles. Elle m'a juste soufflé « désolée... » avec un regard coupable.

Le sida était à la mode à cette époque, les piaillements de Cyril Collard et la mode de la culture gay avaient fait de cette MST une pathologie « In. »

En bref, le VIH était dans le vent et le monde entier semblait me harceler en hurlant son nom à l'unisson.

J'ai eu peur.

Une peur intense et éprouvante, sans cesse alimentée par les médias. Un article de journal, la couverture d'un magazine, un spot publicitaire, un clip, un documentaire, un téléfilm, une conversation... J'ai vécu l'angoisse la plus longue et omniprésente de ma courte vie. Après plus de deux mois de tortures mentales, j'ai fait l'effort d'oublier. Je n'ai jamais fait de prise de sang. J'ai menti à Marilyn, ce soir là, en lui promettant d'aller faire un test de dépistage et ne sais toujours pas, aujourd'hui encore, si j'ai contracté le virus cette nuit là.

Je regarde Céline s'allonger sur le canapé. Porte-t-elle ma mort dans son sang ? Je m'approche et m'allonge sur elle, un baiser profond nous lie, ses mains passent autour de mon cou et des ronronnements s'égrainent entre nos bouches emmêlées. Nous nous caressons longtemps, la température monte, une main entre ses jambes m'indique qu'elle n'est pas insensible. Elle me propose d'aller prendre une douche, tous les deux, maintenant. Je lui dis que je n'ai pas de préservatifs mais elle répond que c'est trop tard, que si l'un de nous deux est atteint, nous crèverons ensemble.

Vendredi, 23H04

Nous rejoignons Manu et Vanessa au Piano bar. Tristan, le portier, me fait savoir que trois arabes me cherchaient, qu'ils semblaient particulièrement furieux contre moi.

Cette information me déconcerte au plus haut point ; je n'ai aucune idée ni de qui cela peut être, ni même de la nature du problème. Je pense un instant aux deux dealers de l'autre soir mais ça me paraît peu probable.

« Je sais pas ce que tu leur a fait, il me dit. En tout cas, vaudrait mieux pour toi que tu traînes pas trop en ville en ce moment.

- Ecoute, je vois pas du tout qui ça peut être... En tout cas, je vais pas rentrer chez moi et lâcher ma soirée pour une connerie pareille. C'est hors de question.

- Non mais ici ça va... Tu risques rien. Mais je serais toi, je resterais méfiant. Tu sais que je suis physionomiste. Ceux-là m'avaient l'air de vrais fêlés. Ça m'étonnerait pas qu'ils aient un calibre caché dans le pantalon. Une lame si t'as de la chance. »

Je tente d'oublier rapidement ces paroles et vois les deux tourtereaux à table, la blondasse arbore son regard bête habituel. Céline est déjà installée et engueule Manu parce qu'il a mis du sperme sur le canapé, qu'elle s'est couchée dedans tout à l'heure. Elle entreprend ensuite Vanessa parce qu'elle n'est pas foutue d'avaler correctement et parce qu'elle simulait trop fort en fin d'après midi, ça l'a réveillé deux fois. J'attends qu'elle soit calmée avant de saluer les intéressés qui paraissent déjà bien allumés. Une jolie brochette de verres à cocktail vides est étalée sur la table.

Manu m'annonce avoir perdu ses ecstas, il est navré et me demande si j'ai encore celui qu'il m'avait donné. Je lui réponds que non, je l'ai offert à Phil. Puisque j'en parle, je les avise de la teuf de ce soir, tout le monde est d'accord pour s'y rendre.

« Putain, ajoute Manu. C'est vraiment trop con. Je me demande bien où j'ai pu paumer ces plombs, bordel. Le connard qui va les

trouver va bien se marrer. Du coup, j'ai plus rien pour la teuf de ce soir. Fait chier...

- Oublie ça, je réponds. On trouvera tout ce qu'on veut ce soir, et probablement bien mieux que ces merdes que tu t'es fait refourguer. C'est plus que sûr. »

Il ne relève pas, son regard va se perdre sur une jolie rousse en jeans moulant qui passe devant nous en direction des chiottes.

Le bar est bien rempli, c'est une faune urbaine très correcte qui a pris place en cet endroit ce soir, des gens un peu nuls. Assis autour d'une grande table, quatre couples rient aux éclats en sirotant des mixtures colorées et fluorescentes. Ils semblent tous avoir autour de trente ans et sont visiblement pleins aux as, leurs vêtements alignent les grandes marques, leurs manières sont distinguées. Il s'agit de la pire engeance que la terre n'ait jamais portée. Si leurs costumes et leurs robes de soirées pouvaient être grattés comme des tickets de la française des jeux, on mettrait à jour un vide abyssal.

Une de ces petites pétasses jette quelques regards dans ma direction, c'est une blonde aux traits fins et au nez aquilin, assez jolie, bien que défigurée par un masque strict pas très crédible. Je braque mes yeux sur elle, la chahute un peu. Lorsque je lui fais un léger clin d'œil, j'ai l'impression qu'elle va se liquéfier sur sa chaise.

Constat aussi clair que navrant : je fais partie de sa petite liste de fantasmes fadasses.

La petite bourgeoise et le Bad Boy, on tape dans le stéréotype minable. C'est les stigmates de la jeunesse Disney, je crois que pas un gosse de notre génération n'en est sorti indemne. La plupart du temps, ça se manifeste dans l'attente du prince charmant, c'est le syndrome Cendrillon, Blanche Neige ou La Belle au bois dormant. Mais là, visiblement, j'ai affaire à une originale, une désaxée victime du syndrome de La Belle et le clochard, La Belle et la Bête, peut-être même des Aristochats. Pour elle, je suis certainement un genre de Thomas O'Malley. Sans la présence de Céline, je me serais bien chargé d'elle, histoire de la salir un peu.

Un léger coup de coude dans les côtes flottantes me fait sursauter de surprise :

« Tu l'as bien baisé, la Céline, me dit discrètement Manu avec un sourire en coin. Tu lui as bien cassé le cul, mon salaud, t'as pas fait dans le détail. Tu vois qu'il faut écouter ce bon Manu. En plus, je pense qu'on pourrait gérer un plan à quatre, à mon avis c'est plus que possible ; un peu de coke, le matelas plus près du canapé et c'est la fête. On n'a qu'à essayer en rentrant, après la teuf. »

Petit clin d'œil et un nouveau coup de coude. Il se recoiffe d'une main en contractant son biceps droit et reprend :

« Elle est bonne, Vanessa, non ? En plus ces deux salopes, elles ont l'air bien complices, ça ne m'étonnerait pas qu'elles se broutent de temps en temps, les petites cochonnes. Ça pourrait être cool

comme plan, tu trouves pas ?

- T'as vraiment les idées bancales, Manu. Tu vois des gouines partout ! En ce qui concerne ta Vanessa, je crois que je préférerais encore me branler dans une escalope de veau, au moins je serais sûr qu'elle ne dira pas de conneries. Elle est peut-être belle, ta blondasse, mais elle est conne comme un balai à chiottes. La prestation de ce matin était pathétique, elle s'endormait sur ta queue. Pitoyable... vraiment pitoyable !

- C'est vrai qu'elle est pas très futée mais je t'assure que c'est un bon coup. Chaude comme la braise ! Une vrai Porno Star, je te jure. En plus elle ressemble à Shakira, la chanteuse. Tu trouves pas ?

- Shaki-quoi ?

- Shakira !

- C'est qui Shakira ? je demande.

- Tu sais celle qui chante « I'd like to be the owner of the zipper on your jeans, and that thing that makes you happy » en secouant ses nibards !

- Non... Désolé mais je vois vraiment pas. En plus tu chantes faux alors c'est pas facile.

- Mais si, une blonde trop bonne ! Dans sa chanson, après, elle fait comme ça : « Oooh ! Tonight, Tonight... Oh, Oh, Oooh ! Tonight ! Tonight... Oooh... »

- Ah ouais...c'est sûrement pour ça que je connais pas.

- Mais si, qu'il insiste. Elle chante aussi des trucs en espagnol. Et pis y'a la chanson où elle fait comme ça : « Use your eyes only to look at me, Use your mouth only to kiss my lips, we are the branches of the same old tree »

- Ah oui, OK... c'est bon, je dis pour être tranquille. Je vois qui c'est.

- Elle y ressemble, hein ?

- Ouais, maintenant que tu me le dis...

- Non vraiment, elle est trop bonne ! Bon, c'est vrai que ce matin c'était pas vraiment ça, mais elle était raide défoncée, c'est pour ça. T'aurais vu comment je l'ai baisée, tout à l'heure... »

Manu entreprend le récit détaillé de ses ébats avec Vanessa. Il semble décidé à décortiquer les détails les plus croustillants. Je décroche en promenant mon regard sur la salle.

Deux militaires attablés se font servir une bouteille de Whisky et les carafes de soda qui vont avec. Le plus saoul des deux fait signe à trois jeunes filles charmantes de venir les rejoindre à leur table, il montre la bouteille en faisant un clin d'œil vulgaire. Deux des filles se mettent à rire bêtement en se regardant et se lèvent, exécutent l'ordre du mâle sans broncher. Se retrouvant seule à table, la troisième suit de près en faisant mine d'être contrariée. Qui disait que les relations humaines tendaient à se compliquer, à notre époque ? Elles se simplifient, au contraire.

Plus tard, un flot ininterrompu de clients commence à se déverser

dans le bar, l'animateur s'enflamme, il se met alors à passer tous les tubes du moment, beaucoup de mauvais Hip-hop, de mauvais Ragga, et de ce style puant appelé Rn'B. Les gens se mettent rapidement à danser, assez bêtement d'ailleurs.

La mascarade commence.

La parade nuptiale de l'humain civilisé ressemble un peu à celle du paon, en moins joli, en plus vulgaire bien sûr. Les femelles gigotent sur la musique, s'exposent comme des morceaux de viande en boucherie. Les mâles s'approchent, s'agitent, bombent le torse, proposent leurs candidatures aux femelles attentives en exécutant des danses minables semblables à celles de certains insectes. La pauvreté du spectacle m'incite à m'en détacher rapidement, mais ça me replonge dans le monologue de Manu :

« Putain ! Elle a joué au moins trois fois, surtout quand je l'ai baisée en levrette, avec un doigt dans le... »

Nouveau décrochage. Je commence à croire que je ne serai bien qu'après avoir passé la porte. Mais pour l'instant, la patience s'impose.

J'essaie vraiment de faire le vide, mais dans ce bar merdique, ce n'est vraiment pas simple. Le DJ, si on peut appeler ça comme ça, vient de nous servir du Matt Pokora, qui plus est un grand cru.

Touch Down sur notre base

La riposte claque.

Get back to the Show !

L'impact de nos phrases remet tout à niveau...

C'est sûr que ça remet tout à niveau. Putain ! Avec un niveau aussi haut, on ne risque pas de se noyer. Il va sans dire que presque tout le monde se lève pour aller danser.

Je commande une rafale pour la table, ainsi qu'un verre pour le portier. A partir de là, les tournées s'enchaînent, si bien qu'on ne sait plus vraiment qui a payé quoi. Manu et Vanessa sont vraiment pleins à présent, ils scotchent la piste de danse en silence, le regard bovin de la blonde s'alourdit encore un peu plus. Céline m'indique qu'elle va se repoudrer le nez, me demande si je veux l'accompagner. Sans aucune hésitation, je me lève et suis son déhanchement vulgaire. L'alcool a fait son effet ; elle a vraiment la démarche maladroite d'un travelo de seconde zone.

En arrivant aux chiottes, elle croise une certaine Marjorie, jolie brunette aux cheveux courts et aux yeux bleus, avec qui elle échange quelques mots en préparant trois belles lignes sur le lavabo.

Marjorie explique qu'elle s'est séparée de son mec et qu'elle vit à nouveau chez sa mère avec son gosse de deux ans, que l'ambiance est tendue parce qu'elle a couché « avec le keum de sa reum. » Elle sniffe le premier rail et me tend la paille avec un sourire ambigu. Je prends le deuxième et laisse le dernier à Céline qui se l'envoie à une vitesse pas croyable avant de demander :

« T'as pas grossi un peu, Marjo ? »

La fille lui répond qu'elle est enceinte de quatre mois, elle pense que c'est le « keum de sa reum » qui l'a foutu en cloque. J'écoute la conversation, bouche bée.

De retour à table, nous buvons quelques verres avec Tristan qui tente de nous convaincre d'aller faire un saut en boîte. Aucun d'entre nous n'est chaud, l'alternative de la teuf nous séduit beaucoup plus. C'est n'est qu'à la fermeture du bar que nous nous décidons à sortir pour rejoindre la 205 de Manu ; il ne se rappelle plus où il l'a garée, Vanessa non plus. Leurs visages se déforment sous les efforts de réflexion, leurs esprits se débattent pitoyablement dans les vapeurs d'alcool sans trop de résultat. Aucun doute que ça m'aurait fait rire s'il ne faisait pas aussi froid.

« Ben putain ! lâche Céline. Avec ce que vous tenez, autant lâcher l'affaire et appeler un taxi tout de suite. »

Nous devons faire trois parkings avant de trouver la voiture et les frères de Farida.

Samedi, 01H10

Le premier coup de poing m'atteint à la mâchoire, je chancelle un peu en balançant un grand coup de pied dans les couilles de mon agresseur. Le second me touche derrière la tête avec force, je tombe à genoux. Céline a sorti sa bombe lacrymogène et arrose le gars qui recule en la traitant de pute.

Manu se bat avec le plus grand, tous deux saignent du nez, mais l'arabe trébuche et tombe lamentablement au sol. Comme il veut se relever, le pied de Manu décrit un arc large et vient lui éclater la bouche ; c'est dans une demi-inconscience qu'il évacue de gros morceaux de dent d'entre ses lèvres déchirées.

Vanessa et Céline s'acharnent à coup de talons sur celui qui se tient les couilles en gueulant. Le dernier, les yeux brûlés par le gaz, me dit qu'il me retrouvera, que je n'aurais jamais dû toucher à sa sœur, il me répète une nouvelle fois qu'il me retrouvera.

Je me contente de m'approcher de lui lentement. Comme il continue à rager contre moi et à me menacer, je me penche vers lui en lui souriant froidement :

« Arrête de dire que tu me retrouveras, je dis. Je ne suis pas encore parti, sale petite merde. J'en ai pas fini avec toi. Je ne supporte pas d'être frappé dans le dos. »

Il peste et ne peut réprimer une grimace de peur quand je m'assieds sur sa poitrine. Mon poing se lève et commence à marteler son visage avec régularité. Il m'ordonne d'arrêter en me traitant de bâtard. Comme je continue, il commence à me supplier en hurlant. Son crâne anguleux me fait mal au poing, je poursuis donc à coups de coudes, longtemps. Je sens qu'on me tire en arrière, c'est Manu qui commence à prendre peur :

« Arrête Gys, tu vas le laisser sur le carreau ! Ils sont couchés, ça sert plus à rien. On ferait bien de se tirer d'ici et vite. Si tu veux mon avis, les flics vont débarquer d'ici peu. Allez, active ! Les filles sont déjà dans ma caisse. »

J'écoute la voix de la raison et monte dans la voiture, ils sont effectivement au sol tous les trois. Je comprends qu'il s'agissait des frères de Farida, ce que je ne comprends pas, en revanche, c'est comment ils ont appris que j'avais sauté leur frangine et surtout comment ils m'ont retrouvé.

« Qu'est-ce qu'ils nous voulaient ces cons ? demande Céline. C'est qui leur sœur ? Une de tes ex, Gys ?

- Ouais... je réponds vaguement, soucieux de ne pas avoir trop à m'expliquer. Mais c'est une vieille histoire. »

J'explique à Manu la route vers le lieu que Phil m'a indiqué, aidé moi-même par le petit plan. Ce prétexte me permet de couper court au sujet. Il adopte une conduite nerveuse et rapide, me dit que cet interlude sportif l'a défoulé agréablement. Je me dis qu'ils m'ont certainement retrouvé grâce à sa voiture, et que les chances qu'ils se mettent à nouveau à sa recherche sont nombreuses. J'espère que ce play-boy est assuré contre le vandalisme, parce que sa jolie 205 relookée risque fort de se transformer en barbecue géant dans les prochains jours.

Sa voiture. Sa belle voiture !

Une 205 rouge vif maquillée par les illusions minables du tuning. Jantes aluminium, sièges baquets à l'avant, kit carrosserie, aileron arrière, bas de caisse au ras du sol, sonorisation surpuissante avec basses gonflées à mort, le son travaillé pour qu'il claque bien en dehors, même s'il est insupportable dedans. Autocollant de style tribal sur le pare-brise arrière.

On dit que la voiture est le reflet de son conducteur. Quand je vois celle de Manu, je suis tenté d'approuver. Une petite voiture bon marché déguisée en Ferrari, couverte de postiches et de trompe l'œil pour donner une illusion d'allure.

Fake !

Mes mains et mes jambes tremblent, comme toujours après une montée violente d'adrénaline. Encore une fois, j'ai eu chaud. Ces cons auraient pu être armés. Ce genre de mec possède souvent un calibre comme extension naturelle du bras, et même si bien souvent ils n'ont pas vraiment les couilles de tirer, rien ne met à l'abri d'un coup qui part accidentellement. Il est évident qu'en traînant les bas-fonds comme je le fais depuis quelques temps, je vais finir par m'y enliser, et même par y rester tout à fait. Je ne peux m'empêcher de faire la remarque à Manu qui m'agace avec ses petits sourires satisfaits :

« Tu te rends compte que s'ils avaient eu un flingue, on serait certainement morts ? »

Manu rit à ma réflexion. Un rire bête, comme à son habitude. Il me dit que ce n'étaient que des branleurs, des petites frappes, qu'on leur a bien réglé leur compte. Vanessa en rajoute une couche :

« De toute façon, c'est clair que c'était des branleurs... on ne bute pas de gens pour rien quand même.

- Je connais des gens qui sont capables de tuer pour vingt Euros, je dis, exaspéré. J'en connais même qui pourraient tuer pour rien, sans motif précis, seulement dans un élan ludique. Je t'assure qu'on tue des gens pour rien, en tout cas pour pas grand chose. »

Dans l'habitable, la conversation glisse vers les gangs américains, le Hip-hop « West Coast », Dr Dre et Snoop Dog. Il va sans dire que je décroche, navré.

Une fois encore, le constat de cette vie merdique m'agresse, me souligne que je baigne dans la pourriture et que je me dirige droit vers le fond. Ma vie est un bordel monstrueux, je suis parfaitement conscient qu'elle pourrait me pousser dans une cellule ou dans un body-bag si je ne me calme pas très vite. En continuant sur cette voie, je finirai par tomber sur un os.

Je pourrais bien me retrouver un de ces jours en face d'un type un peu plus fêlé que les autres qui braquera un calibre sur mon visage pour un motif futile et finira par presser la détente. Je pourrais aussi me faire tomber dessus par la brigade des stupés ou la BAC avec sur moi assez de poudre pour me retrouver en prison pendant plusieurs années. Tomber sur un deal foireux et finir attaché dans les caves d'une cité, avec pour seul interlocuteur un type cramé aux amphétamines jouant avec une lame de rasoir. Je pourrais me retrouver incarcéré dans les tôles écrasées d'une voiture, le dos brisé, le visage brûlé jusqu'au crâne, à supplier les secours de me sortir de là en hurlant à la mort sous la douleur insupportable. Je pourrais me retrouver face à une analyse de sang m'annonçant positif au dépistage du sida, écoutant les palabres d'un toubib qui me parlera des immenses progrès de la trithérapie, ou alors en psychiatrie, dans un établissement très fermé, la cervelle grillée par une came merdique, muré dans une terreur atroce, un délire continu ou un vide infini.

Il y a tant de chemins qui mènent en enfer.

Il faudrait que je puisse m'extirper de là avant que tout ça finisse très mal. Il le faudrait vraiment, mais je ne sais pas comment.

Qu'est-ce que j'aurais pu faire pour éviter ça ? A quel moment de ma vie aurais-je pu bifurquer plus avantageusement ? Surtout, pourquoi je n'arrive pas à vivre comme les autres ?

M'abreuver d'émissions débiles. Aller faire le marché le dimanche matin. Jouer aux courses. Jouer au tarot tous les samedis avec les mêmes connards. Partir en randonnée pédestre dans la vallée de Munster. Faire la montée du ballon d'alsace en vélo le dimanche après-midi. Aller visiter un musée de campagne à la con et me faire dans la foulée la fête de la saucisse dans un village pourri de Haute-Saône.

Je voudrais vraiment pouvoir vivre ainsi, faire ce genre de choses que les gens normaux font tous les jours avec un naturel dégoûtant, une facilité écœurante.

Bosser de tournée chez Peugeot et me résigner à en faire une carrière. Déborder de joie à la signature d'un CDI dans une boîte bidon et supporter les mêmes cons tous les jours, les mêmes vanne merdiques et la même ambiance sinistre. Me mettre un crédit sur le dos pour acheter une voiture. Me contenter de l'ivresse du week-end qui approche pour oublier le labeur. Trouver une gonzesse et lui faire un gosse. Me marier. Lui faire le deuxième. Endosser un crédit plus gros pour acheter une maison minable dans un quartier minable d'une ville minable. Epargner pour la retraite et les études des gamins. Avancer en galérant chaque fin de mois. Se dire qu'il y aura des jours meilleurs tout en sachant qu'il n'y en aura pas.

Je voudrais mais je ne peux pas.

En psychiatrie, il y a une étiquette pour décrire cette particularité de mon état de santé mentale. Sociopathe, c'est comme ça que ça s'appelle. Plus concrètement, ça se traduit par une impossibilité pathologique de s'inscrire dans la norme et d'accepter la société telle qu'elle est, avec ses règles et ses principes. En ce qui me concerne, le diagnostic est sans appel.

Cette condition est une maladie, un cancer de l'âme ; la souffrance qui en résulte est intolérable. C'est une forme foudroyante de cette affection qui me ronge, c'est au centre de ma vie, ça fait corps avec mon existence. Quand vous souffrez de cette merde, il est impossible de vous en échapper, ne serait-ce qu'un instant. Chaque seconde qui passe sonne un rappel de votre état, chaque pensée, chaque action, chaque rencontre ou conversation, le moindre de vos souffles vous éloigne du monde. Pour Séverine, c'est idem, à un stade peut-être un peu plus avancé, voire en phase terminale.

Face à cette pathologie sociale commune, notre relation s'est vite transformée en une fuite épuisante, une course permanente et sans but qui nous a jeté dans une spirale destructrice et impitoyable.

Pour calmer la souffrance, tous les moyens étaient bons. Aussi avons-nous adopté le Singe. A peine sur notre épaule, il a commencé à nous dévorer la nuque.

Des produits simples d'usage et inoffensifs comme l'herbe, le Haschisch, les Ecstasys, les Amphétamines, l'Ephédrine, le Speed, jusqu'aux chimies plus lourdes comme les Métamphétamines, le Lithium, la Benzodiazépine, la Kétamine, le LSD, la Psilocybine, la Mescaline, le GHB, la Benzédrine en intraveineuse... j'en passe et des plus graves. Tout ce que la carte des drogues proposait, nous étions disposés à le goûter.

Mais tout cela, ce n'était rien. Je dirais même que pour une bonne partie de ces substances, il s'agissait d'un moindre mal, quelque chose comme des fantaisies occasionnelles sans gravité majeure. Des entremets. Des sucreries. Gober un ecstasy ou se tirer un rail de speed, du moment que le produit est de bonne qualité, c'est vraiment le genre de petit trip gentillet que monsieur tout le monde peut se faire tous les samedis soirs avec la conscience tranquille, un peu

comme un verre de porto le dimanche midi avant un repas de famille ou un cigare cubain au réveillon de la Saint-Sylvestre.

Avec la cocaïne, en revanche, la situation était nettement plus complexe, elle l'est d'ailleurs encore aujourd'hui, indéniablement. Il s'agit pourtant d'une drogue sans grand danger dans le cadre d'un usage raisonnable, mais Séverine et moi avons avec la coca une liaison un peu trop profonde, une affinité un peu trop parfaite. Nos organismes étaient si bien disposés à la recevoir qu'on en est vite venu à se dire « C'est la came idéale, *the perfect drug*. Une substance créée pour nous. Une chimie faite pour être absorbée par nos corps, du sur mesure pour nos esprits. »

A la grande époque, notre consommation était d'environ quinze grammes chacun par semaine, là on pouvait parler d'abus, d'autant plus que nous avions un très bon filon avec un luxembourgeois, vraiment un saint-homme, qui nous ramenait régulièrement une poudre excellente pour un prix presque anecdotique. Prendre une ligne ne nous revenait pas beaucoup plus cher que de fumer un joint.

Mais, contre toute apparence, nous ne sommes en aucun cas des victimes de la blanche, nous sommes des cocaïnomanes voluptueux, en proie à une addiction par goût. Même lorsque notre rythme était devenu vraiment excessif, que nous prenions systématiquement une grande ligne avec le café en se levant le matin, nous le faisions avec plaisir.

Bien entendu, il m'est impossible de nier qu'une dépendance psychologique très forte s'est installée puis endurcie au fil des mois, je n'envisageais pas, à cette époque, une journée entière sans cocaïne. A chaque fois que c'est arrivé, dans les périodes de pénuries, j'ai connu un calvaire, un gouffre d'angoisses constantes et de dépression. Quand on était à sec, j'aurais pris illico le premier vol pour Bogota ou pour La Paz si j'en avais eu les moyens. La poudre magique de Sigmund Freud, même si elle a de très bons côtés, possède un revers adhésif tenace.

Aujourd'hui encore, je ne peux me défaire de cette amante possessive. J'en prends beaucoup moins qu'avant, je peux faire la semaine avec trois gramme, mais il est hors de question que j'y renonce complètement. Impossible d'envisager plus de quarante-huit heures sans me sucrer les narines. Non seulement je n'en ai pas envie, mais je crois que j'en serais incapable.

Et puis il y avait l'héroïne.

Le Singe en personne.

Je parle ici de la seule vraie drogue. La came. Celle qui sait faire savoir par des supplices physiques qu'elle vous tient fermement et qu'elle ne vous laissera pas vous échapper comme ça.

L'héroïne...

La seule évocation de son nom fait peur à pas mal de monde. Sachez que ceux qui tremblent ont raison : c'est une calamité.

Nous entretenions avec elle une relation encore un peu plus

intime qu'avec la coke ; c'était devenu un additif de chaque instant, un complément indispensable à la vie de tous les jours. Sans héroïne, nous ne faisons rien. Nous restions allongés, incapables de bouger, glacés de sueurs froides, agités de spasmes et de tremblements, les mains sur l'abdomen pour contenir les douleurs innommables. Lorsqu'une drogue cesse d'être agréable, quand elle devient nécessaire, quand la seule solution pour retrouver son état normal est la prise de substance, alors il est trop tard : le mal est là, enraciné sous la peau, dans l'épine dorsale, dans chaque vertèbre, dans le cerveau et dans l'esprit. C'était notre cas. Priez pour ne jamais connaître la dépendance physique, c'est un calvaire insoutenable, c'est l'envers du décor, le prix à payer pour avoir joui de l'héroïne.

En réalité, je ne devrais pas parler uniquement de l'héro, mais plus généralement des opiacés, les enfants divins de l'âme du pavot, qu'ils soient végétaux ou de synthèse. Si nous n'avions pas d'héroïne, il nous restait tous les frères et sœurs, cousins et petits cousins : on tournait alors à la Morphine, au Sulfate de Morphine, à la Dextromoramide, à la Buprénorphine, au Fentanyl, au Tramadol, à la Nalorphine, au Naloxone, au Naltrexone, au Palfium, à la Nalbuphine, à la Diacétylmorphine, à la Codéine, au LAAM, à la Pentazocine, à la Méthadone, à la Mépéridine, à l'opium, à la poudre d'opium, et même à la Rachacha fadasse qui, faute de mieux, faisait parfois l'affaire à très haute dose.

Par voie orale, en snif, fumées... toutes ces petites merveilles médicinales constituaient notre quotidien. Tous les moyens étaient bons pour obtenir la poussée d'endorphine la plus intense possible. Nous en étions arrivés à une cadence infernale.

Si on avait de l'héro, bien souvent du Brown Sugar car l'héroïne blanche est une denrée rare, la cadence moyenne était d'un peu plus de quinze grammes chacun par semaine. On ne se l'injectait jamais, mais il faut dire que même en tâche fumée ou en prise nasale, la brune est un guêpier infailible.

Sans héroïne, on pouvait tourner sévère à divers alcaloïdes. Je me rappelle certaines semaines au sulfate de morphine durant lesquelles une boîte de Skénan ou de Moscotin ne nous faisait pas la journée. Si on avait que ça, on pillait des comprimés de Subutex qu'on s'envoyait dans les narines. Il nous arrivait même de nous coller des patchs de Morphine qui nous mettaient à l'ouest durant des heures. Je crois qu'on aurait brouté un champ de pavots si on en avait eu l'occasion.

Même si Séverine disposait de pas mal de fric, nous étions contraints de mettre en place de nombreuses magouilles pour pouvoir nous financer. Imaginez ce que peut représenter une pareille consommation de poudre, la somme hebdomadaire colossale qu'il aurait fallu sortir pour pouvoir tenir le rythme sans faire dans l'illégal. Tout simplement impossible. Entre la coke et l'héro, il fallait un bon paquet de fric pour assumer ce train de vie. Sa famille

était très généreuse avec elle, mais ce n'était pas suffisant, d'autant plus que ces cons coupaient régulièrement les vivres ; on pouvait parfois se retrouver sans une tune pendant plus d'une semaine.

On dealait donc pas mal, en montant des petits plans, en prenant en demi-gros, en coupant la came au maximum pour se tirer nos parts de pure. On vendait un peu n'importe quoi, n'importe comment, sans sélectionner vraiment la clientèle, sans trop de méfiance. A tout moment, on aurait pu tomber, balancés par un petit tox de merde en panique après à peine six heures d'interrogatoire. A chaque deal, on courait le risque de se faire serrer et de finir en cellule. Il nous arrivait parfois d'avoir cinquante grammes de Brown ou de blanche sur nous. C'est le genre de fantaisie qui coûte cher, la justice ne plaisante pas avec la dure.

Et puis il y avait la dépendance.

Les journées de manque étaient longues et difficiles, je me souviens de certaines fois où Séverine me suppliait d'aller trouver de quoi se mettre son compte.

« Vas-y, mon Ange, S'il te plait... tu vas bien trouver quelque-chose, hein ? On m'a dit qu'il y a eu un arrivage récent de Brown à Montbéliard... Sinon, trouve au moins du sulfate de morphine, du Tramadol ou même du Subutex. Il faut absolument trouver un truc, là. Je tiens plus, merde... »

Ou alors :

« T'as qu'à aller voir Delcourt, le Psy ! Il va bien nous filer quelque chose, quand même... Au moins de la Méthadone, merde ! C'est un médicament à ce que je sache ! »

En général, elle m'implorait de faire vite, et si je ne trouvais rien d'autre que du phosphate de Codéine hémihydraté (en vente libre à la pharmacie, Codoliprane genre), c'était la crise. C'est ce genre d'événement qui, en principe, était le détonateur de nos plus violentes disputes.

Quand j'ai constaté que Séverine parlait de plus en plus de passer en intraveineuses, j'ai pris conscience du drame naissant et j'ai tout fait pour la persuader de stopper ces conneries pendant que c'était encore possible.

« C'est juste que si on se l'injecte, on en consommera moins, elle disait. Donc on sera moins en galère. On aura juste à faire gaffe aux seringues mais pour le reste c'est pareil, je t'assure. »

C'est l'une des principales raisons qui a fait que j'ai quitté Séverine la dernière fois. J'ai déjà eu du mal à décrocher en fumant et en sniffant, je n'ose même pas imaginer si je m'étais mis au shoot.

Aujourd'hui, je ne touche plus à l'héro, on peut dire que j'ai décroché. Deux mois de codéine et de sulfate de morphine m'ont été nécessaires pour pallier le manque, de temps en temps du Subutex prescrit par un médecin, mais à présent c'est fini, je ne touche plus du tout aux opiacés lourds. Bon, je n'arrive toujours pas à me passer de la codéine, au moins deux cent milligrammes par jour, en

comprimés effervescents de préférence, des Codolipranes faute de mieux, si je n'ai pas réussi à me procurer une ordonnance convenable. Je sais que, de son côté, Séverine prend toujours pas mal d'héroïne, sa consommation doit être sensiblement la même. Elle a dû s'en mettre pas mal dans les veines aussi, même si elle m'assure que non.

Sans cela, tout aurait été très différent.

Mais le Singe a gagné.

Le Singe triomphe toujours.

Voilà le résumé. Ce n'est pas la clef du problème, c'est juste une description du fond : la maladie nous a poussés dans la came, la came nous a démolis et a fini par nous séparer.

On pourrait croire que tout va mieux maintenant, j'ai divisé ma consommation de cocaïne au quart, j'ai décroché de la brune, je me contente de codéine fadasse... On pourrait donc imaginer que je suis sur la bonne voie, que je remonte tout doucement la pente. Mais ce n'est pas le cas.

En fait, je ne vais pas bien du tout, le malaise est limpide.

A présent que je suis isolé de Séverine, qu'il n'y a plus personne autour de moi que des silhouettes évanescentes, je me tiens seul dans les ténèbres. J'ai froid. J'ai peur. Face à mon corps immobile et dévoré d'ombres, le néant me tire la langue, cherche à m'aspirer, à me gober, à m'avalier tout à fait.

Tout vient de là.

Ce train de vie, je le dois à son absence. C'est pour l'oublier que je creuse mon propre trou, c'est parce qu'elle est loin de moi que je m'enterre vivant ; la déchirure qu'elle a laissé m'anéantit, me réduit à cet état de larve nocturne et suicidaire qui rampe dans la crasse et s'en nourrit jusqu'à l'indigestion.

Légère angoisse. Ma gorge se serre. Je me demande ce que fait Séverine en ce moment, avec qui elle est, à quoi elle pense. Cette petite conne me manque salement.

A une allure respectable, nous traversons l'espace clos d'un patelin pourri et paumé, abâtardi dans les premiers bourrelets vosgiens du Territoire du Belfort. En passant devant l'église, les phares de la 205 mettent à jour une petite bande d'adolescents assis sur le parvis. Teints blêmes, yeux creux comme des orbites vides, ils nous regardent passer bêtement avec leurs trois-quarts de bière à la main.

Fermant les yeux sur le paysage vomitif de la campagne belfortaine, je me mets à psalmodier silencieusement une sorte d'invocation délirante. « Viens ramper dans la merde avec moi, mon ange. Viens vite... Viens me rejoindre. Y'en a pour deux, je t'assure. »

Samedi, 02H00

« Je crois qu'on est paumés, peste Manu en penchant la tête au niveau de son volant à chaque bifurcation. C'est vraiment un plan de merde. Quelqu'un sait où on est ? »

D'un coup de menton, Céline désigne une maison alsacienne typique sur notre gauche, en bordure de route :

« En tout cas, on s'approche du petit Reich... ça commence à puer le mauvais goût et la viande fasciste. Encore quelques kilomètres et on sera en zone ennemie.

- Clair ! lâche Manu qui ricane un peu mais reste pourtant concentré. Là, très franchement, je sais vraiment pas où je roule. Enfin, ça doit pas être loin... Vanessa ! ça dit quoi le plan ? »

Vanessa tourne et retourne le papier dans tous les sens en faisant mine de réfléchir. Elle finit par abdiquer en haussant les épaules avec une expression vide. Dommage que je n'aie pas une boussole sur moi, on aurait pu rire un peu.

Au bout de quelques minutes, plus personne dans l'habitacle ne semble savoir où on se trouve. Manu et les filles cherchent des repères, tentent de se situer vaguement. Moi je ne dis rien, trop profondément enlisé dans mon malaise et dans mes absurdes échos pour pouvoir ouvrir la bouche ou même me concentrer sur le paysage noyé de nuit noire.

Mon manque de répondant commence à intriguer Céline qui vient se coller à moi en me caressant la cuisse avec insistance. Comme elle voit que je ne réagis pas, elle semble s'inquiéter :

« Qu'est ce qui se passe dans l'espace ? elle me demande. T'as pas l'air bien. Quelque chose ne va pas ? »

- Non... ça va. Juste que je suis fatigué, c'est tout.

- Et ben... c'est beau la jeunesse ! La soirée commence à peine, tu vas quand même pas pioncer maintenant ? »

Un seul degré de compréhension. C'est blasant, mais ça confirme

ce que je pense : je suis entouré d'imbéciles. Face à un nouveau silence, Céline insiste :

« Ça va aller ? Tu veux qu'on rentre ?

- C'est bon, t'inquiète pas, je dis pour stopper l'interrogatoire. Laisse-moi souffler cinq minutes et ça ira mieux. »

C'est beaucoup plus simple de couper là. Si je commençais à m'expliquer, je risquerais d'être blessant et ce n'est pas le moment, je n'ai aucune envie de pourrir la soirée à tout le monde.

Malgré la caractère cinglant de mes répliques, Céline paraît satisfaite, elle me gratouille derrière l'oreille et me caresse la nuque comme si j'étais un bichon en me disant :

« Je suis là... Je suis vers toi... t'inquiète pas ! Si t'es vraiment trop crevé et que tu préfères aller te coucher, on rentrera ensemble et je prendrai soin de toi. »

Elle va finir par me donner un sucre.

Un peu bêtement, je me mets à réfléchir à ce que Séverine me disait à la teuf. *Se ranger, se mettre au vert, arrêter la came, se faire un nid...* Tous ces mots qu'elle m'a dits, la conviction qui les conduisait, cet accent de sincère repentir qui surlignait chaque phrase. Des discours comme ça, Séverine m'en a pourtant déjà balancé par wagons et rien n'a jamais fonctionné, je le sais, j'en ai déjà souvent fait les frais. Je sens pourtant qu'une part de moi cherche à y croire, une fois encore, une fois de plus. Je devrais être immunisé depuis le temps, certains chasseurs de serpents deviennent bien insensibles aux espèces les plus venimeuses. Manifestement, moi non.

C'est assez progressif au départ, pas très net, mais la rechute s'amorce lentement. Des raisonnements pas vraiment objectifs se tissent comme des toiles dans ma tête, mon bon sens s'y prend, s'y débat, s'y englu. Pourquoi serait-ce différent cette fois-ci ? Je trouve un tas de raisons, comme d'habitude.

C'est toujours le même piège, comparable en tout point avec l'addiction à la brune. On se dit que c'est la dernière, qu'après ça c'est rideau, on se jure de décrocher sans délai, de mettre un point final ferme, irrévocable. Mais en définitive, la douleur du manque nous fait courber l'échine, l'idée d'un dragon d'héroïne représente une telle promesse d'un soulagement rapide et facile que la tentation est trop forte. On se sert de toutes les excuses du monde pour replonger encore plus profond.

Combien de fois elle m'a eu de cette façon ? Je ne pourrais pas compter sans me sentir pitoyable, mais c'est arrivé très souvent. Après chaque catastrophe, elle revenait la tête basse, prenait son petit regard coupable en pinçant sa lèvre inférieure entre ses dents, me disait d'une voix douce et tremblotante :

« Je suis désolée, Gys... Je sais pas ce qui m'a pris. Tu peux pas

savoir à quel point je regrette... »

Schéma classique servi à toutes les sauces. Lorsqu'elle renversait le Styx sur nous, qu'il fallait se débattre comme des damnés pour se sortir des galères dans lesquelles elle nous plongeait tous les deux, elle me jouait la même pièce, laissant varier quelques détails au gré de ses talents d'improvisation.

A l'hôpital, perfusée de partout, intubée à l'oxygène, tout juste sortie d'un coma éthylique dû à l'absorption de drogues diverses et d'une bouteille de vodka bue de manière compulsive après une petite dispute insignifiante :

« Je me sens nulle ! Je me sens tellement nulle... je sais que je te mérite pas. »

Après avoir essayé de me planter au couteau de cuisine à cause d'un numéro de téléphone trouvé dans mon pantalon, revenant une heure plus tard en sanglotant, toute bête d'avoir remarqué après coup que c'était celui d'une boîte d'intérim, me soufflant timidement entre deux fleuves de larmes :

« C'est mon amour qu'est trop fort... Je me contrôle pas parce que je t'aime trop. Je te demande pardon, Gys... Je te demande pardon. »

Les promesses suivaient toujours de près, elles venaient ajouter de la valeur à la culpabilité, valider la sincérité des remords :

« Je te promets que je vais changer. »

« Je vais faire des efforts... cette fois-ci je te le jure, Gys. Je sais que j'ai été trop loin. »

Moi, je tombais à chaque fois les deux pieds dedans, comme un gosse un peu simple et crédule. Impossible de lutter, c'était plus fort que moi : face à sa culpabilité et à sa tristesse, je me mettais à fondre comme un esquimau au soleil. Je la prenais dans mes bras, la serrait fort, essuyais les larmes de son visage en lui glissant des « C'est pas grave... » ou des « Ne me refais jamais ça ! », sans laisser l'ombre d'une chance ni à ma rancune ni à ma colère de pouvoir prendre la parole dans l'hémicycle délabré de ma conscience. Tant de chutes, tant de fractures et aucune leçon tirée clairement. Je replongeais à ses côtés avec toujours plus d'élan, en ignorant joyeusement la noyade systématique qui allait suivre.

Je tenais bon jusqu'ici pourtant, je pensais que cette fois-ci était la bonne, que j'allais pouvoir en sortir définitivement, mais je me trouve à nouveau sur le plongeoir, surplombant les eaux noires et agitées dans lesquelles elle nage.

Mais cette fois-ci c'est différent, bien entendu.

C'est toujours différent avec elle, ou peut-être que c'est moi qui suis un peu con. Toujours est-il que je commence à me dire qu'il serait sans doute positif de lui téléphoner, d'aller dîner avec elle pour écouter ce qu'elle voulait me dire, pour me retrouver en face de ses yeux, tout simplement.

Rechute.

Mon manque de volonté me fait sourire. C'est drôle d'être aussi pitoyable, d'être aussi faible et de le sentir, de s'en rendre compte et de ne rien pouvoir y faire.

Plus aucune surprise possible, je sais que j'ai échoué, je sais que demain je téléphonerai à Séverine. Nous irons boire un verre, l'air de rien, nous parlerons de choses et d'autres et nous finirons collés, bouches mélangées, langues folles, à chercher un contact aussi fort que possible. Nous ferons l'amour et nous nous promettrons de ne plus jamais nous éloigner l'un de l'autre. Nous nous cracherons nos sentiments à la gueule et avouerons l'impossibilité de vivre l'un sans l'autre, puis viendront de nouvelles promesses qui ne seront pas tenues, de nouvelles limites posées qui finiront franchies.

Je sais tout cela mais je ne peux pas lutter.

Elle et moi c'est comme ça, inutile de chercher à se battre. Elle et moi c'est pour la vie et bien plus loin encore. Elle et moi, c'est comme de l'amour mais en plus fort.

« T'as gagné, salope ! je murmure pour moi. Encore une fois t'as gagné. Tu me tiens... »

Ça m'arrache un petit rire nerveux que j'étouffe quand Céline se retourne sur moi. Un toussotement finement simulé me permet d'éviter des explications.

Je regarde défiler la route sous les pneus du bolide, le temps passe si vite ; l'âme s'use comme du caoutchouc sur une langue de bitume, et je ne parle même pas du corps.

Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire, *isn't it ?*

Samedi, 02H22

C'est effectivement une immense maison isolée qui accueille la faune urbaine des environs, une sorte de grand manoir un peu délabré, genre maison hantée de films de série Z. Certainement plus un squat qu'une location. Le lieu a un climat un peu glauque qui tranche avec les teuffeurs agités et bruyants, couverts de couleurs psychédéliques.

Dans l'enceinte de l'immense propriété, sur des pelouses trop longues, des cracheurs de feu jouent les dragons sur le rythme afro que des djembés distillent. Des petits groupes se sont déjà rassemblés dehors, autour de grands feux ; les guitares, percussions africaines et autres instruments exotiques, comme le didgeridoo, font danser les flammes dans des lueurs incertaines.

C'est dans ces moments-là que ça saute aux yeux : le mouvement Techno aurait pu permettre un retour à une unité solide, une sorte de réactualisation du mouvement hippie. Malheureusement, après de beaux débuts, la communauté a cédé à un individualisme progressif, une déshumanisation lente. L'émergence des nouveaux styles, principalement le Hardcore, est la cause principale de cet effondrement.

Tous les espoirs de la *beat generation* se craquellent. Le bel édifice s'effondre.

Nous entrons dans la demeure et constatons qu'il y a un monde fou. Un petit gars encapuchonné dans un pull trop grand nous propose des plombs, il est défoncé et insiste lourdement :

« Tu cherche rien, mec ? J'ai de la bombe, mec ! Des bonbons... Des bons ecstas... pas cher, mec. »

Je le repousse poliment mais avec fermeté. Un Asiatique prend le relais, me propose sa marchandise. Il renifle tous les deux mots, sautille sur place :

« Coke ? Ecstas ? Trips ? Tout ce que tu veux, mon frère ! Pour toi et tes potes... J'te fais un super prix et on goûte, si tu veux. No

problem ! »

Je force un peu l'allure pour fuir les sollicitations du genre. Tous les dealers sont groupés à l'entrée, c'est le supermarché de la défonce. Les ventes se concluent devant tout le monde, de la came douteuse circule aussi facilement que la bière ou les clopes dans un bar. C'est à se demander s'il existe vraiment une législation sur les stupéfiants dans ce pays.

Rapidement la foule nous avale dans ses remous brouillons. La chaleur des corps est pesante, moite et poisseuse, l'atmosphère donne l'impression d'avoir en permanence une haleine chaude dans la nuque.

Céline se colle à moi pour ne pas me paumer dans le mouvement. Vanessa tient la main de Manu qui reluque toutes les filles un peu baisables qui passent. Lorsqu'il voit que je l'observe, il se presse contre mon épaule avec un sourire idiot :

« Putain ! On a bien fait de venir, c'est riche en petits culs ici... je sens que je vais m'amuser, moi. Tiens, mate celle là ! »

Il pointe son doigt vers une belle brune dont le string dépasse du pantalon taille basse.

« Trop bonne ! Faut que j'me la fasse celle là. Je vais lui péter le cul, cash ! Je crois que je vais vraiment passer une très bonne soirée.

- C'est possible, je réponds. N'empêche que t'es pas venu tout seul. T'as oublié ? Qu'est ce que tu comptes faire de ta blondasse ? La louer ?

- Bof... De toutes façons, elle pioncera dans moins d'une heure. Elle tient pas l'alcool, alors je vais la faire picoler un peu et je l'allongerai dans un coin. Faudra juste que je m'en souviene, ça ferait désordre si je l'oubliais ici. »

Il part dans un rire gras, fier de lui.

Céline me tape sur l'épaule, se plaint qu'elle a mal aux pieds, me dit que si elle avait su où on allait, elle aurait mis des baskets.

Comme tout ce petit monde commence à me courir un peu sur les nerfs, je me dis qu'il serait peut-être bon de m'esquiver. Nous arrivons dans un hall large où le gros du monde est massé, l'endroit est idéal pour prendre la tangente.

Je parviens sans problème à perdre ma meute pour partir seul à l'exploration des lieux. Quelques mouvements à travers la cohue me permettent de quitter Manu et les filles. Je n'ai aucune envie de passer la soirée à supporter les inepties de Vanessa, les délires de Céline et la libido tordue de Manu. Je sais que des personnes plus intéressantes seront présentes ce soir.

Je ne trouve Phil nulle part. Il doit mixer dans une petite heure mais j'ignore dans quelle salle. Une dizaine de grandes pièces sont devenues des dance-floors, des DJs crachent du son dans chacune d'elle. Des styles divers et variés se distinguent dans les différentes zones : HardTeck, Hardcore, Tribe, House, Trip-hop, Goa, Indus, et autres sous-classes rassemblant leurs adeptes autour de codifications

complexes. Je repère même un petit salon Chill Out où pas mal de monde s'est effondré sur le sol couvert de coussins, de poufs et de couvertures épaisses.

Je m'attarde un peu plus longuement dans ce qui devait être une cuisine. Un vieil évier en pierre orne le mur du fond, le DJ s'en sert comme bac à disques. Le son est très industriel, voire parfois métal... C'est un mix violent qui est jeté en pâture à un dance floor exalté, parcouru de syncopes chaotiques, illogiques. Je reconnais un titre de Bile, « *No one I call Friend* », ainsi qu'un morceau remixé de Ministry dont le titre m'échappe.

Ces deux bijoux sonores m'incitent à rester un peu, mais le fait est que je dois trouver Phil. Je repars donc sans trop tarder alors que les enceintes gonflées d'infra basses vomissent « *Age of Panic* », de Senser.

Entre deux couloirs, un type m'appelle par mon prénom. Il s'agit de Boris, un DJ Techno de la vieille école qui mixe sous le pseudo de Fritz Cat. Il parvient péniblement à moi, me fait la bise en m'abreuvant de paroles :

« Ça fait longtemps ! Comment tu vas ? Qu'est ce que tu fais là ? T'es perdu ? Faut absolument que tu viennes, tout à l'heure, je mixe dans la cuisine. Tu verras, j'ai changé de set, j'ai changé de style, de voie... de tout quoi ! C'est vraiment trop cool de voir que les anciens sont encore là !

- Ouais, c'est cool. Je passerai écouter ça. Au fait, t'aurais pas vu Phil ce soir ? Je dois le voir mais je galère à essayer de le trouver depuis que je suis arrivé... je perds un temps fou.

- Je sais qu'il doit mixer, mais je sais pas où... je sais pas quand... Tu sais, c'est un peu l'impro niveau organisation, chacun pour soi, genre. En tous cas, si je le vois, je lui dirai que tu le cherches, no problem !

- Et Séverine, tu l'as vue ce soir, à tout hasard ?

- Non plus... mais à mon avis elle est là, ou alors elle va venir. Ça m'étonnerait qu'elle loupe ça, c'est la plus grosse soirée de l'année. Si je la vois je lui dis aussi que t'es là. »

Je retourne à mes recherches après lui avoir promis six fois de venir l'écouter mixer. A peine le dos tourné, il harponne un type d'une bise et se lance dans le même type de monologue. Mes yeux parcourent à nouveau la foule, mais à part quelques vieilles connaissances que je prends soin d'éviter, je ne vois personne. C'est vrai que j'aimerais beaucoup croiser Séverine ce soir, ce serait plus simple et ça paraîtrait plus naturel que de lui téléphoner. J'ai bon espoir qu'elle vienne ou qu'elle soit déjà là, quelque part.

Après avoir tourné un long moment dans la maison sans avoir trouvé ceux que je cherche, je remarque des allers et retours réguliers entre le rez-de-chaussée et le sous-sol.

Ma curiosité m'y fait descendre.

Je me joins à la file indienne qui plonge dans les profondeurs de

la bâtisse ; une toute petite porte m'aspire dans une pénombre étouffante.

Les escaliers sont raides et il faut baisser la tête car le plafond est très bas. L'étroitesse de l'accès nécessite de se coller pour croiser ceux qui remontent.

Une très jolie rousse me glisse à l'oreille des mots troubles en appuyant son corps contre le mien. Ses pupilles sont dilatées, son regard est trop ouvert, un sourire étiré balafre son visage. Sa main se pose à plat sur ma poitrine, sa voix tremble autant que son corps :

« Le sol est glissant, en bas. Attention de ne pas dérapier, de ne pas chuter. Il faut remonter, il faut essayer... C'est l'asphyxie, en bas. Il faut essayer... »

Elle remonte en murmurant un chant mêlé de rires acides, de mots perdus et de larmes.

Je continue à descendre.

En bas de l'escalier, un écriteau improvisé indique « *Nearly God* » dans des lettres rouges et troubles.

Samedi, 02H59

Une première grande salle, décorée de tentures sombres, soutient de son sol de pierre humide des dizaines de silhouettes allongées. Une forte odeur de caramel émane de l'atmosphère enfumée et assombrie ; une ampoule timide, pendue par ses deux fils rigides, perce mal la pénombre qui suinte du bas des murs et de la dalle.

Un black me propose une belle boulette d'opium et me montre du doigt une pipe vacante. Il ne s'offusque en aucune manière de mon refus.

« Comme tu veux, Man. Si tu changes d'avis, reviens chercher un rêve. Au-dessus les corps bougent, leurs âmes sont pétrifiées. Moi, c'est ton âme que je ferai danser dans ton corps immobile. »

Son accent afro me fait sourire presque autant que sa formule.

Je prends bonne note de l'invitation, si toutefois je ne trouvais rien de mieux à faire.

Ma marche incertaine se poursuit et me plonge dans le noir presque total d'un couloir bas.

Le boyau me recrache dans une salle plus sombre que la précédente, plus étroite aussi. Des corps emmêlés ondulent sur le sol comme des serpents agonisants. Une musique suave et putassière saisit l'endroit de sa main moite.

Pour passer, il me faut enjamber un couple aux râles longs qui baise à même le sol, dans la puanteur, l'ombre humide et la crasse. Plus loin, un gaillard grassouillet se branle en regardant une femme lécher l'anus d'une fille beaucoup plus jeune qui se caresse la chatte, à genoux sur une vieille chaise en bois. Mes yeux se bloquent plus longuement sur une gamine à la mine candide qui se fait prendre en levrette par un grand blond imberbe couvert de sueur. Un autre type à la silhouette athlétique et sculpturale l'embrasse à pleine bouche en lui pinçant les tétons, la fille le branle mollement, au rythme lent de ses soupirs étouffés. Partout, des corps s'agitent, l'odeur de la sueur

et de la baise colle à la peau.

Une brune frisée et plantureuse, adossée au mur sale et luisant, me fait signe d'approcher avec un grand sourire. Sa main droite s'active dans son jeans aux boutons défaits. C'est instinctivement que je détourne le regard et continue, à tâtons, ma progression dans le cloaque.

Une part de moi est fascinée par cette doublure malsaine du manteau social, l'autre partie suffoque d'un dégoût progressif. Un jeune homme à lunettes, l'air réservé en bandoulière, se fait enculer en criant comme une hystérique. Une forte odeur d'égout me saisit soudain l'estomac, le secoue, et me donne une nausée lancinante.

Une toute petite porte attire mon attention sur le mur de droite, je m'y précipite et entre brusquement, pressé d'échapper à l'odeur.

Samedi, 03H17

La silhouette couchée au sol de la pièce minuscule, sur un tapis taché, m'est familière. Je dois approcher un peu pour reconnaître le Loup, une figure emblématique du mouvement techno underground, du chamanisme et des médecines parallèles.

Il y a quelques années, je passais beaucoup de temps dans le squat trois étoiles qu'il habitait ; un appartement proche de la gare de Belfort, plus fréquenté que la fnac et le Mc Do réunis. Il étudiait avec passion les cultes primitifs ancestraux et il était parti aux States pour rencontrer des amérindiens, des Natifs. Il s'est penché sur l'étude et l'apprentissage de leurs traditions, leurs coutumes, avant de se diriger vers les Indes et les voies spirituelles du yoga tantrique. De nombreux voyages se sont ensuite succédés, des connaissances diverses se sont accumulées dans son cerveau coloré de délires narcotiques. Il est revenu changé, chargé d'une énergie mystique palpable, et a ouvert très rapidement un cabinet paramédical.

Il développe aujourd'hui une technique thérapeutique basée sur l'animisme, le chamanisme et le zen. Il prétend pouvoir guérir le corps et l'esprit avec cet art hybride, et même prévenir les maux.

J'ai oublié son prénom tant le Loup est un surnom qui lui colle. Sa musculature sèche et couverte de tatouages complexes semble tressaillir quand je m'accroupis au-dessus de lui. Il se retourne et me fixe de ses deux lames bleues :

« Voici le Serpent qui pénètre la tanière du Loup... dit-il dans un murmure. Je te salue, frère.

- Salut Loup...

- Tes yeux portent de profondes blessures, frère. Je ressens ta souffrance. C'est le désordre de ta vie qui te conduit ici... Parle-moi dans mon langage et je t'aiderai.

Nombreux sont ceux qui disent que le Loup a le pouvoir de prédire l'avenir. Moi je ne crois pas trop à ce genre de choses mais pas mal de personnes, rendues superstitieuses ou mystiques par les

drogues, viennent lui demander conseil de temps à autre. Une amie à lui m'avait expliqué un jour qu'il fallait lui laisser quelque chose en échange de ses prestations, des drogues de préférence. Elle disait que le Loup ne demandait jamais rien mais que ça portait malheur de ne rien lui donner. Elle m'a avoué aller elle-même le consulter deux ou trois fois par mois. Elle lui offre du haschisch ou de l'herbe, parfois du LSD, plus rarement de l'héroïne.

« Il ne s'agit pas de cadeaux, m'avait-elle dit. C'est un don. Une offrande à une entité supérieure. »

Alors que je m'apprête à décliner son offre, l'image de Séverine vient envahir brusquement ma tête. Mon esprit embrouillé par les drogues semble s'effondrer sur lui-même quand le Loup reprend la parole d'une voix traînante, musicale, semblable à celle de William Burroughs :

« C'est elle qui te pose problème ? »

Un crochet surpuissant vient briser net la mâchoire de mon mental. Je reste muet, abasourdi. Le Loup poursuit sans tarder.

« Parle-moi d'elle, Serpent. Parle-moi d'elle puisque c'est au centre de tout.

- Mais merde... tu ne la connais pas ! Comment tu peux savoir ?

- Voici le point le plus insignifiant du problème... Considère juste ça comme de la sagacité. »

Alors je me mets à parler.

Je ne sais pas vraiment pourquoi mais je sens que je me libère d'un seul coup. Je commence à parler de ma vie avant, de mon incapacité chronique à vivre comme tout le monde. Je raconte surtout ma rencontre avec elle, avec Séverine. Comment nos vies se sont télescopées, comme je l'aimais et comme je l'aime toujours. Puis je crache ma souffrance, j'explique à quel point rien n'est possible, à quel point elle me manque. Des larmes sincères noient mon discours. J'ai l'impression désagréable de vomir mon âme.

Quand je marque mon premier silence, je me rends compte que j'ai vraiment tout dit. Je laisse tomber un blanc très long, épuisé, vidé.

Le Loup me répond en me regardant derrière ses paupières closes, sa voix est froide et neutre, son index désigne le ciel :

« Je ne te comprends pas, Serpent... Ne sais-tu donc plus combattre ? Tu es prêt à sacrifier cela sans chercher à lutter ? Mais c'est inutile de chercher à fuir, Serpent, tu ne pourras pas oublier. Tu ne pourras pas défaire les liens qui vous tiennent attachés l'un à l'autre. »

Courte pause dans son discours. Il ouvre les yeux un instant et me fixe avec force, m'obligeant à baisser la tête au sol. Il reprend en fermant à nouveau ses paupières :

« Je n'ai pas la prétention, comme certains le racontent, d'avoir le don de prédire quoique ce soit. Dans le tumulte du monde, toute prédiction est impossible. Le Chaos est le maître de tout. Le Chaos

créé et détruit, il interdit l'ennui mais, en contrepartie, il sème la confusion, rend toute logique illusoire. Le Chaos est imprévisible et irréversible. Nul ne peut prédire quoique ce soit... On ne peut pas dompter le Chaos. Certains pensent que c'est possible mais ils se trompent. On peut cependant tenter de deviner vers quoi il tend. Pour cela, il suffit d'observer et d'écouter : les signes sont partout. Ils permettent, si on les capte et les utilise, de comprendre vers quoi le désordre nous pousse. Reste à l'écoute, Serpent. Cherche les signes, écoute ton instinct et retrouve ta route. Mais tu sais déjà ce que tu as à faire, tu sais déjà qu'il n'y a qu'une issue, une seule porte de sortie.

- Mais on va se détruire... On va se faire du mal. Ça va nous tuer.

- Tu seras sans doute soulagé en sachant que tu n'as aucun choix. Tu dois accepter de te battre, et je pense qu'elle se battra à tes côtés. Tu verras, après cette porte, il y aura sans aucun doute de nombreux chemins, et même si certains s'annonceront difficiles, ils seront les seuls que tu pourras emprunter. Mais tu dois faire vite ! Je sens qu'un mécanisme impitoyable s'est mis en route sur ton existence et tu en es en partie l'ingénieur.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- C'est une vision, Serpent... Impossible d'être plus précis. Je te vois au centre d'un désordre immense, je te vois t'éloigner absurdement de ton seul repère. Je te sens glisser vers des pentes dangereuses. Je vois un gouffre... ton propre gouffre.

- Mais si je l'ai quitté, c'est parce que je voulais nous préserver. On va se détruire, Loup. On va se foutre droit dans le mur en restant ensemble.

- Tu trouves que tu vas mieux à présent ?

- Non, je réponds après un court silence. Pas vraiment.

- Alors tu dois tirer les seules conclusions raisonnables. Elle est ta seule alliée, elle est ta seule lumière. Maintenant, va ! Ne te retourne pas car c'est une tâche difficile qui t'attend. Chaque seconde compte pour enrayer la machine infernale qui grince autour de toi. Ta venue ici n'est pas totalement le fait du hasard. »

Le silence retombe, voile le Loup d'une parure immobile. Il retourne dans ses milliards de mondes, bercé, tranquille.

Moi j'ai le souffle éteint.

Je déchire un petit morceau de papier alu sur le paquet de clopes et y transfère presque un demi-gramme de la coke de Riquet que j'ai miraculeusement réussi à garder. Après avoir soigneusement fermé le petit paquet, je le mets dans une petite boîte posée à côté de lui. Dedans, il y a déjà pas mal d'herbe, quelques morceaux de haschisch, des trips et des comprimés divers, dont du Topalgic et du Skénan en trente milligrammes. Il y a même une belle boulette d'héro, d'un beige clair, presque blanche. Je dois tourner la tête immédiatement pour éteindre la tension insupportable que cette vision provoque.

C'est dans un état de confusion total que je quitte la tanière,

déstabilisé par ces paroles.

D'un revers de manche rapide, je sèche mes larmes.

Des centaines d'idées et d'images insaisissables tournoient et se percutent dans ma tête. Je ne suis plus à même de synthétiser. Je cherche à vider mes pensées mais ça paraît impossible.

Séverine me tient dans sa main.

Inutile de lutter, c'est perdu d'avance. Jamais je ne pourrai l'oublier. Le Loup a raison, je ne pourrai jamais biser les liens entre nous, ceux qui tiennent nos âmes serrées, même si nos corps sont à des kilomètres.

Je me pose un instant sur le sol et scrute l'épicentre de cette nuit déconstruite. Il se peut que le chaos soit la seule force vive. L'emboîtement anarchique des corps tend vers l'infini. L'humain lui-même est un parasite chaotique, imprévisible, aux actes irréversibles.

La jeune fille est toujours à genoux sur la vieille chaise en bois, elle crie et se tord, ses ongles sont crispés sur le dossier. Plusieurs doigts de sa compagne ont déjà disparus dans ses tripes.

Le petit grassouillet qui les observe se branle encore. Un peu plus vite. Un peu plus près. Une lueur inquiétante allume son regard.

Mes doigts vont chercher instinctivement dans ma poche un peu de la coke qu'il me reste. Je forme une dune grossière en écrasant une belle boulette dans le creux de ma main, après avoir confectionné un semblant de paille avec un flyer annonçant une after douteuse dans les environs. J'envoie tout ça dans mes narines d'un seul trait, aussi naturellement qu'une personne normale prendrait du paracétamol à cause d'un mal de dent, puis je lèche mon index couvert de poudre. Le frisson attendu arrive comme un éclair. La sensation de puissance et de perfection jaillit comme un torrent de mes pieds à ma tête. L'image de Séverine s'éloigne un peu, se fait moins obsédante. Moins douloureuse. Mais ce n'est pas assez.

De la cocaïne, encore.

Cette fois-ci, je me sers du paquet de clope pour me faire deux lignes très larges, du coup, toute la coke y passe, à peine moins d'un gramme. L'explosion me souffle instantanément.

Il convient de faire la différence entre la prise de cocaïne et la prise massive de cocaïne.

Le paradis est violemment aspiré des hauteurs du ciel et se trouve convoyée par mes sinus. Il vient s'installer dans ma tête, dans mon corps, il étale son paysage, sa splendeur et sa perfection sur toute la surface de mon être. La toute-puissance revient me fouetter plus fort et un sentiment de maîtrise parfaite de mes pensées me saisit fermement. Je n'irais pas jusqu'à dire que je me sens prendre la place de Dieu sur le trône de l'Eden, mais en tout cas, je deviens une entité divine et absolue, largement supérieure à lui et tous ses saints réunis.

C'est tellement intense que je râle de plaisir, la tête renversée en arrière contre le mur de pierre, renflant pour laisser se reprendre l'anesthésie ammoniacquée de mes sinus à ma gorge. Je sais pourtant

que c'est une illusion, que cette impression d'omnipotence n'est que l'effet d'une chimie parfaite sur un esprit malade ; mais tout est si vrai dans ma tête, à cet instant précis, que rien ne pourrait me faire douter de moi-même.

Il me semble que mon nez saigne mais ce n'est qu'un détail.

Kiss me... I'm God !

Il va sans dire que Séverine quitte presque immédiatement mes pensées. L'objectif est atteint.

Rendre son absence supportable.

L'oublier pour un soir, une dernière fois.

Lorsque je retombe au sol, les sens et l'esprit altéré par la blanche, déifié et surpuissant, mon regard retourne sur le sous-sol. La brune plantureuse n'a toujours pas de partenaire, elle me regarde encore une fois sans trop y croire. Elle a tort.

Je me lève et m'approche.

Il me semble tout à coup que l'odeur d'égout gagne en intensité et qu'un bruit de rouages mal huilés transpire par-dessus la musique. La fille voit que je la rejoins, elle me grimace un sourire et se met à marcher à reculons vers un couloir trop sombre.

Sans un regard vers la sortie, je la suis dans les profondeurs de cette sentine immonde.

Samedi, 03H33

*« Ainsi je descendis du premier cercle
dans le second, qui renferme moins
d'espace et plus de douleur, douleur si
vive qu'elle arrache des cris. »*

DANTE
« La Divine Comédie »

Cette fille et moi arrivons dans la pièce suivante comme deux morceaux de viande faisandée tombants dans un estomac déjà bien rempli.

L'éclairage est quasi-inexistant, un simple tube fluorescent défectueux et affaibli mélange les silhouettes dans une bouillie noirâtre et compacte. Au milieu de cette mélasse tentaculaire, on ne distingue rien, aucune forme nette, aucun mouvement, l'agglomération des chairs soudées semble bouillonner lentement.

L'odeur d'égout est bien plus amère ici, la fille m'embrasse à pleine bouche en se collant à moi. Sa salive a le goût du sang mort. Elle sort ma bite et me branle lentement d'une main moite et incertaine ; l'autre gigote comme une pieuvre surexcitée à l'intérieur de son jeans.

Elle se tortille contre moi, remuée par les convulsions que sa caresse provoque. Son visage s'est empourpré et ses yeux restent clos ; sa bouche semble articuler des murmures aphasiques, entièrement avalés par la symphonie de râles et de soupirs qui émane de partout comme une puanteur sonore. Mes instincts se libèrent, brisent les limites des chairs et du corps, se déversent d'un regard sur celle qui les invoque. Une série d'images s'active et tourne, sculpte un scénario salace et violent autour de ses contours, de son visage et de ses gestes ; un plongeon dans un délire inquiétant, profondément

inhumain.

Elle me dit qu'elle s'appelle Natacha.

« J'étais un ange mais j'ai trébuché, souffle-t-elle contre ma joue. J'ai perdu le chemin. Ils ont volé mes ailes. »

Je détache mes yeux des siens, ils me gênent, ils sont comme deux balafres. Deux meurtrières sur une âme fiévreuse et hypertrophiée, instable à l'extrême.

En arpentant la salle de mon regard trouble, je constate que mes yeux s'acclimatent peu à peu à la pénombre vaporeuse de l'endroit, je note qu'une dizaine de petits flacons sombres trônent sur le radiateur. J'imagine qu'il s'agit de poppers et que le contenu se diffuse tranquillement dans la pièce, envahissant ainsi la totalité du volume. Le plafond est très bas, moins de deux mètres.

Sa main arrête tout à coup la caresse. Elle cherche dans la poche avant droite de son pantalon ouvert, sort une petite fiole qu'elle vide dans sa bouche sans l'avalier puis m'embrasse à nouveau, plus profondément cette fois-ci. Un goût salé et légèrement amer se reprend dans ma bouche engourdie par la coke. Dans un sourire à la fois soumis et défiant, elle se baisse lentement et m'attire au sol.

La masse grouillante m'avale.

La digestion commence.

Samedi, 04H12

Je suis enlisé dans la poisse et la crasse jusqu'au cou. Mes rires se mêlent aux murmures, aux soupirs, aux jouissances, aux cris. Une part de moi encore vaguement lucide se tétanise face au désastre cérébral qui prend corps.

Mes mouvements de tête déforment ma vision, une impression gazeuse de ralenti total me tient dans sa buée. Et ce rire ! Ce putain de rire lourd et lent qui sort de ma bouche sans discontinuer ni faiblir.

Les sons se tordent et la voix de Natacha est filtrée, torturée, presque incompréhensible. Je capte tout de même qu'elle veut « que je lui mette jusqu'au coude. »

Cette triple pute est à quatre pattes sur le sol sale et collant, ma main gauche la tient par les cheveux et lui colle la gueule sur la pierre fangeuse. Ma main droite bloque au pouce, une bonne partie de mes doigts lui fouille déjà les tripes.

Autour de nous, cinq ou six silhouettes humanoïdes dressées sur leurs pattes arrière nous regardent en agitant un bras. Un mec au crâne rasé me suce, il est couché entre mes jambes et s'affaire avec une adresse diabolique. Il met tant de cœur à l'ouvrage qu'il m'est impossible de lui refuser cela.

Une des ombres qui nous cernent s'agenouille pour mettre sa langue dans ma bouche, c'est une fille brune et un peu grasse qui sent la sueur. Sa salive épaisse se dissout dans la mienne. Elle me demande si je veux lui prendre le cul, comme je ris toujours elle me supplie. Un des mecs saisit l'occasion pour la prendre en levrette, ses yeux restent dans les miens et ses gémissements pénètrent dans ma tête. Son corps flasque est secoué par les coups de reins réguliers et puissants de celui qui la baise.

Le champ dégagé par ces deux personnes m'offre la vision des nombreux autres corps. Parmi eux, Céline. Elle est allongée sur le

dos, cuisses largement écartées, un grand blond musclé va et vient en elle sans ménagement. Mon rire augmente en volume. Cette putain de dope m'a crevé le cerveau.

J'ai dû pousser un peu fort, Natacha crie de douleur et ma main coulisse d'un coup sec dans son orifice anal ; une constriction syncopée joue avec mon poignet, cette chienne se met à geindre en continu. Une large flaque de bave s'étale et se reprend lentement sous son menton. Un des branleurs qui nous mate se met à gémir et à tressauter, il se vide d'un grand jet sur elle.

La pédale qui me suce arrive à bout de mon endurance, je lâche tout dans sa bouche en me raidissant. L'autre, au bout de mon bras, se met à hurler ; j'ai encore progressé de plusieurs centimètres en elle à cause de ma brusque crispation. Comme ses cris sont trop aigus j'appuie un peu plus son visage sur la dalle pleine d'ordures et de foutre. Les larmes, la bave et la crasse se mêlent sur ses joues dans un masque infect. Elle semble sombrer dans l'inconscience, son corps inerte et maculé est traversé de convulsions régulières.

Un second type éjacule sur son dos dans un grognement rauque. Je retire mon bras et me lève, un voile noir tombe sur mes yeux. Tout tourne. Des fragments de mon âme se dispersent dans la pièce. Le noir. Total.

Samedi, 05H58

Des mains me saisissent, je ne parviens pas à bouger, à me débattre, ni même à ouvrir les yeux. Ma tête est un taudis incohérent et douloureux. Plusieurs personnes me traînent sur le sol humide. J'ai la curieuse impression que mon dos reste collé à terre et que mon corps s'étire douloureusement. Des mots cherchent à sortir du brouillard, mais ils étouffent avant de naître.

On m'adosse à un mur, une sorte de crépis me fait mal, je tente de me lever mais mes membres restent inertes. Je prends une grande claque dans la gueule et un liquide tiédasse me coule sur le visage. Des voix pénètrent dans mes brumes, sèment un imbroglio pas possible. On me secoue, nouvelle claque, plus forte. Une accumulation d'énergie nerveuse me permet de décocher un violent coup de poing réflexe qui touche quelque chose ; un cri attise ma souffrance intracrânienne.

Je me sens vomir et je ne peux soudain plus respirer. Des bras puissants m'allongent sur le coté ; le contenu de mon estomac se vide par à-coups, mon œsophage me brûle. Un brouhaha compact serre mes tempes et mes tympanes en étau. Les spasmes de mon abdomen deviennent insupportables. L'air me manque. Nouveaux vomissements, plus intenses, plus âpres. Un cri voudrait sortir mais ma gorge en feu semble s'écraser sur elle-même. J'ai la certitude étouffante que je ne vais pas tarder à crever.

Ma carcasse est soulevée du sol. Violent vertige puis tout s'éteint.

Samedi, 13H49

Je suis dans une pièce rouge aux murs couverts d'un réseau de veines gonflées et battantes. Séverine est à genoux, pleure et saigne des yeux. Un bruit sourd de battement de cœur comprime mes tympans. Séverine saigne des oreilles.

Je me lubrifie la main avec un gel rougeâtre et la pénètre avec force. Du sang, encore.

Le battement de cœur ambiant gagne en intensité, en rapidité et devient moins régulier, Séverine serre ses dents qui éclatent sous la pression, elle se laboure le visage, crève ses yeux de ses ongles trop longs.

Je retire ma main et une portion d'intestin sort du trou béant, je me mets à tirer, le boyau se déroule à l'envers, se retrousse. Et je continue, longtemps, dans l'accélération assourdissante du battement qui m'étouffe.

Le bruit s'arrête au zénith de sa puissance. Séverine crève sans un cri. Je me réveille en sursaut puis retombe aussi vite dans la même pièce, veinée, vivante.

Samedi, 16H19

Nouveau rêve.

C'est un salon funéraire sombre mais paisible, rassurant de quiétude. Un cercueil de bois clair trône au centre. Des bougies vacillantes font danser leurs lueurs sur les soies blanches du capiton et de la robe.

Le visage de Séverine est pâle et harmonieux, lissé par l'embaumement dans un masque cireux. Je suis aux pieds de la morte et le silence pèse.

Le Loup est à sa tête, ses lèvres s'agitent sans bruit, ses yeux clos vers le sol laissent déborder des larmes.

Comme le recueillement se prolonge, l'homme ouvre son regard et l'épingle au mien. La colère et les reproches clouent mon souffle et mon cœur. Les tissus blancs, lentement, se gorgent d'un sang sombre, le visage magnifique se mue dans une torsion. Sa quiétude se brise et laisse place à la grimace d'une agonie atroce.

Samedi, 19H39

Je sors du brouillard sans savoir où je me trouve ; il me faut plusieurs minutes pour comprendre. C'est les draps qui m'ont trompé, je suis au studio, quelqu'un a fait le lit et m'a couché. Je tourne ma tête, martèlement continu et douloureux, ma vision floue détecte des silhouettes assises tout près de moi.

Un long moment d'observation incertaine me permet de discerner l'image de Manu. Son œil est cerné par un gros hématome. Tout son visage m'accuse mais un soulagement sincère se dessine quand il voit que j'émerge. Je me sens ébloui et mes yeux ont peine à tenir ouverts plus de quelques secondes d'affilée. Au bout d'un moment, je comprends pourquoi : Manu a changé l'ampoule. C'est cette constatation qui me fait clairement comprendre qu'il y a quelque chose qui cloche.

Au fond de la pièce, Céline pousse un ouf ! de soulagement et Vanessa ricane bêtement.

Manu se met en batterie sans perdre une seconde :

« Tu sais que t'es un sale con, toi ?

- Qu'est-ce qui s'est passé, putain... Comment j'ai atterri ici ?
Quelle heure il est ?

- Tu n'as pas « atterri » ici, nous t'avons « traîné » ici, ce qui m'a valu, d'ailleurs, ta gratitude la plus profonde, connard. »

Il me montre son œil enflé, sa voix est montée de deux tons. J'ai dû faire le con pour qu'il soit en colère de la sorte car, d'habitude, son je-m'en-foutisme légendaire le met à l'abri de ce genre d'égarément.

Mes souvenirs sont troubles : Natacha, le Loup, ce sous-sol délirant, et d'autres images éparses et imprécises se disputent la vedette de cette nuit foireuse. Une drogue inconnue au goût salé crachée par un baiser, voilà sans aucun doute la cause principale du dérapage. Comme il voit que je réfléchis, Manu entame un résumé des événements.

« Je t'ai trouvé dans le sous-sol de la maison, inconscient, t'étais presque froid putain ! Vanessa m'a aidé à te traîner hors de cette « porcherie » où tu gisais. Mais qu'est-ce qui t'a pris, Merde ? Qu'est-ce que t'as foutu ? A quoi t'as tourné ? Kétamine ? Ice ? GHB ? Rock ? »

La question est intéressante mais je n'ai aucune envie de me creuser la tête pour y répondre, bien que je place le GHB en tête des hypothèses. Je cherche à couper court :

« J'en sais rien et je m'en fous ! De toute façon, je vais me mettre au vert. En tout cas, je vais essayer. Donne-moi un verre d'eau au lieu de gueuler, j'ai la gorge en feu. »

Il se dirige vers l'évier, rince un verre en bougonnant et le remplit au robinet. Céline me regarde avec inquiétude, elle est visiblement claire ; c'est la première fois que je la vois hors de l'emprise des stupéfiants ou de l'alcool. Comme elle remarque que je garde les yeux dans sa direction, elle se lève et vient s'asseoir sur le matelas. Sa main caresse mon crâne un moment, en silence, puis les mots viennent :

« J'ai eu peur, Gys ! J'ai eu si peur. T'as vraiment très mal déliré, tu sais.

- Arrêtes ton cinéma, je t'ai vue cette nuit, c'était pas beaucoup plus créatif. »

Comme elle ne relève pas, je m'abstiens de développer. Mon verre d'eau est bu cul-sec et je ferme les yeux. Céline poursuit sa caresse sans une parole, gênée. Son contact m'agace et me répugne.

Je finis par me sentir capable de me lever.

Les autres ont allumé la télé, c'est encore l'une de ces émissions qui fabrique des stars jetables. Manu tire toujours la gueule, il fait semblant de regarder l'écran pour m'éviter, Vanessa semble réellement absorbée par l'image, elle a sans doute déjà tout oublié. Ce qui lui fait office d'esprit se dissout dans le programme de M6. Seule Céline cherche dans mes yeux un éclat rassurant.

Je me dirige vers le buffet en formica et sort la boîte dans laquelle sont entassées tous les médicaments. Trois comprimés effervescents au paracétamol et à la codéine plus tard, je suis sous la douche.

L'eau chaude délasse mes muscles douloureux et dégrasse les pores de ma peau, il se passe plus d'un quart d'heure avant que je ne me décide à en sortir. Je passe ensuite au robinet pour parfaire ce dégrassage aux airs d'exorcisme. Laver toute trace de cette nuit, effacer ça de mon corps avant de descendre dans la rue pour appeler Séverine.

Samedi, 19H54

En me redressant au dessus du lavabo, juste après m’être rincé la bouche plusieurs fois pour évacuer l’agression mentholée du dentifrice, je me retrouve violemment nez à nez avec moi.

La pâleur de mon teint met en valeur les cernes sombres qui soulignent mon regard. Mes yeux sont rougis, mes traits sont tirés de fatigue, et l’ensemble de mon visage paraît momifié dans une expression vide, un masque mortuaire auquel on aurait oublié de fermer les paupières.

Alors que j’observe, silencieux et immobile, ce que me jette le miroir, quelque chose d’indéfinissable m’arrive soudain en pleine gueule, comme une gifle sèche assénée par surprise. Si les premiers instants sont baignés d’incompréhension, la suite devient vite un peu trop claire à mon goût.

Pendant quelques secondes, je ressens la désagréable impression d’être face à un parfait inconnu, que mon reflet ne m’appartient plus. Puis cette sensation disparaît, laissant place à un vague soulagement, immédiatement brisé par un contrecoup brusque. Il me semble alors que mon image dans la glace est indépendante, qu’il n’y a plus aucune connexion entre elle et mon corps. C’est très diffus, presque insaisissable, quelque chose comme une somme de petits détails. La respiration, le soulèvement de la cage thoracique, la contraction des maxillaires, le clignement des cils et un ensemble d’autres petits signes vitaux visibles qui semblent différents durant un court instant. Ça me frappe de plein fouet, avec violence, puis ce sentiment détestable se fige dans un trouble stationnaire.

Plus je cherche dans cette projection de quoi me rassurer, plus celle-ci se détache, s’émancipe. Certains mouvements sont retardés, certains autres paraissent en avance, anticipés en quelque sorte, mais la plupart sont simplement déformés. Ça se creuse. C’est de pire en pire.

L’arrêt brusque de ma respiration survient instinctivement,

comme pour vérifier la cohérence, démontrer l'impossibilité de ce phénomène et ainsi revenir poser les deux pieds à plat sur la réalité. Mais le test n'est pas concluant. Mon double m'adresse un sourire narquois et hausse les sourcils. A cet instant précis, je crois que je ne serais pas vraiment étonné de le voir se gratter la tête et s'allumer une clope.

Panique.

Sensation brutale que la pression augmente à l'intérieur de moi, que quelque chose dedans cherche une issue de secours, une soupape, une lucarne à briser.

Mes yeux se ferment et une inspiration d'urgence se déclenche. Quelques secondes se perdent dans le noir. Mon esprit grince, mes dents se serrent, un effort incroyable m'est nécessaire pour arriver à ouvrir les paupières.

Quand j'y parviens, mon reflet fait de même, l'expression terrorisée qui tapisse son visage me procure un soulagement paradoxal.

Samedi, 20H08

« Gone insane. Highjack a plane. Don't push me cause I'm close to the edge. Trying hard not to lose my head. Can't hardly breathe. I've been and seen... she hides my ventolin. Can't hardly breathe... Can't hardly breathe... »

TRICKY
« Vent »

Comme elle n'a pas de portable, j'appelle chez ses parents. J'avais effacé ce numéro de mon répertoire après la dernière rupture mais il me revient sans effort de mémoire. Un pincement au cœur m'impose une angoisse un peu bête quand la sonnerie entame son chant froid et monocorde. Une fois. Deux fois. Trois fois. Sa mère décroche :

« Allô !

- Bonsoir Madame. Pourrais-je parler à Séverine s'il vous plait ?

- Séverine est sortie en début d'après-midi et nous a dit ne pas penser rentrer cette nuit. Puis-je laisser un message ? »

Elle reste aimable et polie, j'en conclus qu'elle n'a pas reconnu ma voix. Le cas contraire, elle m'aurait déjà raccroché au nez. Cette femme me voue une haine sans limites, tout comme le reste de la famille, d'ailleurs. Je suis l'ennemi, le parasite, le prolo éhonté qui a osé mettre le pied dans les hautes castes. Je ne suis pas des leurs ; les frontières entre les classes ont des miradors.

De plus, depuis l'incident de l'hôtel, et quelques autres dans le style, l'ensemble de son ascendance me juge coupable de sa condition de *Freak* et de son état de santé, principalement de sa toxicomanie. Mais je les comprends. C'est plus facile de m'accuser de tous ses maux plutôt que d'assumer les erreurs d'éducation accumulées durant des années.

Séverine a toujours été élevée dans un esprit de compétition. Elle était sans cesse comparée à ses cousins et cousines, à la fille de « Monsieur et Madame Machin », au fils de tel chirurgien ou de tel avocat de renom. Combien de fois je l'ai-je vue en larmes parce que son père l'avait rabaissée plus bas que terre devant le reste de la famille ?

Dépréciation, dévalorisation, critique incendiaire, jugement permanent. Ça a été son quotidien durant toute son enfance, ça s'est prolongé tout au long de l'adolescence et rien ne s'arrange depuis qu'elle est adulte. Cette situation est la cause de toutes ses souffrances, elle me le répétait souvent.

Au mariage de l'une de ses connes de cousines, Séverine avait écouté discrètement son père parler d'elle à plusieurs membres de sa famille ainsi qu'à quelques amis à lui rassemblés autour d'un verre, un peu à l'écart des autres convives. Je crois que j'ai senti son cœur se briser ce jour là. J'ai tenté de l'attirer plus loin pour l'empêcher d'entendre ces mots empoisonnés mais elle m'a repoussé, les yeux pleins de larmes et les dents serrées. Elle a décidé de boire le venin jusqu'à la dernière giclée.

« Le père de la mariée peut être fier, sifflait le géniteur. En tout cas, je serais très fier à sa place. Quelle réussite ! Tout laisse présager une brillante carrière. Je ne peux pas en dire autant pour Séverine... cette gamine me désole.

- Ça ne va toujours pas mieux ? a demandé un type de la quarantaine sapé comme un prince. Dieu sait pourtant que vous avez tout essayé... Vous n'aurez décidément pas eu de chance avec elle.

- C'est le moins qu'on puisse dire. Elle a pourtant de bons exemples à suivre autour d'elle, mais rien n'y fait. Heureusement que notre situation est bonne parce que je ne vois vraiment pas ce qu'elle pourrait faire de sa vie. Figurez-vous que mademoiselle a des prétentions artistiques ! Ce qu'il ne faut pas entendre... Non, vraiment, cette gamine n'est bonne à rien.»

Elle a quitté la réception immédiatement, en pleurs, et est allée acheter cinq grammes d'héroïne. Je ne l'ai pas quitté des yeux pendant deux jours et j'ai géré sa consommation de poudre, son chagrin, sa souffrance, ses pulsions destructrices.

Le soir du mariage, il m'a fallu plus de quatre heures pour parvenir à la consoler, à la calmer un peu. Elle pleurait dans mes bras en se confiant à moi comme une gosse. Ses mots m'ont tiré des larmes amères que je tentais de ravalier pour la soutenir, l'aider à remonter.

« J'aurais tellement voulu que mon père soit fier de moi, qu'il me dise « j'ai confiance en toi », juste une fois. J'aurais voulu qu'il croie en moi ou qu'il m'encourage dans ce que je voulais faire de ma vie. Pourquoi il ne m'a jamais prise dans ses bras ? Pourquoi il ne m'a jamais dit je t'aime ? Pourquoi il me méprise à ce point ? »

Je ne savais pas quoi lui dire. Je l'ai laissé se vider de tout ce poison accumulé pendant ces années contre ma peau. J'ai senti ses blessures profondes, infectées, inguérissables.

« Je voudrais mourir, elle m'a dit. Vraiment, je voudrais crever, Gys... ce serait déjà fait si je t'avais pas. »

Je tentais de traiter l'incurable. Au fond de moi, je savais que je n'y pouvais rien, que même avec toute ma volonté, je n'avais pas les armes pour me battre contre ce mal qui la rongait. Je pouvais seulement faire de mon mieux pour l'apaiser, lui offrir ma présence et tout mon amour en guise d'analgésique.

Le plus dur à supporter, c'est que c'était moi qu'on accusait. C'était à moi qu'on imputait ces atrocités commises. On me désignait comme le seul coupable de ces dégâts irréparables, moi qui l'aimais comme un fou, moi qui aurais donné ma vie pour un seul de ses souffles. Les bourreaux eux-mêmes me montraient du doigt. L'injustice me frappait avec violence.

A présent, c'est fini, je les comprends.

C'est tellement plus facile.

Sans m'en rendre compte, j'ai laissé un blanc dans la conversation. Au bout du fil, la mère de Séverine hausse la voix :

« Allô ! Vous m'entendez ? »

- Oui... je vous entends. Désolé.

- Je vous demandais si vous vouliez que je lui transmette un message. »

Je décide de couper court avant que la Reine-Mère ne remette un visage sur ma voix.

« Non merci, Madame. Je rappellerai demain. Bonne soirée et merci. »

Une déception intense s'abat sur mes épaules, j'aurais vraiment aimé pouvoir passer un moment avec elle, pouvoir lui parler, l'écouter, m'accrocher à son sourire. J'avais besoin de ça aujourd'hui, tout de suite si possible.

Le sentiment de vide total qui m'habite depuis maintenant trop longtemps se creuse un peu plus. Je me sens si fatigué de côtoyer des gens qui m'indiffèrent, de traîner des relations superficielles et creuses.

Tout me fatigue.

Ces soirées fades, ces endroits puants, ces personnes vides, cette vie qui n'avance pas. Je sais que Séverine sait briser tout ça. Elle est la seule personne à avoir accès aux strates les plus profondes de mon être, la seule à savoir qui je suis, et réciproquement. Sans cesser de

marcher, je ferme quelques secondes les yeux sur elle. Une angoisse douceâtre me prend à la poitrine, joue avec mon cœur.

Le manque.

Le vent frais glace l'air, cristallise le souffle des passants robotiques et joue avec les feuilles pourrissantes qui tapissent le trottoir. Une cigarette me reconforte de sa brûlure sèche.

Voilà, je suis amoureux. Une nouvelle fois je suis raide dingue de Séverine. Une culpabilité énorme me saisit quand je me rappelle la soirée de jeudi, quel con j'ai été, une fois de plus. Quand je pense à ce que j'ai fait, comment je l'ai salie dans ces toilettes crasseuses, un malaise profond me prend les tripes. Comment ai-je pu ? Comment ai-je osé profaner ce corps ? J'ai dû lui faire du mal, merde. J'ai même refusé de l'écouter alors qu'elle se livrait à moi comme je ne l'ai jamais fait pour elle.

Elle n'a que moi à qui s'accrocher et j'ai osé la repousser. Je ne vau pas mieux que les membres de sa famille.

Ça commence à me rendre malade, je me sens minable. En plus, comme je suis en pleine descente, ces sentiments se multiplient. Je me mets à pleurer comme un gosse.

« Ça va mal, Gys ! Je me dis à voix basse. Faut te reprendre, mec. Ça va mal... »

J'essaie de penser à autre chose mais c'est Séverine qui revient toujours. Je ne peux décidément pas vivre sans elle. Faire une croix sur elle est une solution qui m'est interdite, il faudra bien que je me le mette dans la tête, que je finisse par l'accepter.

Comme l'obsession ne semble pas vouloir me quitter, je m'arrête un instant et cherche dans mes poches le paquet de cigarette de Riquet. Au fond, l'enveloppe de fortune est vide.

Angoisse profonde et soudaine, suivie presque immédiatement d'une panique qui me gêne pour respirer normalement.

Je tourne et retourne le petit papier dans tous les sens mais le constat est sans appel : je n'ai plus de coke du tout. J'essaie de me calmer et de penser à autre chose mais c'est à nouveau Séverine qui prend le pas sur tout le reste. Je jette nerveusement le paquet vide et prends ma tête à deux mains. Mes ongles viennent agresser mon cuir chevelu et je crois que je saigne un peu. Je reprends ma marche, un peu plus vite.

Comme un chacal en cage, je tourne en rond dans mes pensées, cherche une solution à mon mal, mais rien ne vient. A moins qu'il ne se mette à neiger de la coke, je ne vois pas bien comment je pourrais sortir de cet état autrement que par ma seule volonté, et autant dire que c'est foutu. Si j'avais ne serait-ce qu'un soupçon de cette précieuse vertu, je n'en serais pas là.

Trouver une solution.

Tous ceux qui seraient susceptibles de pouvoir me dépanner en blanche ne seront pas touchables avant trois bonnes heures, sans compter que je commence à être à sec financièrement, je n'ai même

pas de quoi me payer une ligne et je ne connais personne d'assez con pour m'avancer de la poudre. J'ai envie de me mettre des baffes quand je pense que je me suis envoyé trois grammes en moins de vingt-quatre heures. Céline n'a plus rien, on a fini son stock l'autre matin. Manu n'a rien non plus, Manu n'a jamais rien.

Aucune solution.

Ça pourrait être plus simple si j'arrivais à la chasser de ma tête. Tous mes raisonnements m'y conduisent.

Séverine partout.

Séverine dans ces chiottes, salie, blessée, ravalant ses blessures comme une gamine trop fière. Séverine ouverte du cœur à l'âme, me jetant son amour à la gueule avec ce regard qui me criait au secours. Et ces cauchemars ! Ces cauchemars atroces que je fais ces jours-ci et au centre desquels elle se noie dans l'horreur.

Le froid commence à engourdir mes membres mais je ne veux pas rentrer tout de suite. Je continue ma marche aveugle, sans but, au cœur de cette ville terne, encore un peu plus grise ce soir que d'habitude.

En croisant une femme et sa fille, probablement âgée de quatre ou cinq ans, je sens mon malaise grandir un peu plus. Alors que la mère prend mille précautions pour éviter mes yeux, la gamine fixe mon visage avec insistance. Ce regard d'enfant m'agresse de toute sa pureté, d'autant plus qu'il mélange la crainte et la curiosité avec une candeur dégoûtante. Je me sens jugé par un ange, par l'innocence personnifiée. Mon âme crasseuse est mise à nu, honteuse, elle rampe au sol devant cette entité propre, immaculée.

Quand elles m'ont croisé, j'entends la voix d'angelot tintinnabuler dans l'air glacé :

« Maman ! Il est malade le monsieur ? »

Samedi, 20H24

Un brouillard glacé trouble ma vision, mes jambes tremblantes et engourdies me donnent l'impression de marcher avec de l'eau jusqu'aux cuisses. Je sais que je serais mieux au chaud mais j'appréhende mon retour au studio. J'ai envie d'être seul. Seul ou avec elle.

« Tu me manque, mon Ange, je dis à voix haute. Pardonne-moi, je t'en supplie. »

Je pleure à nouveau. Vraiment, il n'y a pas d'issue.

Penser aux bons moments que nous avons passé ensemble est la seule ébauche de solution possible, aussi débile soit-elle. Puisqu'elle ne veut pas me quitter, je dois essayer de l'utiliser. « Les bons moments, je répète. Ne pense qu'aux meilleurs moments. » Me revient en tête ma première nuit avec elle. C'est sur ce souvenir que je décide de me focaliser, je tente de me persuader que ça peut suffire, que ça va m'aider à briser le malaise, à oublier le froid, l'automne, ma descente.

Surtout ma descente.

La coke est un piège parfait. Elle offre un trône divin, un pouvoir colossal, une assurance infinie. C'est la came idéale pour nos vies creuses, nos esprits vides. Elle nous donne une douce illusion d'existence pleine et épanouie, elle tient les promesses que ce système nous fait ; elle nous transforme en stars le temps d'une soirée.

Le zénith des effets de la ligne sniffée, pour une qualité de blanche moyenne, dure environ quinze minutes ; je suis persuadé qu'Andy Warhol pensait à la cocaïne quand il évoquait le quart d'heure de gloire pour chacun au XXIème siècle.

Seulement, les stars meurent au matin, la descente est atroce. On prend conscience du subterfuge et, plus que jamais, on ressent ce vide qui nous habite, s'agite et nous baise. Le vol des anges,

majestueux, puis la chute, brutale ; c'est le prix à payer pour un trip clandestin au paradis.

Le purgatoire.

La dépression.

Le manque d'héroïne entraîne des souffrances physiques terribles, mais il y a des solutions pharmaceutiques pour les neutraliser. Avec la cocaïne, rien n'est possible. Il n'existe aucun médicament efficace pour éteindre les atrocités psychiques que son absence provoque.

On se sent plus bas que jamais. Vide. Nul. Creux. Seul. Et ces sentiments irrépressibles imposent au mental une tension considérable. C'est un effondrement de l'esprit sur lui-même. Une torture si violente et parfaite qu'on peut se prendre à envisager toutes sortes de solutions pour s'y soustraire. Les plus radicales comprises. Dans mes seules connaissances, je décompte deux suicides imputables à la blanche.

Il n'existe que deux remèdes aux fractures de cette chute : un nouvel envol, donc une nouvelle ligne, ou un substitut efficace. Mais pas question de compter sur une aide extérieure, ce substitut ne peut venir que de là où la souffrance est la plus forte, de l'esprit lui-même, de ses profondeurs les plus intimes.

C'est un duel qui se joue dedans.

Je dois compter sur elle. Je n'ai qu'elle. Les souvenirs de cette nuit constituent ma dernière prise au bord du gouffre qui m'aspire.

Ça faisait des semaines qu'on se tournait autour, qu'on se bouffait du regard comme des fauves affamés. Pourtant, on n'arrivait pas à créer le contact. Impossible de se parler directement, impossible de se toucher autrement qu'avec les yeux. Il nous arrivait parfois d'être à une table avec d'autres personnes, face à face, sans parvenir à s'échanger deux mots directement.

Je ne sais pas pour elle, mais de mon côté, j'étais trop impressionné par sa personnalité pour oser lui adresser la parole. La situation semblait ne pas vouloir évoluer. Malgré ça, on continuait à s'arranger pour se retrouver dans les mêmes soirées, dans les mêmes endroits. Je ne saurais plus dire combien de temps ce petit manège a duré, mais ça a été long, probablement plus de six mois.

C'est de façon assez brutale que ce nœud gordien a été tranché.

A l'époque, j'entretenais une vague relation avec une fille insignifiante prénommée Corinne. Pour être franc, je ne sais pas trop pourquoi je perdais mon temps avec cette conne mais, assez mystérieusement, je suis resté avec elle plus de deux ans. Je pense que c'était de la paresse de ma part. Toujours est-il que je n'aimais pas trop la sortir en public. Non seulement elle n'avait pas un physique très avantageux, mais elle manquait aussi cruellement de culture. Quand elle m'accompagnait dans mes sorties, j'avais toujours la crainte que quelqu'un lui parle ou lui pose une question,

dans ces cas-là, elle me faisait honte à chaque fois. Heureusement, elle avait un caractère de merde, ce qui me protégeait relativement bien de ce genre de gêne.

En principe, j'arrivais à lui fausser compagnie assez facilement pour aller seul en soirée, mais ce jour là, elle a réussi à me coller aux chaussures comme un morpion à une bite. Je l'ai donc traîné à contrecœur à l'anniversaire de Paco.

Comme d'habitude, en arrivant, elle s'est assise dans un coin et a commencé à faire la gueule. C'était son rituel, pourrir la vie de son entourage en étant le plus désagréable possible, et pour cette discipline, elle était passée maître. La plupart du temps, ça me faisait chier mais cette nuit là, je n'en avais strictement rien à foutre.

Séverine était là, debout dans un coin de l'immense salon, près des platines sur lesquelles un petit gars rondouillard aux cheveux longs s'acharnait à mixer. Le résultat était d'ailleurs très moyen, malgré l'énergie que le gros semblait y mettre.

Elle portait une veste de survêtement Adidas noire ouverte sur un T-shirt blanc moulant orné de l'inscription « *Golden Triangle* » en lettres dorées. Ses dreadlocks tombaient en cascade autour de son visage d'ange désabusé. On ne s'est pas lâché des yeux, encore pire que d'habitude. L'air de rien, on a commencé à se rapprocher doucement l'un de l'autre, progressivement, jusqu'à se retrouver à discuter au sein du même groupe de personnes. Son regard me donnait des vertiges, chacune de ses paroles m'étourdissait. Nous sommes restés face à face un très long moment, trop longtemps au goût de Corinne.

« Oh ! Ça te ferait chier de rester vers moi ? »

Je ne l'avais pas sentie venir.

Elle venait de me taper sur l'épaule et attendait visiblement une réponse. Son visage était tordu et empourpré par la colère, ce qui n'arrangeait rien à son faciès de rat. Son nez crochu était plissé par une mimique qui aurait pu être risible dans d'autres circonstances. Elle me toisait de ses petits yeux rougis par le haschisch. Je n'ai pas su quoi dire ou faire sur le coup, profondément gêné par cette situation. Bon, c'est elle qui était ridicule, mais le fait qu'elle s'adresse à moi de la sorte induisait une relation intime entre nous.

En l'absence de réponse de ma part, car j'étais muet de honte, elle s'est mise à gueuler :

« Je te demande si ça te fait chier de rester vers moi ! Tu pourrais répondre au moins !

- Oui, j'ai répondu. Oui... ça me fait chier. »

Cette teigne m'a collé un coup de pied dans le tibia avec ses Doc Marteen's coquées. Je me suis plié en deux sous la douleur en serrant le poing, prêt à lui mettre en pleine face. Heureusement pour elle, une montée d'endorphine est venue m'apaiser assez rapidement.

Je suis tout de même parti en la laissant en plan.

Une fois dans la rue, j'ai entendu des pas derrière moi.

Comme d'habitude, elle allait me suivre et venir se confondre en excuses. Mes mâchoires se sont verrouillées sous la colère, mes poings aussi. Cette petite merde venait de m'humilier devant Séverine, c'était sans doute la pire chose à faire, j'hésitais entre lui éclater le nez ou lui briser les dents. Les deux peut-être. Quand je l'ai sentie presque collée à mes talons, je lui ai dit sans même prendre la peine de tourner la tête :

« Pas la peine de venir me faire chier, connasse... tu peux aller où tu veux mais tu restes loin de moi. OK ? Je vais vraiment te faire du mal si t'ouvres la bouche.

- T'es sûr de ce que tu dis là ? »

Je me suis arrêté net.

Mon souffle s'est coupé à la seconde.

Ce n'était pas la voix de Corinne mais le timbre rauque et vibrant de Séverine. Je me suis retourné lentement, partiellement tétanisé par l'émotion. Elle se tenait face à moi, sourire amusé sur les lèvres. Sans me laisser le temps de m'excuser, elle m'a demandé si j'étais chaud pour prendre un verre chez elle.

« Je suis garée à deux rues d'ici, elle m'a dit. Viens, ça te calmera. »

J'ai approuvé l'idée d'un signe de tête, incapable de dire un mot.

Quand nous sommes arrivés à son véhicule, une Renault Safrane grise visiblement neuve, elle m'a dit des mots que je n'oublierai jamais :

« Ne te fie pas aux apparences, hein ! Cette voiture n'est pas à moi, je n'ai pas encore le permis de conduire, je ne sais pas me servir de la moitié des options de cette merde. Alors ne va pas penser que suis riche comme Onassis. Ma seule richesse est métaphysique. »

Durant tout le trajet, nous n'avons pas dit un mot. Dans l'autoradio, une cassette de Noir Désir, l'album « *666.667 Club* », a masqué le silence. Sur le titre « *A ton Etoile* », elle a chantonné doucement. Je me rappelle que sa voix m'a paralysé instantanément. Je crois que je ne respirais plus.

Quand nous sommes arrivés dans la cour d'une vaste propriété, elle a coupé le contact et a laissé la caisse finir en roue libre pour ne pas faire de bruit.

Elle habitait les combles aménagés de la maison de ses parents. On s'est installé dans son mini-salon et elle a servi deux verres de Whisky après avoir inséré plusieurs albums de Tricky dans le chargeur CD de sa chaîne hi-fi.

C'est « *Pre-Millennium Tension* » qu'elle a lancé en premier. Le son était très bon, les basses très rondes. Je me suis dit qu'elle devait avoir un bon equalizer sur son ampli pour arriver à un tel résultat, qu'elle avait sans doute gonflé les basses et les aigus, tout en creusant les médiums. En bref, je tentais tant bien que mal de penser à autre chose pour parvenir à avoir l'air décontracté. Comme je n'y arrivais pas et restais muet comme une carpe, elle a lâché un petit rire

avant de demander :

« Non... Je t'impressionne tant que ça ? »

Elle jouait l'assurance, mais son regard de fauve en chasse laissait transparaître une émotion vive, quelque chose qu'elle aurait sans doute préféré cacher. Je me suis servi de ça pour vaincre mon trouble.

« Oui. Tu m'impressionnes. »

Elle a baissé les yeux, sa voix pleine et sûre est devenue tremblotante.

« Ben comme ça on est deux... »

On s'est fixé longuement. Nos respirations devenaient anarchiques. Combien de temps est-on restés ainsi, plongés l'un dans l'autre, je n'en ai aucune idée, mais elle a fini par poser son verre sur la table basse avant de prendre le mien. Un geste maladroit de ma part l'a expédié au sol sur lequel il s'est renversé. J'ai voulu me baisser pour ramasser mais elle m'a arrêté. Son visage s'est approché du mien, nos souffles se sont mêlés, nos lèvres se sont évitées au dernier moment. Nous avons collé nos joues l'une contre l'autre, laissé glisser nos soupirs sur nos gorges, nos épaules, nos cheveux.

« Oh mon dieu ! a susurré Séverine à mon oreille. Mon dieu... »

Elle a pris mon crâne entre ses mains et m'a regardé un instant, pleine de stupeur, en me soufflant :

« Si on fait ça, ça va changer nos vies. Tu le sais ça ?

- Oui, j'ai répondu. Je le sais...

- Si tu veux faire demi-tour, c'est maintenant. Après il sera trop tard. »

Je n'ai même pas été capable d'ajouter un mot à cela, j'ai juste fait « non » de la tête.

Ses bras tremblaient jusqu'aux épaules. Son visage tout entier m'a attiré vers ses lèvres. Un baiser doux et profond, interminable. Les caresses timides et maladroitement des premiers instants se sont chargées d'une intensité progressive, incontrôlable, désordonnée, qui a fait disparaître lentement et progressivement tous nos vêtements.

Lorsque nos corps se sont collés, peau contre peau, j'ai eu l'impression de l'avoir toujours eue contre moi. J'ai pensé « Elle est née pour toi. » Il ne fait aucun doute qu'elle a eu le même sentiment, au même instant.

C'est à partir de là que nous avons glissé tous les deux vers un gouffre qui nous tient aujourd'hui encore prisonnier de ses profondeurs. Un gouffre que j'ai souvent cherché à quitter et dans lequel j'ai toujours fini par replonger.

Elle caressait mon torse, enserrait ma gorge, mordait mon oreille, ma poitrine, mon ventre, léchait mes doigts et ses lèvres brûlantes. Je parcourais son dos, ses hanches, son cou, l'intérieur de ses cuisses avec mes doigts, ma langue, mes dents. Je faisais se creuser ses reins et se tendre sa peau. Aucun contact n'était assez fort, assez intime, assez profond. On faisait naître entre nous un ouragan de souffles,

une explosion de soupirs, une apocalypse de râles et de frissons.

Nos âmes s'évadaient malgré nous de nos corps frémissants, coulaient lentement hors de ces enveloppes de chair froissées, se mélangeaient sous nos caresses, sous nos baisers, sous cette danse abstraite, maladroite et parfaite. La voix cassée de Tricky baignait nos peaux vibrantes.

*Starts off in the hips
Move to my lips
For all those want to analyse me.*

Fermement, elle a poussé ma tête vers le bas, vers sa poitrine, puis vers son abdomen parcouru de spasmes. Elle me suppliait à voix basse :

« Oh oui... Vas-y ! Eteins ça, je t'en supplie. »

J'ai parcouru son ventre d'une langue avide, avec douceur et patience. Ses ongles labouraient mes épaules et mon crâne, ses hanches impatientes ondulaient. La fourche de ses jambes cherchait ma bouche qui s'appliquait à l'éviter, à tourner autour, à s'approcher sans consommer durant une éternité.

Le jeu s'est prolongé encore lorsque ma langue a poursuivi sa danse sans fin jusque dans le moindre repli de son sexe, contournant le clitoris, le frôlant parfois. Un soupir plus haut que l'autre m'indiquait l'instant où je devais m'éloigner, courir ailleurs pour revenir ensuite. Chacun de ses silences vivait plus que des mots. Chaque soupir mourait dans l'esquisse du suivant.

Je ne sais pas combien de temps nous avons pu jouer ainsi, mais c'est elle qui a craqué, à bout de souffle :

« Viens ! Je t'en supplie... Viens ! J'en peux plus, j'ai envie de te sentir en moi. Viens... Vite ! »

Elle me tirait à elle, de ses bras mais aussi de ses yeux suppliants. Je l'ai pénétrée en lui dévorant la bouche. Ses hanches se sont mises à tourner et ses jambes, autour de mes reins, m'attiraient dans ses profondeurs comme un étai serré à bloc. Jamais je n'avais ressenti une telle force, une telle ivresse, enragée, furieuse. L'impression de prendre des claques dans la gueule, des impacts par milliers. Un KO de plaisir brutal.

A un moment, des mots spontanés et libres ont commencé à couler de ses lèvres balbutiantes :

« Tu me brûles... Rentre en moi tout entier. Toute ton âme... Tout ton corps. Consume-moi encore... Qu'il ne reste que des cendres... »

Moi, je ne pouvais répondre, intimidé sans doute par l'intensité de cet instant. Crucifié par la violence de cet amour naissant... de ce premier amour, incompréhensible, beaucoup trop fort. Puissant comme la foudre.

Amour.

C'était déjà de l'amour, là, aux premiers instants.

Face à mon silence, elle a pris mon visage à deux mains, ses yeux ont percuté les miens. J'étais perdu :

« Je n'ai jamais connu ça, a-t-elle poursuivi. J'ai l'impression de devenir folle ! »

Elle s'est brusquement détachée de mon étreinte, s'est agenouillée sur le lit en me tirant à elle avant de poursuivre.

« Dis-moi que je suis pas seule... Dis-moi que c'est pas un sens unique... Je te connais à peine et j'ai l'impression que t'es en moi, tout au fond. Tu bouscules tout dedans. Dis-moi que je suis pas seule... dis-le-moi !

- T'es pas seule, Séverine. Je sais plus qui je suis ! C'est plus moi... C'est Nous ! Je comprends pas, même ces mots ne sont pas à moi. Je sais plus rien. J'arrive même pas à dire ce que je voudrais te dire. »

Avec fermeté, elle m'a poussé, plaquant mon dos sur le lit. Elle s'est ensuite assise à califourchon sur mes hanches en s'emplantant sur moi.

« Je croyais avoir déjà aimé, savoir ce que c'était que l'amour. J'en savais rien, a-t-elle repris dans des souffles ronronnants. J'étais vierge de ça, t'entend ! Vierge, je te dis. Je savais que ce serait aussi fort, j'en avais la certitude. Ça fait des semaines que nos corps se frôlent, que nos yeux se parlent. Des semaines que ma peau t'appelle...

- Des semaines que je rêve de toi sans oser trop y croire, sans plus pouvoir dormir. Moi aussi je crevais de te sentir loin de moi...

- Toutes les nuits je te sentais à mes cotés, elle a craché en entamant un lent va et vient. Des nuits à caresser mon corps pour éteindre le feu... J'ai jamais senti ça, aussi fort, tout au fond de moi. Dans ma chair. Partout... Dans ma chair, je te dis. Sous ma peau !

- Dis-le !

- Non... Non ! Je peux pas. »

Les mouvements de ses hanches s'accéléraient dans des rotations folles. Mes mains couraient sur sa peau trempée de sueur. Je voulais qu'elle le dise, là, comme ça, violemment et instinctivement, le premier soir.

« Dis-le, Séverine. Je t'en supplie... Dis-le !

- Je... Non... Non !

- Il faut que je sache. Dis-le-moi... »

Sa gorge commençait à distiller de longs râles rauques, elle accéléra sa danse sur mon bassin trempé. J'ai stoppé brusquement son mouvement de mes deux mains en répétant « Dis-le-moi. »

En se laissant tomber de tout son poids sur ma poitrine, elle m'a soufflé « Je t'aime » en reprenant son va et vient. Puis les mots se sont mis à couler à flot, j'ai senti des larmes dans mon cou et ses ongles dans mes bras :

« Je t'aime à en crever ! Je suis à toi... Rien qu'à toi, pour

toujours. Je le sais depuis le premier instant. »

Son front trempé s'est collé au mien et ses pupilles ont avalé mon âme. Elle soufflait ses paroles enflammées contre mon visage, passant une main derrière ma tête et pressant le contact de nos crânes.

« Je veux être tout pour toi, Gys. Ton amour, ton amie, ta maîtresse, ta sœur, ta femme. Je veux pouvoir te donner tout ce que tu réclamerais. Je t'aime... c'est complètement fou, insensé, mais je t'aime.»

- Je t'aime, Séverine. Je t'aime aussi fort qu'on puisse aimer, même si j'y comprends rien. T'es un ange... T'es un ange.

- Un ange fou, mon amour. Un ange tombé pour toi, rien que pour toi.

Quand j'ai relâché mon étreinte, elle a repris son mouvement plus rapidement, en gémissant de plus en plus fort. Elle se déhanchait, se démenait sur moi sans retenue. Je crois que nous avons crié, des sons graves, puissants, dominant largement la musique. C'est alors que j'ai senti nos deux êtres se lier par la chair et bien plus intimement encore. Son âme a possédé la mienne. C'était un viol psychique, une effraction, une intrusion violente dans mon mental, dans mon esprit. Mon reflet dans ses yeux, je ne le reconnaissais plus.

Nos ongles ont ravagé nos peaux, creusant dans ma poitrine et dans le bas de son dos de longs sillons de sang. J'ai ressenti son plaisir quand il est arrivé, c'est lui qui a libéré le mien. Un vortex surpuissant a avalé nos cris dans une spirale sans fin.

Pendant quelques instants, nous avons formé une entité unique et palpitante. Une âme siamoise en sueur, traversée de soupirs et de tremblements, de larmes et de frissons. Je ne saurais pas expliquer ça, je pense que personne n'en serait capable.

Quand nous nous sommes écroulés l'un sur l'autre, foudroyés, nos regards se sont emmêlés longtemps.

Et nous avons pleuré.

Je pense que des choses pareilles n'arrivent qu'une fois dans une vie. Je ne pourrai jamais plus aimer personne comme j'aime Séverine, c'est une certitude.

Une croyance populaire dit qu'on connaît trois amours durant sa vie. Moi je ne crois pas.

On ne rencontre l'amour qu'une fois. Il n'y a pas de deuxième chance.

Samedi, 20h55

Lorsque je remonte au studio, Manu et les filles sont toujours scotchés à la télévision, Céline cherche encore à capter mon regard.

En vain.

Un mur prend violemment forme entre nous, je le sens. Elle le sent elle aussi. Ses yeux se troublent progressivement. Sa bouche devient tremblotante.

« Elle a compris, me dis-je. »

Vanessa remarque les premières larmes sur les joues de son amie. Céline éclate en sanglots quand elle la prend dans ses bras. J'entends Manu soupirer d'agacement et les pleurs commencent à croître, à l'instar de mon malaise.

Avec un effort colossal, j'essaie de me détacher de cette scène idiote. Toutes ces conneries me fatiguent, je n'ai pas besoin de ça. S'il le faut, je suis prêt à aller louer une chambre d'hôtel, à retourner chez mon père, n'importe quoi pourvu que je sois tranquille. En fermant les yeux, je parviens tout de même à quitter le studio et les trois parasites. Je retrouve Séverine. Ses bras, sa peau, sa voix. Son regard sauvage, indomptable. Tout m'appelle à elle. Mon corps, mon cœur, mon âme, mes pensées... Tout réclame cette moitié de moi-même dont je me suis volontairement amputé. Comment ais-je pu douter ? Le souvenir de son contact revient me caresser, un bien-être m'emporte dans un courant de frissons. Puis tout se brise sur le pal suraigu de la voix de Céline :

« Tu t'en fous de ce que je ressens ? Tu ne t'es jamais demandé ce que je pouvais éprouver pour toi ? T'es un égoïste... T'as pas le droit de me traiter comme ça ! »

Un sac de colère bouillonnant prend naissance au creux de mon ventre. Une somme inimaginable d'efforts m'est nécessaire pour la contenir. Il faudrait qu'elle se taise. Il faudrait qu'elle ferme sa gueule mais elle continue.

« On a fait l'amour ensemble, tu ne peux pas oublier ça, quand même. Tu m'as fait l'amour, Gys !

- C'est comme ça que t'appelle ça ? Ma voix est froide et tranchante. Faire l'amour ?

- On a pas fait l'amour, l'autre nuit ? Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que tu n'as rien ressenti... Dis-moi qu'on a pas fait l'amour. »

J'obtempère à son premier ordre en plongeant des yeux de glace dans les siens. Les mots sortent mécaniquement d'entre mes dents serrées :

« On n'a pas fait l'amour, Céline, on a baisé ! Il ne faudrait pas tout confondre... Je me suis vidé les couilles, Basta ! Alors arrête de parler de nous comme si on se connaissait depuis des mois et surtout ne viens pas me faire chier avec l'amour, pauvre fille ! Tu ne sais même pas de quoi tu parles. »

Elle éclate en sanglot en me traitant de pauvre type, de sale con et elle poursuit elle continue sur sa lancée dans une extension lexicale variée et tout aussi virulente. J'ai autant besoin d'entendre ça que le dernier album de Matt Pokora. Alors que je suis au zénith de mon stress, Vanessa s'y met à son tour :

« C'est vrai que t'es un salaud ! Vous êtes tous pareils, les mecs... tous des salauds qui ne pensent qu'à eux. »

Mon sang ne fait qu'un tour, cette dinde me fatigue réellement. J'ai un instant la vision de sa tête éclatée dans l'écran du téléviseur. Ma réponse la fait pâlir séance tenante tant la colère transpire de ma voix :

« Ferme ta gueule, pétasse ! T'es vraiment trop conne pour comprendre quoi que ce soit. Si les mecs son des salauds avec des filles comme toi c'est parce que t'es bonne qu'à sucer des queues... et en silence, si possible ! Putain, c'est vrai quoi... qu'est-ce que tu sais faire d'autre ? Chaque fois que tu ouvres la bouche c'est pour dire une connerie... ou sucer une bite. Alors ne prétends pas arriver à me cerner ou à me comprendre, c'est limite vexant de la part d'une idiote comme toi. »

La fille est statufiée, sa bouche décrit un « O » ridicule et figé qui me tire un rire nerveux. Manu hésite entre le rire et la colère. Je sais que, de toute manière, il se fout bien de cette conne.

Avec l'énergie du désespoir, Céline fait une dernière tentative :

« Regarde-moi en face, Gys ! Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que tu ne m'aimes plus. »

Je suis scié.

On se connaît depuis deux jours à peine, on a baisé deux fois ensemble, et cette conne me demande si je l'aime. Soit elle est aphasique, soit elle est complètement folle.

Je me retourne vers elle et la fixe sans ciller, bien décidé à enfoncer le clou une fois pour toutes, et par la même à clore cette bouffonnerie :

« Pour qui tu te prends, Céline ? Je ne t'ai jamais aimée. »

Le silence se fixe enfin dans la pièce, la tension redescend d'un cran. Céline pleure sans bruit, un bayou de larmes amères coule simplement sur son visage sans expression. Vanessa a toujours son regard insipide posé sur moi, sa bouche en « O » semble bel et bien figée. Dans d'autres circonstances, ça m'aurait sans aucun doute fait pisser de rire.

Manu monte le son du téléviseur, bien décidé à murer la joute verbale. Son visage porte un masque acide.

Machinalement, je me fixe sur le programme, plus pour me donner une contenance et éviter les regards des autres que par intérêt. Ça fait bien longtemps que je n'ai pas regardé la télé, je note que c'est de pire en pire. Sur l'écran, on voit les résidus d'un casting télévisé pleurer bêtement devant tout le monde.

Décidément, c'est la mode.

Une pauvre fille, prénommée Océane, semble battre des records. Elle est affublée d'une robe rose ridicule et se répand en larmes devant les caméras. Elle dit que ce n'est pas juste, qu'elle méritait d'être retenue pour l'émission qui recherche des nouvelles stars. Si elle chante aussi bien qu'elle chiale, je me dis qu'elle a sans aucun doute raison.

On la voit ensuite se reprendre, consolée par sa mère ; elle dit que de toutes façons, elle ne lâchera pas son combat, jamais elle ne quittera des yeux son but. Océane sait, et sa mère est d'accord, qu'elle a l'étoffe d'une vedette de la chanson.

« Chanter, c'est ma vie. Un jour je réussirai et je serai connue. Ça fait longtemps que je chante et je sais que je suis faite pour ça. C'est pas leur avis qui va me faire douter de moi. »

Visiblement, il y en a pour qui devenir une star est un dû.

En l'observant bien, je me dis que si ce genre d'émission TV ne la voulait pas, elle réussirait sans aucun doute le casting de chez Cabanel... là on sent qu'elle aurait le profil ! Un jury composé uniquement de mecs qui s'astiquent le manche et attendent leur tour est forcément plus facile à convaincre. Je suis sûr et certain que ce bon Patrice Cabanel lui trouverait deux ou trois scènes à tourner. Vous pensez bien, un bon samaritain comme lui. Il aurait vite fait de la recueillir et de prendre bien soin d'elle.

Brave petite fille !

Si elle veut vraiment des projecteurs, des caméras, des maquilleuses et tout ce qui va avec, il serait judicieux de mettre cette petite conne sur le plateau de tournage d'un bon hardcore bien crade. Un gang-bang, genre, avec une dizaine de blacks montés comme des mulets, c'est ça qu'il lui faudrait. Là, au moins, elle saurait pourquoi elle gueule dans le micro.

Pauvre Océane... Sa place n'est pas dans une robe à trois briques au Parc des Princes, il faudrait qu'elle se fasse une raison. Pour devenir une « vedette », elle ferait mieux de compter un peu plus sur

son cul et un peu moins sur ses cordes vocales. Mais le problème de cette génération de merde, c'est que ces cons ne savent pas rester à leur place, ils oublient que pour devenir une « Star », il faut déjà avoir du talent... ou tenter sa chance chez Cabanel.

Je me décide à abandonner la petite Océane à son triste sort en m'allongeant sur le matelas. Mes yeux se ferment, le silence s'installe et je commence à me calmer, lentement. Le sommeil est vraiment à deux doigts quand je sens vibrer mon téléphone dans la poche de mon pantalon. Sursaut brusque. Après une contorsion précipitée pour l'en sortir, je parviens à répondre in extremis.

« Allô ! »

Samedi, 21H10

« Phil est mort... »

Le temps stoppe son galop.

Ma respiration s'arrête net.

Amandine perd son souffle dans un bouillon de sanglots, je serre le téléphone dans ma main qui se met à trembler. Mon silence se prolonge. Amandine répète :

« Phil est mort hier soir... »

Ses pleurs explosent et libèrent mes larmes, je suis incapable de dire un mot. Manu et les filles m'interrogent d'un regard transpercé par la peur. Mon silence serre ma gorge, Amandine continue :

« Il a gobé l'ecsta que tu lui avais donné, ce n'était pas du MDMA. Où as-tu trouvé cette merde ? C'était pas un X, putain ! C'était pas un X... Le médecin a dit que c'était peut-être de la strychnine. »

Elle continue de parler, me parle d'analyses, d'enquête, de la police... mais les mots se couvrent de pleurs. Je trouve la force nécessaire pour raccrocher, le portable tombe de mes mains.

Je regarde Manu qui est livide à présent. Ses yeux m'interrogent dans une angoisse muette. Ma bouche crache dans un souffle atrophié :

« Phil est mort... »

Samedi, 23H15

Ils sont partis.

Manu a longtemps insisté pour que vienne avec eux, « pour aérer ma tête », comme il dit. Moi, je veux rester seul.

Seul dans mon asphyxie mentale.

Seul dans ma culpabilité.

Les volets clos laissent passer des bandes de lumières mouvantes, je suis assis dans le silence et dans le noir presque total, hanté par le souvenir de cette entrevue avec Phil dans le bar. Je me revois lui donner ce putain de comprimé, lui offrir du poison. Un duel innommable prend place au fond de moi.

Manu est devenu blanc de peur en réalisant que s'il n'avait pas perdu le sachet, il en aurait pris un et probablement offert à Céline et Vanessa durant la teuf d'hier soir. Si je n'avais pas donné cette merde à Phil, c'est moi qui serais dans un frigo. Mon ami, mon frère, est mort à ma place. Mes tripes se nouent d'angoisse, de culpabilité et de honte. Je connaissais Phil depuis l'enfance, c'était un garçon généreux, fidèle en amitié, d'une gentillesse vraie. A de nombreuses reprises, il m'a sorti de la merde, sans jamais rien réclamer en retour, il faisait ça avec un naturel déroutant, une bienveillance déstabilisante, parfois presque embarrassante.

Et moi je viens de le tuer.

Je pense à son père, je pense à son frère, je pense à son mec, je pense à toute sa famille, à tous ses amis. Je pense à ma mort esquivée de justesse, à la fragilité de nos misérables existences. Je pense à la mort, la pourriture des corps. Je pense à ma mort, encore une fois, un peu plus fort.

Mon esprit s'écrase au sol, brisé, mais je suis bien vivant. La torture est atroce. Je suis un ange tombé, mes ailes brisées s'agitent dans une douleur intolérable.

Le hurlement d'une sirène de police parvient à mes oreilles, je sursaute. Je suis un meurtrier. J'ai tué un homme, je suis coupable et

passible d'une lourde peine de prison.

M'enfuir. Me rendre au commissariat. Tuer ceux qui savent. Me tuer, moi. Me cacher quelques temps. Prier que personne ne mentionne mon nom. Attendre les flics et tout nier en bloc. Téléphoner à un avocat. Changer d'identité. Une série de pensées réflexes cherchent une issue au cauchemar. Rien n'y fait, j'ai peur, j'ai mal, j'ai froid.

Le cours d'une vie tient à peu de choses. Un tout petit détail et tout change de façon radicale. Si j'avais le pouvoir de revenir en arrière, le pouvoir de changer un tout petit paramètre de cette équation de mort... Si je n'avais pas rencontré Paco, nous ne serions pas allés à cette teuf. Quelques secondes et tout s'effondre. Si j'avais dit à Manu de ne pas acheter cette came... Si j'étais resté au studio jeudi soir. Mais surtout si j'avais pris Séverine dans mes bras, comme tout mon corps le réclamait, j'aurais passé la nuit avec elle et...

Séverine !

Je prends un uppercut en pleine gueule. Toutes les questions, les angoisses et les remords se dissolvent dans l'acide d'une seule pensée.

Séverine !

Nous buvions une bière au bar, Séverine et moi, et Manu nous a donné à chacun un comprimé. Je visualise parfaitement son geste, elle a glissé cette saloperie dans la poche de son treillis.

Tout accélère.

Je saisis le téléphone, appelle Manu.

Boîte vocale.

J'essaie des dizaines de fois, laisse plusieurs messages ; il est certainement dans un bar hors réseau, ou alors les batteries de son portable sont vides.

Je réfléchis. Une solution, il y a forcément une solution. J'appelle Manu, encore et encore. Sa putain de boîte vocale me balance encore une dizaine de fois son message débile.

« Vous êtes bien sur le téléphone de Manu. Si vous voulez me voir nu, faites le un. Si vous voulez que je fasse une danse érotique, faites le deux. Si vous voulez faire l'amour avec moi, faites le trois. Si vous voulez me laisser un message, parlez après le bip sonore. Ciao ! »

Il me faut une caisse pour faire toutes les teufs du coin et retrouver Séverine... en priant pour qu'il ne soit pas trop tard. Je pense un instant à en voler une. L'idée est idiote, je ne saurais pas comment démarrer une voiture sans les clefs.

Déclit.

Je téléphone à Eric.

Après plusieurs sonneries, il répond. Je détecte à sa voix qu'il est plein comme une outre. Derrière lui, j'entends en bruit de fond le brouhaha d'une fête. Il commence à déconner et éclate de rire quand

je lui dis qu'il faut qu'il vienne immédiatement.

« Tu déconnes, gros ! J'suis beurré comme un p'tit Lu, je prends pas le volant, t'es fou !

- C'est grave ! Je suis dans la merde ! »

Il semble dessaouler en quelques secondes, je sais pourquoi c'est lui que j'ai appelé : c'est l'une des personnes sur qui je peux compter quoi qu'il adviene. C'est d'un ton assuré et clair comme de l'eau de source qu'il m'annonce :

« J'arrive. »

Dimanche, 01H23

Après avoir fait le tour de plusieurs free party, Eric et moi arrivons au beau milieu d'une soirée qui se déroule dans une grande maison isolée. Une masse de danseurs survoltés avale nos pas nerveux.

En plein centre de l'agglomération des chairs mobiles, je reconnais Cess, une amie de Séverine. Elle s'agite entre deux mondes, paupières cousues, sourire flottant, perchée sur le flux sonore. Ses gestes aériens se font l'écho des basses et du beat assourdissant, le fouillis de ses cheveux tressés s'agite dans des spasmes anarchiques.

Plusieurs personnes me lancent des regards secs quand je sillonne le volume à grands coups d'épaules et de bras. Etrangement, personne ne me bouscule, personne ne prend le risque d'entraver ma marche. Une fois son corps à ma portée, je saisis d'une main ferme l'épaule de Cess. Cette dernière semble chuter d'un point haut, la surprise allume son visage. Il lui faut un long moment pour me reconnaître.

« Gys ! Elle me noie dans une voix suave en m'étreignant doucement. Serre-moi fort ! Danse avec moi ! »

Je stoppe net l'ondulation de son corps contre le mien en lui lançant un regard dur et des mots précis :

« Je cherche Séverine. Il faut que tu m'aides, c'est urgent. Tu sais où elle se trouve ? »

Un petit rire craque entre ses dents, elle est noyée dans l'empathie et l'euphorie qu'offre le MDMA. Le visage d'Eric porte une mimique exaspérée, il lui lance brusquement des yeux de glace qui calment un peu ses élans langoureux ; il faut dire qu'avec son visage taillé à la serpe, sa tignasse fauve et son perfecto, le gaillard est plutôt impressionnant. Elle nous dit que Séverine avait prévu de se rendre à une teuf organisée dans un petit village proche de Besançon, un trou perdu du nom de Miserey, elle ne sait pas avec qui

elle y est allée.

« Je ne vous comprends pas, me susurre-t-elle à l'oreille en se lovant un peu plus contre moi. Vous vous cherchez sans cesse et quand vous êtes ensemble, tout s'écroule. Séverine va mal, Gys. Séverine va très mal ! Elle dérape parce qu'elle est dingue de toi. Après votre rencontre, l'autre soir à Alstom, elle a passé la journée du vendredi chez elle, elle attendait que tu l'appelles. »

Je tente de me dégager mais son corps tout entier me retient à elle. Comme elle colle son visage au mien, le bijou pointu qui traverse son arcade sourcilière vient meurtrir la mienne. Elle poursuit dans un murmure presque inaudible :

« C'est beau de s'aimer comme vous vous aimez. Il paraît que ça arrive qu'une fois dans une vie. Séverine est prête à changer pour toi, tu sais, vraiment prête à te donner sa vie. Gardez ce feu entre vous, attisez-le, protégez-le du reste du monde. »

J'ai l'impression que ma tête est sur le point d'exploser, ma gorge est desséchée et mon cœur s'emballe. Je salue et remercie rapidement Cess en me dégageant sèchement de son étreinte, Eric est déjà en marche vers sa caisse.

Il démarre et fonce vers l'entrée d'autoroute la plus proche, son regard évite le mien. Le silence s'installe dans l'habitacle, je sais qu'il souhaite de tout cœur que nous arrivions très vite. Ses nerfs sont mis à l'épreuve tout autant que les miens.

Une moyenne de cent soixante kilomètres à l'heure nous porte vers Besançon. Aucun mot. L'inquiétude est palpable. L'autoradio crache « Life Support » de Scarlet.

You need me.

And I need this illusion of safety.

I'm just too scared of being alone.

Without you, my air supply is low

And my heart is going to explode.

Je sais que si je venais à la perdre, la fracture serait irréductible.

Des grappes de souvenirs cherchent un chemin vers ma conscience, toute ma volonté tente de les retenir. Rien n'y fait. Des images en éclats.

« Je l'aime, merde... Je l'aime et je ne veux pas la perdre. » La panique gagne du terrain. Je mets deux coups de poings dans la boîte à gants et prends mon visage à deux mains.

« On va la retrouver, me dit Eric. Respire un peu, Gys, tu vas exploser. On va la retrouver et ça va bien se passer.

- J'ai peur Eric... S'il lui arrivait quelque chose, je crois que je...

- Je sais, Gys. Je sais...

Sur ces mots, il accélère encore un peu. Un panneau indique Besançon à quatre-vingt-quatre kilomètres. Par réflexe, je regarde le compteur de vitesse qui indique cent soixante-dix. Je me dis qu'Eric est au maximum et qu'il faudra encore un bon bout de temps avant d'arriver.

Des souvenirs viennent à nouveau m'envahir par centaines, nos instants les plus forts. Mes ongles pénètrent la peau de mon front, cherchent à y percer des trous pour évacuer tout ça. Aucune douleur, tout juste la sensation diffuse d'une légère irritation.

« Arrête ! m'ordonne fermement Eric. Arrête ça Gys, s'il te plait... Faut que tu reviennes, là ! Faut pas que tu craques maintenant ! »

Sa voix se perd dans des brumes épaisses, filtrée progressivement jusqu'à son extinction. Quelques secondes et je ne l'entends presque plus. Quelque chose prend forme lentement en moi, éloigne tout le reste petit à petit. Il s'agit d'une image qui précise pas à pas ses contours. Lorsqu'elle s'affiche enfin clairement, sa netteté m'éblouit.

Mes yeux viennent de tomber à l'intérieur de mon crâne, dans mes profondeurs les plus sombres.

Séverine s'y trouve. Elle est là, devant moi.

Nous sommes seuls dans le néant, tout juste frôlés par des ombres imprécises. Le monde n'existe pas.

Nous nous tenons debout, face à face, les yeux polarisés, braquant chacun sur le visage de l'autre un neuf millimètres chromé, armé, prêt à faire feu. Nos index sont enroulés nerveusement autour de leurs gâchettes. Nous cherchons à abaisser nos bras mais ils restent tendus, paralysés, tremblants.

Des larmes perlent à nos joues sans que nos visages ne se dégagent de leurs masques immobiles et froids. Nous prions silencieusement, supplions le désordre autour de nous de ne provoquer aucun sursaut, aucune maladresse.

Cette représentation se fixe un instant puis s'étire à l'infini.

Dimanche, 02H36

*« A pill to make you numb
A pill to make you dumb
A pill to make you anybody else
But all the drugs in this world
Won't save her from herself »*

Marilyn MANSON
« Mechanical Animals »

Miserey.

Nous roulons à vive allure dans ce petit village entassé et grisâtre, dépassant parfois les cent kilomètres à l'heure. Plusieurs virages serrés menacent de nous avaler, de nous broyer, nous anéantir. Pourtant, je n'ai pas peur. Je garde les yeux fixés sur la route, mâchoires et poings crispés. De son côté, Eric, plus lucide et concentré que jamais, dompte les rues étroites d'une main de maître. C'est assez rapidement qu'il repère un préfabriqué devant lequel une dizaine de jeunes gens discutent.

L'ensemble du petit groupe sursaute quand la voiture pile à leur niveau. Il ouvre sa portière et échange quelques mots avec une petite black percée à la narine et à l'arcade sourcilière. A mon tour, je sors du véhicule, Eric me dit que c'est ici, c'est bien la salle des fêtes. Sans même prendre le temps de refermer les portières du véhicule, nous montons les trois marches d'un seul pas et entrons sans payer. Les jeunes gens sont pétrifiés, ils nous observent prudemment.

Il devient assez commun pour les organisateurs de teufs de louer des locaux municipaux dans des petites communes, les maires sont peu méfiants et ne posent pas trop de questions. Dans le cas présent, si Monsieur le Maire décidait de passer à l'improviste, il y réfléchirait à deux fois avant de confier une nouvelle fois une salle à de braves petits jeunes désireux d'organiser un goûter d'anniversaire.

La salle est bondée, la majeure partie des teufeurs sont perchés à des années lumières des notions de respect, de civisme et de citoyenneté. Nombreux sont ceux qui dansent frénétiquement, une sucette à la bouche, sur le beat hypertrophié qui pulse et fait trembler les murs. Les dealers ne prennent plus la peine de se cacher, les ecstasys, la coke et d'autres produits plus douteux se vendent comme des tickets de fête foraine. Des dizaines de silhouettes encapuchonnées tressautent sur un Hardcore insupportable.

Le milieu des Free Party est vraiment devenu monstrueux.

Je fends la foule, Eric suit le sillon brutal que je sculpte dans la masse mouvante ; je cherche Séverine dans un affolement total.

Mes yeux s'arrêtent sur un visage familier, je mets plusieurs secondes à retrouver de qui il s'agit. C'est Sam, un sale con qui est raide dingue de Sev et se jette sur elle comme un charognard à chaque fois que ça dérape entre nous. Il danse en roulant des yeux de play-boy, sa chemise est ouverte sur un torse imberbe et musclé. Il me repère à son tour et se dirige immédiatement vers moi.

« T'es revenu foutre ta merde ? Tu ne trouves pas que t'as fait assez de mal à Séverine comme ça ? On passe une soirée cool alors fais demi-tour, Gys, ne viens pas faire chier le monde. »

J'arrive à me retenir, au prix d'un effort surhumain, à ne pas le frapper d'entrée de jeu. C'est limite, mes nerfs sont à vifs. Je lui demande aussi calmement que possible où est Séverine. Sa réponse me fait serrer les dents :

« Elle se repose. A cause de toi elle a fait un bad trip, je l'ai fait se coucher sur un banc pour qu'elle se remette alors n'en rajoute pas une couche ! Casse-toi ! »

Je regarde sur le coté, la peur me saisit de ses doigts glacés. Elle est allongée sur un vieux banc en bois, elle tremble et passe frénétiquement sa main sur son visage. Instantanément, j'oublie Sam, les gens, la musique. Seule Séverine demeure dans mon champ de vision.

Quand je me dirige vers elle, l'autre imbécile me retient fermement par l'épaule en me répétant « Casse-toi ! » d'une voix aiguë et criarde. Ma tête bourdonne. Un larsen de colère, de rage irraisonnée et sans limite siffle à mes tempes. Il me semble que je hurle. Mon poing part en libérant tout le stress emmagasiné, le choc se répercute dans mon épaule puis dans tous mes membres, dans chacune de mes articulations tendues. Ses dents éclatent, son nez aussi, et son corps s'écroule au sol, anéanti.

D'une série de petites tapes sur les joues, je tente de réveiller Séverine. Elle ouvre les yeux et me sourit, dit que ça ne va pas bien du tout, qu'elle est heureuse de me voir. Elle semble perdue, prisonnière d'une confusion paniquée. Je la secoue, parle fort à son oreille :

« T'as pris l'X que Manu t'a donné l'autre soir ? Réponds-moi ! Il est où l'ecsta de Manu, celui qu'il a acheté au Turc ? »

Son corps entier semble soudain se raidir, sa mâchoire se serre, son regard s'emplit d'une panique infinie, elle me tend ses yeux comme on tend une main. Je hurle son prénom en la serrant dans mes bras, les larmes coulent en cascade sur mon visage.

Puis ses muscles se décontractent à nouveau. Elle cherche son souffle, me demande ce qu'il se passe, me supplie de l'aider. Je lui demande si elle a gobé l'X. Elle me répond que oui, s'excuse de l'avoir pris malgré sa promesse d'arrêter la came, me dit qu'elle était en manque de moi et qu'elle voulait m'oublier quelques heures. Ses pleurs soudains attisent les miens, une peur panique croissante s'imprime au fond de ses yeux, elle me demande à nouveau ce qui se passe, me dit qu'elle se sent très mal. Eric me dit qu'il sort pour appeler le Samu, chercher un médecin.

Nouvel assaut, plus violent cette fois-ci. Son corps entier se soulève, seuls ses talons et son occipital restent en contact avec le bois moisi du banc. Son ventre se creuse et des spasmes la secouent avec une violence incomparable. La peur s'intensifie sur son regard, on croirait une enfant. Je hurle « Au secours ! » sans m'arrêter de pleurer, une petite foule se forme autour de nous, recule d'un pas à chaque spasme.

Puis tout se calme à nouveau. Séverine me prend dans ses bras, me supplie de la sauver, me dit qu'elle m'aimera jusqu'à la mort, me demande si elle va mourir.

« Je ne te laisserai pas mourir, Séverine ! Moi aussi je t'aime, moi aussi je veux qu'on recommence tout, qu'on reparte à zéro. Je suis désolé de ne pas t'avoir écouté... Je t'aime ma Sé. Allez, accroche-toi, mon Ange ! Ne me laisse pas ! Les secours vont arriver. »

Elle me serre plus intensément dans ses bras, je caresse ses cheveux.

Plusieurs minutes s'écoulaient sans que rien ne survienne, la petite foule se disperse. Ça a l'air terminé. Sa respiration se calme un peu, elle me dit que ça va mieux. Nous restons ainsi, dans les bras l'un de l'autre. Nos « Je t'aime » s'échangent dans un soulagement divin.

Je me dis que nous avons eu de la chance, la strychnine, s'il s'agissait bien de ça, est mortelle à quelques centigrammes. Si Manu avait inversé les deux comprimés en nous les donnant, Séverine serait morte. Celui qu'elle a pris devait être moins concentré.

La voix de ma furie glisse à mon oreille, le calme de son ton me rassure :

« Ne me laisse plus jamais, Gys ! C'est trop dur sans toi. Viens dormir chez moi cette nuit, j'ai envie de ta peau. J'arrête toutes ces conneries, je veux vivre avec toi, avoir des enfants de toi. Ne m'abandonne pas, je te promets que je vais changer. Ne me laisse plus jamais longtemps loin de toi, je t'aime trop ! Ça me fait trop mal d'être loin de toi.

- Moi aussi, ma belle, je t'aime. On va partir et quitter toute cette

merde. On va se construire une vie, tous les deux. Je ne te laisserai plus jamais loin de moi, c'est promis. »

Elle se serre un peu plus tendrement, je sens battre nos cœurs ensemble. Ses mains se crispent sur mes épaules, cherchent un contact plus fort. Moi aussi je la voudrais plus près encore. Je n'arrive pas à croire que j'ai failli la perdre.

« Elle est pas possible ma vie sans toi, je dis. C'est con de le remarquer à un moment pareil mais c'est vrai. Je peux rien imaginer sans toi. Je sais que ça va être dur mais on va sortir du gouffre, on va le faire main dans la main. Je t'aiderai, Séverine. On va y arriver. Putain, comme je t'aime ! Le jour où je te perds, je crève. »

Elle me serre un peu plus fort et sanglote contre ma joue en acquiesçant. Elle souffle à mon oreille des mots qui invoquent à nouveau mes larmes :

« Tu peux me faire confiance. Je nous veux pour toujours, serrés, comme ça. Je vais y arriver, je le ferai pour nous. Je t'aime si fort... si fort. Je ne laisserai plus rien séparer nos peaux. Jamais. Aide-moi à me lever. Emmène-moi loin d'ici. On commence tout de suite.»

Je lui demande si elle ne préfère pas attendre les secours mais elle ne veut pas. Comme j'insiste, elle me calme de sa voix la plus douce, apaisante :

« Ça va mieux, je t'assure... Je n'ai pas besoin de soins, je n'ai pas besoin de toubib. J'ai besoin de toi. J'ai besoin de te sentir contre moi, de te parler. J'ai besoin d'une nuit sous ton corps, je me fous du reste. »

L'étreinte se resserre un peu plus encore. Sa joue glisse contre la mienne et un baiser profond nous suture l'un à l'autre. Nos frissons glissent de nos peaux à nos âmes.

La vie reprend corps. La lumière recouvre un peu de place au fond de moi, gagne du terrain sur les ténèbres et la crasse. Impression déstabilisante que mes sens sortent d'un long coma et que mon esprit se vide instantanément de toute la substance empoisonnée qui s'est accumulée durant des mois.

Passer une nuit avec elle. Une nuit éternelle. Immortelle. Cicatriser de nos blessures l'un contre l'autre, plaies contre plaies. Laisser les cicatrices nous lier par la chair, nous unir pour toujours.

« D'accord, je dis. On va y aller. »

Dimanche, 02H45

Nouvel assaut.

Ses muscles se contractent à nouveau, ses bras me serrent dans une violente constriction. Ma bouche laisse échapper son prénom dans de longs hurlements de peur.

De nouveau spasmes la saisissent, son corps fait de véritables bonds. L'atrophie de ses bras autour de ma nuque m'emporte dans les sursauts de cette danse mortelle. La terreur déchire tout à l'intérieur de moi. Je tire sa tête en arrière, ses yeux grands ouverts sont crevés d'une angoisse indescriptible. Elle est consciente ! Ce constat me crève le ventre : elle est parfaitement consciente de ce qui lui arrive.

Ça ne s'arrête plus, c'est de pire en pire. Sa mâchoire serrée grince plus fort que la musique. Je hurle à nouveau, toujours plus fort. Les spasmes m'entraînent avec une force croissante, la pression de ses bras m'attire à son visage décomposé de panique.

« Reste avec moi, mon Ange ! Accroche-toi, je t'en supplie... Ne meurs pas. »

Le supplice dure. Toutes mes prières s'écrasent dans son regard trop lucide. Son corps s'agite de toute part durant un long moment, les puissantes secousses gagnent en fréquence et en violence ; puis elle se raidit une dernière fois et crache un râle profond. Ses yeux s'éteignent, la peur s'y étire à l'infini et se fige dans l'instant final. Les muscles contractés se relâchent et sa nuque laisse aller la tête qui retombe en arrière dans un craquement sourd.

Quelqu'un me pousse, dit qu'il est médecin, secoue le corps mort. Pour moi, tout s'éteint. Des formes imprécises, un bourdonnement sonore lointain, voici mon univers. La tristesse, la colère et le remord coulent sur mon âme, l'engluent, la dissolvent et la sucent.

Plus de larmes, plus de cris, plus de peur.

Un sentiment imprécis vient de tout balayer, une pulsion vive et pourtant indéfinissable, ça provient de mes profondeurs les plus sombres.

Une envie de détruire, intense, irrésistible. Une envie de me détruire, moi, ou de briser tout le reste. Un sentiment de fin du monde, à mon échelle.

La fin.

III- Chaos

*« Quand on n'arrive pas à débarrasser
l'esprit de sa vermine, reste à essayer de
valser dans le noir. »*

Henry MILLER
« Insomnia »

Dimanche, 03H19

Sur le chemin du retour, Eric ne cherche ni à me parler, ni à me reconforter ; il a compris.

Les mots ne servent plus à rien.

Mon téléphone se met à sonner, je ne décroche pas. Mon ami me regarde puis, à la quatrième sonnerie, se saisit du mobile et répond.

« Allô ! Oui... C'est bien moi. Oui... Oui... Je ne sais pas. Pourquoi ? (Long silence rythmé d'acquiescements réguliers.) Je vois. D'accord. Merci. »

Il raccroche et dépose l'engin sur le tableau de bord, reste un moment silencieux avant de s'éclaircir la voix dans un tousotement léger.

« Il y a eu un autre problème, Gys. La voiture de Manu, ton colocataire, elle est sortie de la route dans les lacets un peu avant Evette-Salbert. Il était avec deux filles. Une autre voiture l'a doublé et le passager a tiré sur Manu avec un flingue. Il a pris la balle dans la gorge et la caisse a fini dans un arbre. Il n'y a pas eu de survivants. Les flics ont une description du véhicule et une partie du numéro de la plaque, un mec qui arrivait en face a vu la scène. Je me suis fait passer pour toi. T'es convoqué demain au commissariat central pour faire une déposition. »

Cette information ne brise ni mon mutisme, ni mon abattement. Je sais déjà ce qui est arrivé.

Les frères de Farida ont retrouvé et suivi Manu, ils ont tiré sur lui, la balle a touché son but et la voiture s'est éclatée dans un arbre. Céline et l'autre étaient avec lui. Une partie de moi, encore consciente, s'étonne de ne ressentir rien de plus qu'un léger malaise, un sursaut nauséux. Eric ponctue :

« Désolé mais je sais pas quoi te dire. Je te ramène chez toi, tu vas essayer de dormir. Il me semble que t'as des somnifères au studio, t'en prendras deux fois plus que la dose normale. Si tu te reposes pas tu vas péter les plombs. »

J'aimerais pouvoir remercier cet ami cher pour son soutien et son dévouement, mais ma gorge est verrouillée, une léthargie profonde

me plonge dans un état proche du néant. Mes pensées, elles, sont trop mobiles, puantes de lucidité et de confusion.

Il est trop tard pour tout.

Un shoot d'héroïne puis rideau. Une dose énorme pour oublier ma vie, Séverine, pour oublier Phil, Manu, Céline, Vanessa, surtout Séverine, pour oublier demain, pour oublier de me réveiller. Des somnifères. Elle m'attirait dans sa mort, putain ! Devenir fou. Mourir... Crever le fils de pute qui nous a vendu cette merde. Lui arracher les tripes et les faire bouffer à sa mère. Si j'avais téléphoné la veille, peut-être... Elle a vu venir la mort, la pauvre. Elle avait si peur. C'est de ma faute, c'est de ma faute. Revenir en arrière, juste une fois. Une fois ! J'ai déconné une fois de trop. Le Loup me l'avait dit. C'est le Chaos qui tient tout. Echech. Il faut que je parle, le silence me bouffe. Un mot, juste un mot ! Je ne suis plus là, Eric... Ma furie. Je suis le dernier visage que ses yeux ont reflété. Le miroir ! Mon reflet ! C'était un autre... c'est de sa faute à lui ! Séverine, mon bébé. Mon Ange, ma Sé. Pas une simple lumière : la Clef. J'ai perdu la clef. Elle m'aimait, je vais péter les plombs. Mon ange ! J'aurais du rester avec elle, l'autre soir... Je suis la pire des merdes.

Je demande à Eric de s'arrêter une minute chez Polo, un de mes dealers, et de me prêter un peu de fric. J'aurais voulu de l'héroïne mais il n'en a pas, je me rabats sur deux grammes d'une cocaïne douteuse et un peu chère que je ne prends même pas la peine de goûter. Il me faut ça, c'est le strict minimum. Je m'arrange pour que ça aille très vite et que le deal ne traîne pas trop en longueur. Même pas cinq minutes plus tard, nous repartons.

Quand la voiture s'arrête, je suis devant le studio, Eric m'ouvre la portière, monte avec moi en me disant vouloir dormir sur place, pour ne pas me laisser seul.

Seul, j'y suis déjà. Seul tout au fond d'une fosse à merde, un trou puant qui m'avale dans un relent de pensées et d'images inqualifiables.

Dimanche, 03H35

Eric s'est endormi comme une masse sur le canapé. Je ne peux pas en dire autant ; un cauchemar vivant tient tout mon être en éveil.

Je prends de la coke, beaucoup de coke, la situation, loin de s'arranger, s'aggrave. Un bouillonnement de haine sans objet précis me jette dans un tourbillon d'images et de mots insensés, imprime à mon cerveau une compression de sentiments divers et surpuissants.

Insane.

Pour essayer de cracher la vermine qui me dévore le bide, je mets de la musique. Tout y passe : Nostromo, Portishead, Gainsbourg, Dagoba, Mano Solo, Burzum, Sepultura... Je prends cinq comprimés effervescents à la codéine, je bois ensuite du Whisky à la bouteille comme s'il s'agissait d'eau. Une nausée me prend. D'une série douloureuse de spasmes et de hoquets, je renvoie tout dans l'évier. Je bois du Whisky, encore... de la codéine, encore et encore... La folie s'insinue progressivement. Le pire, c'est que j'en ai parfaitement conscience.

Il faut que je vide ça. Vite. Il faut que je vide ça.

Je sniffe encore un peu de poudre, le mal-être et l'angoisse s'accroissent. Je prends dix comprimés à base de Prazépan, des anxiolytiques, puis dix de plus moins de cinq minutes après. Rien ne me calme. Trois barrettes de Lexomil, un flacon complet de Néocodion périmé depuis presque six mois. Aucun remède ne semble capable de me soustraire à la torture, il me faudrait au moins du Skénan mais je n'en trouve pas, du coup j'arrache l'armoire à pharmacie du mur et l'éclate contre le carrelage. Mes poings s'abattent sur mes tempes avec force et régularité. Pour me défouler, je défonce une paroi de placoplâtre à coups de poings et déchire les draps qui couvrent ma paillasse.

Une bête sauvage incontrôlable tourne en rond au fond de moi, grogne, s'agite.

Vider ça. Immédiatement.

Mon corps s'écroule sur le matelas. Mes paupières se ferment sous un vertige, sans aucun doute provoqué par toutes les saloperies que j'ai ingéré. Mais pas de trêve, aucun repos... non. Je vois Manu, Céline, Vanessa, hurlant dans la tôle broyée rougie par les flammes. Phil me crie qu'il a mal, qu'il a froid. Son regard se déverse sur moi, mélange de colère et de peur. Séverine me tend ses bras et ses yeux dévorés par la terreur. Je tente de revenir à la réalité pour échapper aux images mais c'est impossible. Séverine me supplie de la sauver. Elle hurle des larmes d'enfant. Il me semble que je hurle moi aussi. Je crois que je vomis une nouvelle fois. Mon ventre me fait atrocement mal.

En parvenant à revenir à moi, je constate qu'Eric dort encore, malgré mes cris et le bruit. Une sueur épaisse et froide ruisselle sur mon visage. Des larmes s'y mêlent. Je suis au bord de la catastrophe mentale. La souffrance, la peur et la rage se disputent la vedette sur un podium de feu.

Une idée me vient soudain, comme un éclat de soleil rapide au cœur de l'enfer. J'ai enfin trouvé un possible exorcisme. Je me lève en pleurant et saisis les clefs de voiture d'Eric qui ronfle bruyamment. Encore un peu de coke. Mon rire éclate un instant puis je pleure à nouveau.

Vider ça sans délai.

Dimanche, 04H28

Je stoppe la voiture en plein milieu du quartier dit « Les Résidences », une banlieue infâme, presque une zone de non droit. Même les flics ne se promènent plus beaucoup dans ce repli urbain. Le corps social sait refouler ses coins d'ombres.

Je sais que Khaled est dans les parages, il vend de la dope vers la tour de la rue d'Athènes et ne sera probablement pas difficile à trouver s'il n'est pas couché.

A peine sorti de la voiture d'Eric, deux crétins en survêtements Lacoste me montrent du doigt en se dirigeant vers moi. L'un d'eux m'accoste sauvagement :

« T'es perdu ou t'es con, bâtard ? Tu sais pas où t'es là ? Prête-moi ton cuir, j'ai froid.

- Laisse tomber, je cherche Khaled. Dis-moi simplement où je peux le trouver.

- Et moi j'te dis de me donner ton cuir, fils de pute. »

Le gars sort un couteau-papillon de sa poche de pantalon, le déplie avec maladresse et prend un air méchant. Il me fixe droit dans les yeux mais je ne baisse pas les miens.

« Putain... t'es défoncé à quoi, connard ? T'es sous amphé ? C'est pour ça que tu te prends pour Superman ? Vas-y, joue pas les chauds ou je te plante fils de pute ! »

Ma mâchoire refuse de se desserrer, je voudrais leur dire qu'il faut partir, qu'il faut s'écarter de ma route, les supplier s'il le faut. Mais pas un mot n'arrive à la surface. Comme ils avancent toujours sur moi, je me prépare à les mettre en pièces.

La supériorité numérique, leurs carrures imposantes, leur agressivité, la lame du couteau... un seul de ces arguments m'aurait fait reculer immédiatement dans des circonstances normales. Mais pas cette nuit. L'idée même de la peur m'apparaît totalement étrangère. A cet instant précis, dans cet état d'esprit ravageur et instable, je me sens physiquement capable de les détruire au sens

propre du terme, de les tuer sans sourciller.

Un coup de hasard rassurant vient heureusement m'arracher à cette alternative extrême.

Ils se retournent en entendant arriver celui que je cherche. Khaled me sourit et me serre chaleureusement la main avant d'engueuler les deux crétins en arabe. Ces derniers s'en vont, vexés. Le plus petit passe son pouce sous sa gorge, me fixe comme un caniche sous cocaïne qui se prendrait pour un Pit-bull.

Après les politesses d'usage, cet ami de longue date me demande ce que je fous ici à cette heure tardive. En me regardant de plus près, il remarque lui aussi mon état :

« Oh Gys... T'es perché là, mec ! Y'a un truc qui va pas, t'as pas l'air bien du tout. Je peux t'aider ? »

- Oui... Il faut que tu me rendes un service, Khaled. Je cherche quelqu'un. Un mec typé turc, assez petit, un dealer. Il vendait des ecstas à la teuf de jeudi aux usines Alstom. Une amie à moi m'a dit qu'il venait des Glacis. Ça te dit quelque chose ? »

Je décris sommairement le type, Khaled me certifie qu'il voit très bien de qui il s'agit. Il s'appelle Nordine. Il me le décrit comme un bel enulé, pense qu'il habite encore une piaule merdique au foyer d'accueil des Glacis.

Quand il me demande pourquoi je suis à sa recherche, j'hésite entre lui dire la vérité ou improviser une histoire bidon. J'opte finalement pour la deuxième solution :

« Je lui dois du fric. On avait rendez-vous dans la soirée mais ma caisse m'a lâché. J'ai réussi à avoir celle d'un pote. Je voudrais lui donner sa tune avant qu'il s'imagine que je l'ai entubé. »

- Fais gaffe quand même, Gys. Ce con est un malade. Tu devrais éviter de faire affaire avec ce genre de mec, c'est un coup à tomber dans une merde pas possible. »

Je rassure mon pote en lui expliquant que c'était un cas exceptionnel. Il me demande si je veux qu'il m'accompagne, je lui réponds que c'est inutile, que tout va se passer pour le mieux. Soucieux de partir le plus vite possible, je le salue en lui disant que je suis pressé. J'ignore si mon baratin l'a satisfait, mais son visage porte un air inquiet. Khaled me connaît bien... Il me conseille de mettre la pédale douce sur la came et me rappelle que je peux compter sur lui en cas de soucis. Je sais qu'il est sincère mais ce problème-là, je dois le résoudre seul. Personne n'est en mesure de m'aider.

Une fois dans la voiture, je remets mon masque de haine et sniffe compulsivement quelques dunes de blanche en pleurant comme un gosse. J'enclenche ensuite l'autoradio et attrape une cassette au hasard. Les enceintes grésillent sous « *Just one Fix* » de Ministry. Après m'être assuré que Khaled est rentré à nouveau dans le hall de sa tour, je démarre et fonce vers le quartier des Glacis.

Dimanche, 05H43

L'endroit est un cloaque. Une agonie sociale palpable imprègne le couloir et l'entrée, l'ombre et la pourriture trônent ici comme un couple royal oublié.

Il n'y a pas de concierge. Une salle de convivialité crasseuse et sombre compte encore trois zonards qui picolent à une table et une vieille femme qui dort, avachie dans un fauteuil éventré. Un ressort rouillé s'est pris dans la laine sale de son pull.

Sans perdre une seconde, je me dirige vers les poivrots. Manifestement, ils sont bien allumés, de nombreuses bouteilles occupent la table et le sol. L'un d'entre eux, un vieil homme barbu, menace de s'effondrer tant il penche et chancelle.

Je demande si l'un d'entre eux connaît Nordine, j'illustre ma question d'une description sommaire. Le plus jeune me dit que c'est un con et commence à rire bêtement. La colère cogne contre mes tempes, un effort surhumain m'est nécessaire pour ne pas l'étriper.

Je réitère ma question, l'étau de mes dents se serre et fait grincer les mots. Le même abruti me propose une gorgée dans sa bouteille de vin de table premier prix. Il s'étonne de mon refus, réfléchis un instant.

Ma patience se fane, une envie furieuse de lui enfoncer la bouteille dans la gorge me prend. Je résiste pourtant. Je tiens bon. Il finit par bredouiller un semblant de réponse :

« La huit... premier... huit, sa chambre... C'est le premier... Nordine. Hein, Théo ! »

Il donne un coup de coude au vieux qui s'écroule mollement sur le carrelage gras et vomit quelque chose de rouge et puant, sans doute du vin, son foie peut-être. Les deux autres se mettent à rire. Mon poing s'abat sur la table avec force, puis, d'un coup de pied violent, je brise le plateau en aggloméré recouvert de formica. Des morceaux de bois se dispersent dans la pièce et le contenu des bouteilles se répand sur sol dans une explosion de verre. Le jeune poivrot et son compère font un bond synchronisé. Les deux affirment

en chœur et avec une clarté miraculeuse qu'il loge dans la chambre numéro huit, située au premier étage. La vieille s'est réveillée, elle me regarde fixement et semble baragouiner quelque chose.

Après un instant d'indécision, je m'assois sur l'une des chaises inoccupées. Les deux caves me regardent en silence, tétanisés. Il me faut quelques minutes pour sortir mon téléphone portable et rédiger un texto à Eric :

« Foyer d'accueil des Glacis. Il est là. Prends bien soin de toi, je te remercie pour tout. Gys. »

Ensuite, je me dirige lentement vers les escaliers, poings et mâchoires serrés.

Dimanche, 05H52

Un mélange de peur et de haine déchire mon ventre et assèche ma gorge. Les profondeurs de mon esprit dérégulé recrachent à la surface des pensées et des images horribles.

La rage. La colère. Cette forme hyperactive de tristesse, capable de détruire comme la foudre, me pousse dans un vortex incontrôlable.

En arrivant au premier pallier, il me semble que le couloir interminable m'aspire violemment. Les cris de mort de Séverine résonnent dans ma tête, de plus en plus fort. De mon poing serré, je cogne mon crâne, cherchant à chasser le borborygme qui me noie dans ses profondeurs croissantes. Les larmes strient mon visage. Un chaos infernal me traîne dans sa valse agitée, désordonnée. Illogique.

J'arrive devant la porte de la chambre Huit.

Temps d'arrêt.

Une arme ! J'aurais dû prendre une arme. Un couteau, une matraque... Un flingue. Je n'ai rien de tout cela. Si ça se trouve, cet enculé est armé, lui.

Hésitation. Peur. Haine.

Je cherche dans les poches de mon cuir, de mon pantalon, mais rien de ce que j'y trouve ne pourrait m'être d'un quelconque secours, sauf peut-être mon reste de coke que je vide dans ma narine en rejetant la tête en arrière et en reniflant un grand coup.

Mais aucune arme.

Même une simple bouteille aurait pu être utile. Je pense un instant à faire demi-tour, mais les cris de Séverine saturent ma tête en feu, cette torture insupportable m'interdit tout raisonnement cohérent.

Ma main se pose sur la poignée, mon cœur bat à tout rompre. Ma respiration devient bruyante et rauque. Animale.

« Elle est morte par sa faute ! Séverine est morte, putain ! »

Les mots coulent d'entre mes lèvres dans un souffle discordant.

La colère, lentement, prend le pas sur la peur.

« Tu l'as tuée, et je vais te tuer, moi ! Je vais te détruire ! Tu as tué mon ange... Tu as tué mon ange, enfant de pute. »

Ma main se crispe, j'ignore si la porte est fermée à clef. Ma voix se fait de plus en plus audible, s'adresse à moi-même.

« Courage ! Ouvre cette putain de porte ! La lumière est éteinte... Il dort. Ça sera facile. Il l'a tué, merde. Il te l'a pris ! Il a mis la mort dans sa bouche ! Tu ne peux pas oublier... Tu ne peux pas pardonner ! Allez ! Ouvre cette foutue porte... Courage ! Vas-y ! »

Les craintes se dissolvent sous la rage corrosive, expansive, comprimée, sous pression. Un dernier soupir et la porte grince, tout comme mon esprit ravagé par la haine.

Dimanche, 05H55

La mémoire peut s'avérer très performante quand l'humain se trouve dans un état d'urgence critique. A l'instant même où j'appuie sur l'interrupteur, le Turc se réveille en sursaut, ébloui par l'ampoule nue qui pend au plafond.

Malgré ces facteurs de surprise et le réveil immédiat, il me reconnaît presque aussi vite que je le reconnais, je le vois dans ses yeux.

Son visage se fond dans une mimique ridicule mêlant la surprise à la peur. Il cherche à réagir, ses mouvements gourds ne le lui permettent pas. Il semble un instant sur le point de me sauter dessus. La rapidité de mon geste ne lui laisse aucune chance.

La chaise en bois qui traînait vers la porte s'éclate sur son crâne dans une rotation horizontale très puissante ; comme une partie du dossier m'est restée dans les mains, je poursuis dans l'élan. Je lui mets une bonne dizaine de coups avant de n'avoir plus en main que des bouts de bois brisés. Il se jette hors du lit dans un ultime effort, crache un sang épais et plusieurs dents, hurle à la mort des mots incompréhensibles.

Je prends tout mon temps pour faire le tour du lit.

Assez bizarrement, la colère s'est déplacée au second plan. Elle n'a pas disparue, loin de là, mais elle est en sourdine. Le calme inquiétant qui l'a remplacé en première ligne fait de mes mouvements une chorégraphie glaciale, lente, précise, impitoyable.

Je m'apprête à une destruction froide et méthodique.

Il le sent, il le lit dans mes yeux, dans mon approche, probablement aussi dans le masque inhumain qui couvre mon visage.

Il me supplie d'arrêter, me propose du fric, de la came, des filles, il chiale comme un gosse en constatant qu'un morceau de son nez pendouille douloureusement. Je ne ressens rien. Ni pitié, ni peur, ni culpabilité. Il m'implore dans de prières inintelligibles et des

sanglots de terreur.

Je vais crever cette sale merde, c'est une certitude à présent, et ça ne me fait pas plus d'effet que l'idée d'écraser un insecte.

Une série de coups de pied dans les côtes le fait suffoquer, il crie encore puis semble s'étouffer. Je sens sa cage thoracique s'écraser sous la pointe de ma chaussure. Des sons forts se répandent partout, hurlements, bruits d'impacts, mobilier détruit... l'agression sonore se répand partout. Autour, au-dessus, en dessous. Dedans.

Le tapage doit sans aucun doute avoir réveillé tout l'étage.

Je le frappe encore, toujours plus fort, jusqu'à m'en trouver essoufflé. Comme j'ai mal au pied, je m'assois sur son ventre, en prenant le temps de m'installer confortablement.

Je ne sais pas combien de coups de poings j'assène sur son visage avant de ressentir une douleur aiguë ; je me suis cassé plusieurs phalanges sur sa gueule de porc. Ses pommettes ont explosé. Il ne reste de sa face qu'une boursouflure sanguinolente. Ma main commence à me faire souffrir sérieusement, je continue avec le coude jusqu'à ce qu'il arrête de gueuler.

Quand il se tait enfin, je continue encore.

Gestes mécaniques et violents. Chacun de mes coups résonne dans un bruit creux. Je cogne encore, encore... Encore.

Il ne bouge plus, je l'ai tué.

Tout mon corps se fige en un instant, en plein mouvement. Je suis pétrifié au-dessus de sa masse inerte. Quelques secondes s'écoulaient dans une terreur muette.

J'ai mis un homme à mort. Homicide. Assassin. Meurtrier. Une vie vient de prendre fin sous mes mains. Séverine est morte, Manu et Phil sont morts, Céline et Vanessa sont mortes, elles aussi. *Memento Mori*. Je vais mourir un jour. Ma réalité entre en décomposition, la mort est partout. Le désordre, la corrosion, l'entropie. Partout. Je vais devenir complètement fou. Les cris de Séverine. Douleur infinie. Partout la mort, les cris... Sa mort ! Ses cris. J'ai perdu la clef... Claustrophobie. Asphyxie. Ma dernière chance est morte, il l'a tué. Séverine ! Ma vie n'a plus aucun sens. Dans une dynamique écrasante, le chaos a fait de mes jours à venir une nécropole privée de lumière et d'espoir.

La mort partout.

Je m'allonge sur le lit défait et puant. Mon cœur bat trop vite. Le visage de Séverine ne veut pas quitter l'écran de mes pensées, ça ne suffit pas, rien ne suffira jamais. Et ces cris ! Ses putains de cris, encore, toujours ! Toujours plus fort... Inhumains.

Je ferme les yeux.

Hier encore je n'avais jamais vu un cadavre, jamais encore je n'avais été confronté à la mort. Ce matin, je viens de tuer un homme de mes mains. La femme que j'aimais est morte dans mes bras. Il vaudrait mieux que je crève avant de devenir complètement cinglé.

Un bruit flasque me force à ouvrir les yeux.

Le Turc n'est pas mort, il a réussi à ramper silencieusement dans le couloir. La colère ressurgit, sèche, puissante, comme si elle n'avait jamais disparu. Je me lève sans même y penser et me mets instinctivement à suivre sa putain de carcasse.

Un petit attroupement s'est formé dans le hall. Une vieille maghrébine hurle en arabe derrière sa porte entrouverte, une odeur d'épices et d'encens gagne le couloir. A l'étage, un chien se met à hurler à la mort, on croirait presque un loup. J'ignore leurs regards, leurs cris. Un jeune con affublé d'une chemise à carreaux et de lunettes ridicules me dit qu'il va appeler les flics si je ne m'en vais pas immédiatement. Comme je lui souris, il referme sa porte.

Un pas en arrière, deux, trois, je recule lentement. Cette merde immonde se contorsionne pour regarder en arrière. Quatre, cinq, six. Ses yeux fermés par des grosses poches de sang distinguent visiblement ma silhouette. Il tente d'accélérer pour aller se réfugier je ne sais où. Sept, huit. La peur. Une peur intense transpire dans ses gestes maladroits et affolés. Neuf, dix... Encore quelques pas en arrière et mon dos est au mur. Inspiration, expiration, inspiration... Blocage.

Beaucoup d'élan. Je cours vers lui. Il se retourne et tente de lever un bras pour se protéger, mais son autre main posée à plat au sol glisse dans une flaque de son propre sang. Ce qui reste des traits de son visage se décompose. Il pousse un cri étouffé, pitoyable. Toutes mes forces et l'essence de ma rage sont concentrées dans ce coup de pied.

Bruit sourd.

Nombreux cris, les portes se referment.

Sa tête est retournée. Cent quatre vingt degrés de rotation en quelques millièmes de secondes. Ses chairs lourdes sont prises de soubresauts légers. Une des orbites a craché son œil dans une bouillie épaisse.

Dimanche, 06h10

La bête s'endort, je reste seul devant le corps sans vie du Turc. Je suis anéanti, vidé. Le silence est complet.

Toutes les portes se sont refermées.

Toutes sauf une.

Un type au crâne rasé est appuyé sur le chambranle, il fume une cigarette en regardant le cadavre. Ses yeux se lèvent ensuite sur moi, des yeux usés. Un sourire léger et amer se creuse sur ses lèvres sèches.

Il ne porte qu'un caleçon noir, un mot est tatoué sur son cœur à l'encre sombre.

Chaos.

Plusieurs minutes s'écourent dans l'entrelacs muet de nos regards croisés. Je crois que je souris un peu, moi aussi.

Des crissements de pneus viennent rayer mes tympans.

Dimanche, 06H15

*« A quand pour moi le soulagement
d'une croix sur le front, parfumée par
l'huile de l'extrême onction ? »*

GOAH SATIVA
« Sarcome »

Le crépuscule incertain esquisse les contours lumineux d'un matin clair, une brume poisseuse rend la lumière imprécise et gênante. Mes yeux n'ont pas goûté au soleil depuis de nombreux jours, ils se camouflent d'un plissement de paupière.

Malgré son épaisseur, le rideau de brouillard se laisse pénétrer par le flash bleu des gyrophares. Trois voitures de police sont arrêtées sur la route, plusieurs flics braquent l'entrée du foyer.

Une voix tonitruante m'ordonne de m'arrêter et de lever les mains.

Le sang d'un assassin couvre mes vêtements, mes mains, et sans aucun doute mon visage ; je suis moi-même un meurtrier depuis quelques minutes. A vrai dire, je n'ai que peu de remords, seul le vide pèse sur mon âme, m'écrase, m'anéantit.

La voix répète ses ordres avec plus de puissance, je reste immobile au-dessus de l'escalier. Lever les bras m'est impossible, une léthargie partielle m'en empêche.

Une autre voix vient pourfendre le calme pesant, celle d'Eric qui hurle aux flics de ne pas tirer, qui me supplie de ne pas faire le con. Deux des hommes se jettent sur lui, le plaquent au sol. Bruit de menottes qu'on serre. Les autres restent rivés vers moi, imperturbables. La voix, les ordres, encore.

Ils pensent que je suis armé, me répètent de lever les bras, leurs silhouettes brumeuses sont immobiles, des statues de nerfs qui

convergent vers moi.

Je hasarde un pas vers eux.

La voix gagne en intensité, en nervosité, en agressivité :

« Plus un geste ! N'avance plus ! Lève les bras ! »

Nouveau pas en direction des marches. J'entends nettement le cliquetis de flingues qu'on arme, puis la voix crache les mêmes ordres, encore plus fort.

« Les mains en l'air ! Plus un geste, putain ! Plus un geste ! N'avance pas ! »

Eric me dit qu'il faut les écouter, qu'il faut me rendre, qu'ils vont m'abattre. J'aimerais voir son visage mais la poisse semble s'accentuer encore. Une sorte d'opacité lumineuse a remplacé l'air ; je ne vois presque plus les silhouettes.

Des images de Séverine, encore, par milliers. Sa voix. Ses mots. Je sais que tout espoir est perdu, sans elle je ne suis plus rien, j'ai déjà froid de son absence. Je m'éloigne de cette ville, de ce quartier, de cet escalier. Je quitte ces flics, ces fringues rouges de sang.

Je me jette hors de ce corps qui tremble de trois pas en avant.

Remerciements

Je tiens à remercier sincèrement tous ceux qui, activement ou pas, m'ont aidé à l'écriture de ce texte. S'ajoutent à cette liste tous ceux qui habitent les cellules désaffectées de ma mémoire.

Sé, Manu, Céline, Vanessa, Laetitia, Régine Lamberti, Nathalie Remy, Véronique Auve, Denis Seigne, Fanny Deloie, Riquet, Larbi, Mathieu Roberti, Asphodèle, Céline II, Mustapha, Christ Totems, Marc Gable, Ludovic Py, Eric Brezard-Oudot, Deyan, Inspecteur Faure, Philippe Patrigeon, Seb, Sarah Parker, François Jourdain, Laurent Baudelot, Michel et Angélique, Gaspard, Serge Kuder, Paco, Céline de Fakir Zoï, Docteur Jean-Louis Blot, Sylvain Kuder, Marie-Odile Violet, Béatrice Bulle, Paula, Monsieur Soldat, Sandra, Joël, Djaj, Pierre, Bruno Guillet, Sandra Monago, Coralie Cayot, Manolo, Agnès Bey, Blandine, Madeleine Rossé, Arlette Clerc, Marcel Latreille, Sandie Latreille, DJ Fritz Cat, Grux, Audrey Cadène, Michel Beauseigneur, Fun Boy, Mathieu Messagier, Momo, Clémence, Stéphane Figini, Estelle, Boulette, François Deleury, Doro, Mistik, Jean-Guy, Romain, Nelly, Milo, Mike the Budha, Cyril Bogreau, Aurélie Seguin, Kassem, Osvaldo Vega, Peter Siwak, Monique Rossé, Titi, Hélène, Farida, Stéphane Burchi, Jérôme Merckle, Lili, Belinda, Zoul, Olivier Joly, Famille Roussel, Amédée Lanoix, Karim, Anne Patris, Syla, Cendre, Nicolas Gvero, Vince, Jules, Tonio, Sébastien Gressot, Kat, Iris, Théo, Yann Klinger, Anne Patris, Zoé, Stéphane Moineau, Virguie, Kenza, Jenny, Icham Beloued, Laetix, Felaude, Cess, Franck et Ernest, Saber, Emeline Gorau, Gérard Seguin, Xavier Kohler, Elsa Noël, Steph et Edwige, Marilyn Begey, Gilbert Devaux, Nadia, Zoran, Philippe Zelani, Djamel, les sœurs Minzikian, Jean-Charles, Ourida, Renald, Paco, Cécile « Céleste » Amarger, Bruno Beroud, Zomok, Jean-Paul Rubio, Boris, Anthony Kruse, la Lau, Mélanie, Fabien Fiorani, Sofy, Jean-Marc Bassand, Farid Cherqaoui, Jack, Philippe Daucourt, Yaya, Marilyn, Sylvain Gilberti, Brigitte Géhant, Odette Géhant, Lynda Marion, Manuela Marion, Paul Gilberti, Asia Gilberti.